

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 61
MAI 2020

L'AN 40 QUAND TOUT SEMBLAIT PERDU



CRASSUS
L'HOMME
LE PLUS RICHE
DE ROME

MOYEN ÂGE
LA PESTE NOIRE
TRANSFORME
LES MENTALITÉS

 CHAQUE MOIS UN PRÉSIDENT
LINCOLN
LE PRÉSIDENT
PRÉFÉRÉ DES
AMÉRICAINS

CONTRE LA FAIM

L'HEURE DE L'AGROECOLOGIE A SONNÉ

La crise sanitaire que nous traversons ne connaît pas de frontière et nous fait craindre le pire pour les populations qui n'auront pas les moyens de se soigner et de mettre en place des mesures préventives. C'est pourquoi, nos équipes sont en lien permanent avec les organisations partenaires que nous soutenons à travers le monde.

Cette crise unique nous rappelle l'urgence de sortir de ce système industriel mondialisé pour nous tourner vers des modèles alternatifs plus respectueux et capables de nourrir toutes les populations. Et ces systèmes existent. Ainsi au Pérou, Lucero accompagne les populations locales pour promouvoir les alternatives durables.

FAITES UN DON, FACE À LA CRISE RIEN NE DOIT ARRÊTER LA SOLIDARITÉ

letempsdesolutions.org

CCFD-Terre Solidaire - 4 rue Jean Lantier 75001 Paris

Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement - Terre Solidaire



**TERRE
SOLIDAIRE**
Soyons les forces du changement



WIKIMEDIA COMMONS

Le dossier**26 1940, la défaite**

WIKIMEDIA COMMONS

- La bataille de France. Le 10 mai 1940, Hitler lance sa guerre éclair sur le front occidental. Le 22 juin, la France est à genoux... **PAR ÉRIC ALARY**
- L'exode. En mai-juin 1940, fuyant l'avance allemande, entre 8 et 10 millions de Français en panique se jettent sur les routes. **PAR ÉRIC ALARY**
- La faute des élites ? Au lieu d'incriminer l'état-major, le gouvernement de Vichy attribua toute la défaite à... la III^e République. **PAR DOMINIQUE KALIFA**

Les grands articles**14 Crassus, l'homme le plus riche de Rome**

Grâce à son talent de spéculateur immobilier et à une insatiable avidité, Crassus amassa une immense fortune. Mais son orgueil et sa volonté de rivaliser avec Pompée le menèrent à sa perte. **PAR ÉRIC TEYSSIER**

50 L'écriture cunéiforme de Mésopotamie

Le déchiffrement des cunéiformes, inventés il y a cinq millénaires chez les Sumériens, sur les terres de l'Irak actuel, a été une aventure scientifique qui a duré presque un siècle. **PAR FRANCIS JOANNÉS**

64 La peste noire

L'effroyable pandémie qui s'abat sur l'Europe entre 1347 et 1353 a tué près d'un tiers de sa population et bouleversé brutalement et profondément la société. **PAR DIDIER LETT**

Les rubriques**6 L'ACTUALITÉ****10 L'ÉVÉNEMENT****La guerre des Oranges**

Ce conflit opposa en 1801 le Portugal et l'Espagne, poussée par la France.

80 LA GRANDE DÉCOUVERTE**Les kourganes de Pazyryk**

Ces tertres funéraires gelés du massif de l'Altai recèlent d'étonnantes trésors.

86 LES ANIMAUX DANS L'HISTOIRE**Le dodo**

Si cet oiseau de l'île Maurice a disparu, il survit dans les imaginaires.

88 LES GRANDES INVENTIONS**L'ambulance de Larrey**

En 1792, un chirurgien français révolutionne la médecine de guerre.

90 LES GRANDS PRÉSIDENTS**Abraham Lincoln**

Le président préféré des Américains est le républicain qui a aboli l'esclavage.

94 LES LIVRES DU MOIS



OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

L'histoire au long cours, dans sa lenteur

immobile, exaspère parfois les hommes englués dans le quotidien, mais quand l'événement surgit, il fond par surprise, tel un rapace sur sa proie. Il est déjà trop tard. La défaite de 40, qu'on a pu qualifier de « débâcle », appartient à ces catastrophes humiliantes que recèle l'histoire de France. Comme, en 1415, la bataille d'Azincourt, à l'issue de laquelle la fine fleur de la chevalerie fut anéantie. Le 10 mai 1940, après une « drôle de guerre » où rien ne semble se passer, Hitler lance ses armées sur le front occidental. Le 22 juin, les forces françaises écrasées, le maréchal Pétain signe à Rethondes un armistice. Contre toute attente, les Allemands ont remporté une **victoire éclair**. C'était il y a 80 ans.

Pour une part, la « drôle de guerre » à l'**attente angoissée** – si bien rendue par Julien Gracq dans *Un balcon en forêt* – nous renvoie à la « drôle de crise » sanitaire que nous vivons aujourd'hui. Événement il y a peu de temps inimaginable.

Mais soudain survient un virus sournois, dont la dangerosité impose un confinement général. Le piège s'est refermé.

Quels panzers économiques et financiers, en plus de la mortelle pandémie, vont nous tomber dessus ?

Ce genre de calamité peut susciter, surtout si elle incite au sursaut, un **retour sur soi salvateur**. En revanche, on peut considérer la culpabilisation des Français par le régime de Vichy comme une manipulation. Car si l'état-major révéla une grave impéritie, les soldats se battirent, dans l'ensemble, avec pugnacité. Et puis, la défaite de 40 n'était pas un point final : la guerre, y compris celle de l'ombre en territoire occupé, allait se poursuivre. Jusqu'à la libération.

PRÉHISTOIRE

Cosquer, une grotte sortie des eaux

Une réplique de ce site préhistorique immergé dans les Calanques de Marseille devrait voir le jour en 2022. Elle révélera au grand public ce trésor englouti d'art pariétal.

Parce qu'elle se trouve sous la mer, et donc très peu accessible, la grotte Cosquer est moins connue que celles de Lascaux en Dordogne ou Chauvet en Ardèche. Pourtant, ce site unique logé dans les calanques, près du cap Morgiou, entre Marseille et Cassis, abrite de nombreuses peintures préhistoriques, et, pour que le public la découvre, une réplique est enfin en cours de réalisation, annoncée pour 2022.

C'est en 1985 qu'Henri Cosquer, scaphandrier professionnel, a découvert la grotte et ses fresques datées de 18 000 à 27 000 ans

salles, la grotte est également couverte de nombreux signes géométriques.

Fresques menacées

Pour y accéder, des plongeurs expérimentés doivent emprunter un tunnel sous l'eau long de 175 m, dont l'entrée se situe à 35 m de profondeur. Il y a 20 000 ans, le niveau de la mer était de 110 à 120 m plus bas. Les hommes préhistoriques n'ont pas habité cette grotte et se sont contentés d'incursions pour y dessiner comme semble l'indiquer l'absence d'ossements et d'outils.

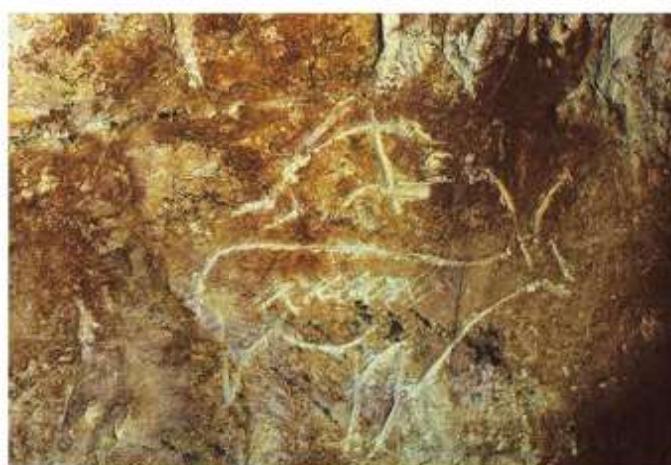
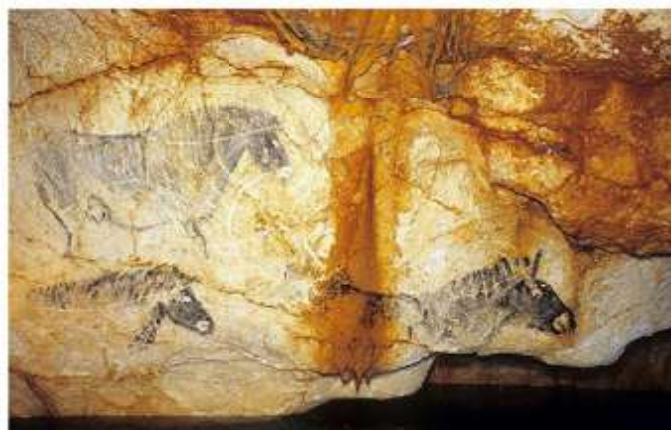
Cosquer a toujours été fermée au public pour des raisons de sécurité.

Aujourd'hui, ce ne sont pas les visiteurs qui la menacent mais le réchauffement climatique, le niveau de la mer remonte et pourrait engloutir toutes les fresques. À terme, la grotte est vouée à disparaître, une réplique était donc indispensable.

Conçue à partir des relevés numériques et photogrammétriques 3D effectués par des spécialistes d'une compagnie de géosciences, elle sera réalisée à la villa Méditerranée à Marseille près du Mucem et devrait ouvrir en juin 2022. La visite se fera à bord de petites embarcations. ■



avant notre ère : au total 270 représentations peintes ou gravées sur les parois de la caverne, des bisons, des félin, des chevaux, mais aussi des animaux marins rarement figurés dans les abris paléolithiques, des phoques, des pingouins, des méduses ou encore des cétacés. Divisée en deux



▲ 270 REPRÉSENTATIONS SONT PEINTES OU GRAVÉES DANS LA GROTTÉ COSQUER. LA MOITIÉ SONT DES ESPÈCES ANIMALES, DONT DES ESPÈCES MARINES, ET L'AUTRE MOITIÉ SONT DES SIGNES GÉOMÉTRIQUES OU DES MAINS.



LA CHAMBRE FUNÉRAIRE DE TOUTANKHAMON,
PHARAON DE LA XVIII^e DYNASTIE ET BEAU-FILS
DE NÉFERTITI, À LOUXOR (L'ANCIENNE THÈBES),
DANS LA VALLEE DES ROIS

MONIQUE MARES / LE MAGE

ARCHÉOLOGIE

La chambre disputée de Néfertiti

De nouvelles analyses confirmeraient que la reine perdue d'Égypte reposeraient dans une cachette du tombeau de Toutankhamon. Cette thèse fait cependant polémique.

Une mystérieuse chambre, dissimulée près de la tombe de Toutankhamon (1332-1323 av. J.-C.), le plus célèbre des pharaons d'Égypte, enterré dans la Vallée des Rois, vient-elle d'être révélée ? L'hypothèse est ancienne, mais elle est étayée par de nouvelles analyses dont la revue scientifique *Nature* fait état : elle a pu consulter un rapport non publié, établi par Mamdouh Eldamaty, archéologue et ancien ministre des Antiquités égyptiennes, qui a dirigé ces recherches. La reine Néfertiti, femme

d'Akhenaton et belle-mère de Toutankhamon, reposera-t-elle dans cette cachette ?

Mamdouh Eldamaty et son équipe ont utilisé un radar à pénétration de sol pour scanner le tombeau de Toutankhamon, ce qui a permis de déceler la présence d'un corridor au nord-est de la chambre funéraire du jeune pharaon. On ignore encore si ce couloir lui est directement relié ou s'il appartient à un autre tombeau.

Querelles d'experts

Les conclusions ont été présentées en février dernier au Conseil supérieur des

antiquités égyptiennes. Certains archéologues sont enthousiastes, comme le Britannique Nicholas Reeves, qui avait déjà soutenu en 2015 que des fissures sur les murs peints du tombeau pouvaient suggérer la présence de portes dérobées. Il est convaincu que Néfertiti peut se trouver là. L'endroit où elle repose reste en effet inconnu, et tous les égyptologues espèrent un jour découvrir sa sépulture, estimant qu'elle a sans doute bénéficié des priviléges et des fastes d'un pharaon vu son importance politique. Par

ailleurs, ils considèrent que la tombe de Toutankhamon, trop petite pour une tombe royale, faisait partie d'un ensemble plus important.

Cette thèse ne fait pas l'unanimité. Sans surprise, Zahi Hawass, ancien ministre des Antiquités sous Hosni Moubarak, qui n'est pas à l'origine de ces dernières recherches, reste sceptique car, selon lui, la technique du radar à pénétration « n'a jamais permis la moindre découverte en Égypte ». La mystérieuse Néfertiti continue à semer la zizanie chez les égyptologues ! ■

XX^e SIÈCLE

La villa Majorelle a rouvert

Après quatre ans de travaux, la maison de maître construite à Nancy de 1901 à 1902 révèle à nouveau ses superbes lignes et décors Art nouveau.

Fleuron de l'Art nouveau à Nancy, la villa Majorelle, construite en 1901-1902, vient de rouvrir au public après d'importants travaux. Louis Majorelle (1859-1926), qui était ébéniste et décorateur, désirait une maison reflétant l'esprit de son travail : moderne, dynamique et simple. Il demanda à Henri Sauvage, un jeune architecte influencé par Hector Guimard, de la dessiner et de la créer. La villa joue sur les oppositions entre l'austérité de la pierre et la polychromie des briques, menuiseries et ferronneries. Bâtie sur trois niveaux, avec des fenêtres en demi-cercles, des motifs floraux qui couvrent les extérieurs, des vitraux, de nombreuses ferronneries, des baies vitrées arquées, la villa est lumineuse et tout en asymétrie, l'architecte ayant fait voler en éclats la structure cubique.

Expérimentale

Très vite, la villa Majorelle s'est imposée comme une œuvre expérimentale unique. Elle est représentative de l'école de Nancy qui, à la croisée de l'art et de l'industrie, fut le

fer de lance de l'Art nouveau en France. Cette école, créée au tout début du xx^e siècle, investit les domaines de l'architecture et du mobilier, et son activité s'imposa lors de l'Exposition universelle de Paris en 1889. Elle prit la nature comme une de ses principales sources d'inspiration, avec notamment la reprise de décors floraux du Moyen Âge. Louis Majorelle en fut un des membres fondateurs et le vice-président.

Après sa mort, en 1926, la maison fut vendue à l'État et elle accueillit différents services administratifs jusqu'en 2017. La redécouverte du patrimoine Art nouveau a permis d'obtenir le classement de la villa aux monuments historiques en 1996.

Propriété de la ville de Nancy depuis 2003, elle a obtenu le label « maison des illustres » en 2011. Aujourd'hui, elle présente au public les décors d'origine, et l'aménagement des pièces de réception et de la chambre à coucher restitué l'intimité de la famille tout en offrant une immersion dans le Nancy des années 1900. ■

► LAMPE LIBELLULES
DE LOUIS MAJORELLE
ET DAUM FRÈRES.

MEN / JEAN-YVES LACÔTE / SERVICE DE PRESSE



Villa Majorelle
WEB musee-ecole-de-nancy.nancy.fr



MEN 2019 / PHILIPPE CARON / SERVICE DE PRESSE



LA SALLE À MANGER

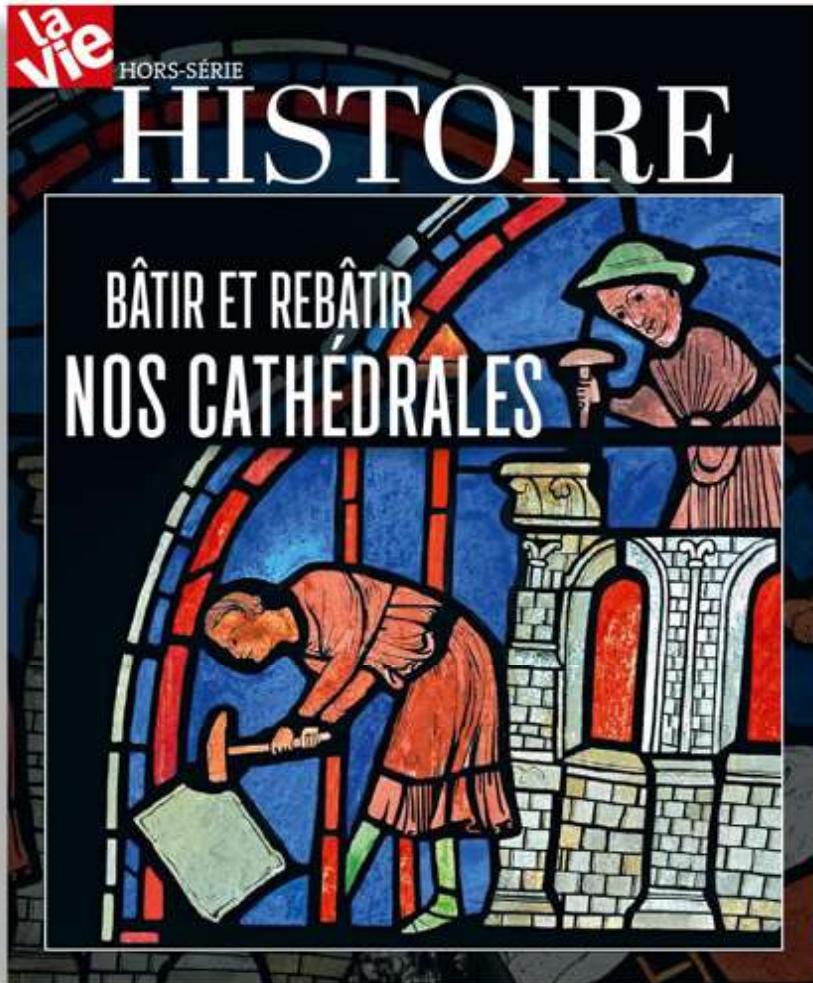
MEN 2020 / SIMONE LEVALANT / SERVICE DE PRESSE



LA CHAMBRE À COUCHER
AU PREMIER ÉTAGE

MEN 2020 / SIMONE LEVALANT / SERVICE DE PRESSE

NOUVEAU



Dans l'incendie de Notre-Dame, le monde entier a failli perdre un joyau de pierre. Mais c'est un de leurs symboles les plus précieux que les Français ont cru voir partir en fumée. Les cathédrales de France sont des balises sur notre territoire, des livres vivants de notre Histoire.

Retraçant le destin de leurs murs romans, gothiques, classiques ou contemporains tour à tour élevés, détruits, reconstruits, abandonnés ou restaurés, ce hors-série revisite quelque 18 siècles traversés de combats politiques, de débats théologiques, techniques et artistiques.

Les meilleurs spécialistes nous guident, ils interrogent la notion moderne de patrimoine, notre culte du mémorial.



Format : 22 x 28 cm - 68 pages - 6,90 €

À commander sur laboutiquelavie.fr

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Bâtir et rebâtir nos cathédrales	72.0040	6,90 €		€
Participation aux frais d'envoi				3 €
Total de la commande				€

Merci de nous retourner ce bon avec votre règlement par chèque bancaire à l'ordre de La Vie à : La Vie/VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05
Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/08/2020
en France métropolitaine, Belgique, Suisse. Livraison entre 2 et 3 semaines.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications (Groupe Le Monde), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <http://confidentialite.lavie.fr> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@groupemonde.fr - R.C. Paris B 323 118 315

Nom

Prénom

Adresse

Code postal, Ville

Tél, Ville

20E3F

E-mail

Je souhaite être informé(e) des offres de La Vie des offres des partenaires de La Vie



La guerre des Oranges a bien eu lieu

En 1801, la pression de Napoléon oblige Manuel Godoy, favori de Charles IV, à mener une guerre contre le Portugal qui fournira un butin inespéré à l'Espagne : la ville d'Olivenza.

Endécembre 1800, un an après la prise de pouvoir de Napoléon Bonaparte en France et ses premiers mouvements pour mettre en place sa domination en Europe, son frère cadet arrive à Madrid comme nouvel ambassadeur français. Au bout de quelques jours, Lucien écrit à Napoléon pour se féliciter de l'accueil reçu de la part du gouvernement espagnol : « Ici, je suis comblé de faveurs. J'ai rompu la barrière de l'étiquette. Je suis reçu quand il me plaît et, en

particulier, je cause affaires avec le roi et la reine. » L'ambassadeur exerce tant d'influence sur Charles IV, son épouse Marie-Louise et leur favori, Manuel Godoy, qu'il ne lui faut que quelques semaines pour atteindre l'objectif qui l'a mené à Madrid : la signature d'un traité, le 29 janvier 1801, unissant l'Espagne et la France et visant à contraindre le Portugal de rompre son alliance avec la Grande-Bretagne, le principal ennemi de Napoléon, et de fermer ses ports et côtes au trafic commercial avec les Anglais. Dans le

cas contraire, le pays serait occupé par les forces espagnoles et françaises.

Le gouvernement de Godoy lance un ultimatum au Portugal, qui est rejeté par le régent portugais, Jean de Bragance. Ce dernier est marié à une fille de Charles IV, et, lorsque le monarque espagnol doit prendre la décision de mobiliser ses troupes contre le Portugal, il s'exclame, déchiré, à Lucien Bonaparte : « Vois, mon cher ambassadeur, quelle disgrâce d'être roi et de se voir obligé par la politique de faire la guerre à sa propre fille ! »



FORT DE SAINTE-LUCIE
à Elvas. Il fait partie du système de fortifications érigé dans cette ville du Haut Alentejo-portugais au XVII^e siècle.

SIGNATURE

ORONZ / ALBUM



UNE INFANTE POUR NAPOLEON ?

DÉSIREUSE de gagner les faveurs de Napoléon Bonaparte, la reine Marie-Louise est prête à lui promettre sa fille Isabelle de 13 ans (qu'elle entoure du bras sur ce célèbre portrait de famille signé Goya) s'il divorce de Joséphine. Lucien Bonaparte transmet cette suggestion à son frère dans une lettre, mais ce dernier ne daigne même pas répondre.

Aussitôt, les troupes rejoignent la frontière portugaise. La France envoie 15 000 hommes, qui stationnent à Ciudad Rodrigo, tandis que l'Espagne ajoute 60 000 soldats répartis en trois armées : celle de Galice (20 000 hommes), celle d'Andalousie (10 000 hommes) et celle d'Estrémadure (30 000 hommes). Sous l'influence française, l'opération est planifiée avec beaucoup de soin et, pour la première fois, est organisé un service d'état-major, même si finalement l'emploi des forces militaires françaises n'est pas nécessaire.

Le Portugal, quant à lui, n'a mobi-

lisé que 40 000 hommes auxquels, curieusement, ne s'associent pas de troupes britanniques. En effet, leurs généraux, vexés par le refus du Portugal de placer à la tête de la résistance un commandant en chef anglais, décident de ne pas agir. Une décision aux conséquences probablement fatales pour la cause portugaise.

L'assaut par l'Estrémadure

Godoy se rend à Badajoz pour mener en personne les opérations sur le front d'Estrémadure, le seul qui entre finalement en action, puisque les armées d'Andalousie et de Galice restent en retrait comme forces de réserve,

obligeant l'ennemi à disperser les siennes. Le 14 mai, le favori prononce une harangue dans laquelle il essaie de justifier l'intervention française, tout en s'attribuant le mérite de cette victoire prévisible. Deux jours plus tard, un arrêté promet de durs châtiments aux soldats qui montreraient des signes de lâcheté au combat, reflétant le peu de confiance que Godoy accorde aux troupes espagnoles et sa crainte d'être ridiculisé devant ses alliés napoléoniens. De même, le favori récompense avec des primes et des honneurs ceux qui prouvent leur valeur.

L'invasion commence le 20 mai, et, rapidement, une vingtaine de villes tombent, parmi lesquelles Olivenza, la plus importante de toutes. Il y a très peu de résistance portugaise et, dans le cas d'Olivenza, aucun coup de feu n'est même tiré. Le combat se fait un peu plus âpre lors de la prise de l'enclave d'Arronches qui, selon les sources espagnoles probablement très

Olivenza tombe aux mains des Espagnols sans qu'un seul coup de feu n'ait été tiré.

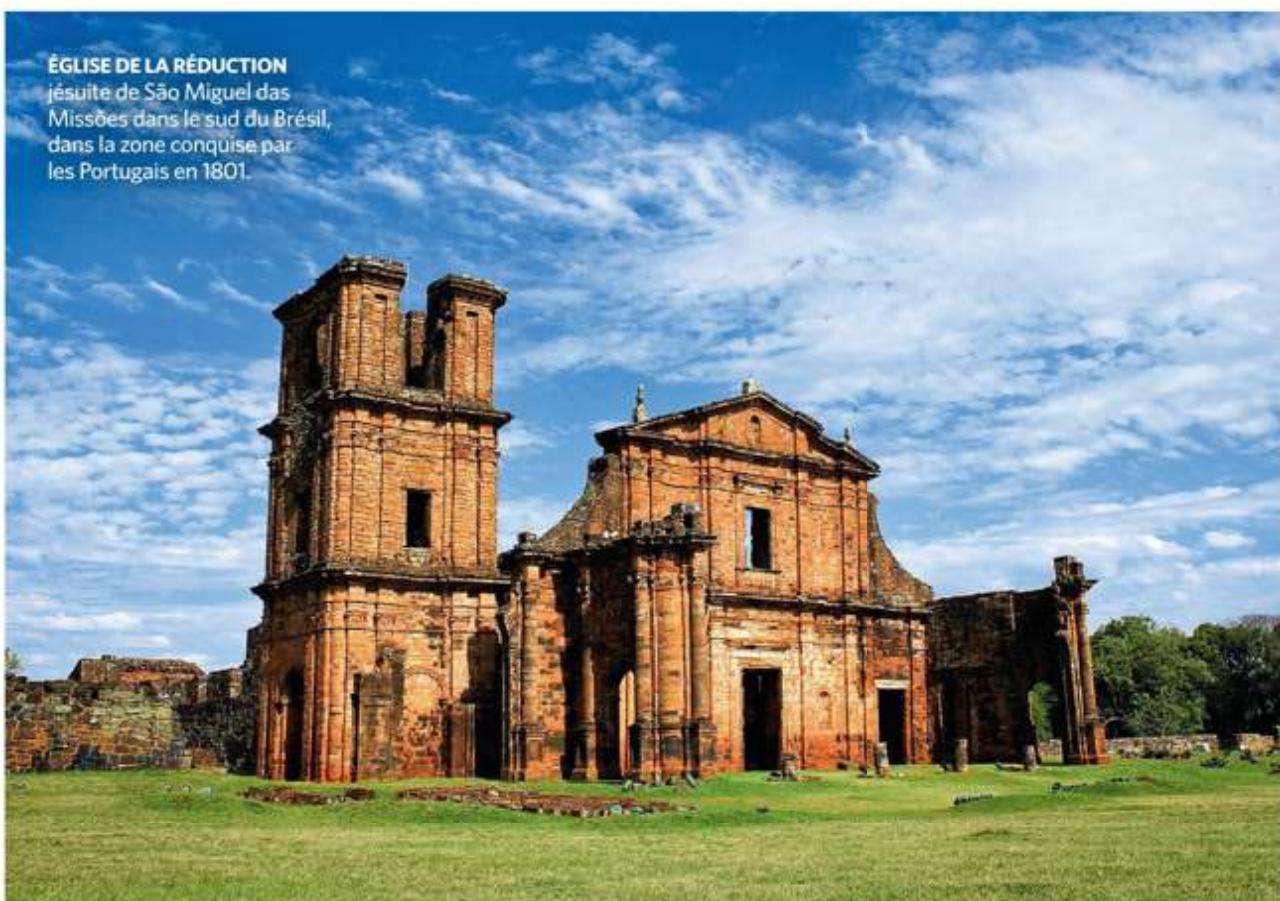
MARIE DE PORTUGAL, MÈRE DU RÉGENT JEAN DE BRAGANCE.



DR / A. S.

ÉGLISE DE LA RÉDUCTION

jésuite de São Miguel das Missões dans le sud du Brésil, dans la zone conquise par les Portugais en 1801.



ANTONELLO / GETTY IMAGES

exagérées, provoque la mort et blesse près de 230 Portugais et fait 280 prisonniers pour huit morts et quelques dizaines de blessés espagnols. Le 4 juin, près de Crato, quelque 350 soldats portugais sont capturés avec de nombreux équipements et matériels. Mais l'affrontement le plus important, du moins par sa durée, se produit à Campo Maior. Assiégés depuis le 21 mai, les

Portugais refusent de se rendre et, par conséquent, l'assaut débute trois jours plus tard. Les assiégés répondent avec dureté à l'implacable feu d'artillerie espagnol, jusqu'à ce que, au vu de la supériorité des Espagnols et de l'impossibilité de recevoir des renforts, le commandement portugais se voie obligé de capituler le 6 juin, jour de l'armistice. En tout, l'affrontement a

fait près de 200 morts et blessés dans les deux camps.

Les oranges de la victoire

Il faut aussi mentionner l'épisode qui a donné son nom à cette guerre : le siège du château d'Elvas, où Godoy prend deux branches garnies d'oranges qu'il envoie galamment à la reine Marie-Louise de Parme comme symbole de victoire. Dans ses *Mémoires*, le favori donne un ton épique à l'événement : « Ces branches furent coupées sur l'arbre dans les fossés de la citadelle d'Elvas lorsque la garnison, poussée l'épée dans les reins, alla se cacher derrière ses remparts (le 20 mai) ; il pleuvait de la mitraille sur les braves qui poursuivirent l'ennemi jusque-là, et qui, en rapportant ces branches d'orange, nous amenèrent aussi plusieurs prisonniers de guerre. Tel fut l'exploit de cinq soldats [...]. » Godoy s'attribue également le mérite d'avoir mis un

UNE VILLE EN LITIGE

LA CESSION D'OLIVENZA en 1801, imposée par les armes, a motivé d'incessantes demandes de restitution de la part des Portugais. En effet, une clause du congrès de Vienne de 1815 exhorte l'Espagne à négocier la rétrocession de la ville, mais elle n'a jamais été appliquée.



FONDS CARTOGRAPHIQUES © INSTITUTO GEOGRÁFICO NACIONAL

Manuel Godoy, artisan de la victoire

À LA FIN DE LA GUERRE avec le Portugal en 1801, Francisco Goya, peintre de cour de Charles IV, réalise un spectaculaire portrait de Godoy, peut-être commandé par ce dernier. Le favori apparaît chamarré et dans un paysage de bataille magnifiant la réalité du conflit.



terme au conflit : « Qui m'empêchait d'aller plus loin, de passer le Tage et d'arriver à Lisbonne ? [...] Il suffisait d'appeler nos milices réglées qui n'attendaient que l'avis de se mettre en route pour aller occuper et garder le territoire conquis. » Mais il préfère, selon lui, empêcher que les troupes de Napoléon, homme ambitieux et agité, « brocanteur de peuples et de provinces qui se faisait un jeu de les remuer comme les pions d'un échiquier », ne restent en Espagne plus de temps que nécessaire.

Après seulement 18 jours d'affrontement, le Portugal accepte de négocier la paix. Le 6 juin, un traité est signé à Badajoz, dans lequel le Portugal s'engage à fermer ses ports aux navires britanniques et à surveiller la contrebande à ses frontières. En outre, l'Espagne obtient l'annexion d'Olivenza et de ses alentours, au prétexte de son appartenance à la couronne espagnole

par le passé. La frontière est ainsi fixée sur le tracé du fleuve Guadiana. Malgré cela, la paix ne satisfait pas Napoléon, qui voulait infliger des conditions plus drastiques au vaincu, dont l'occupation d'une partie de son territoire. Le seul à tirer profit de cette opération est Lucien Bonaparte, qui retourne en France chargé de présents du gouvernement espagnol, dont 20 tableaux de choix issus des collections royales espagnoles et des diamants d'une valeur de 200 000 douros.

Défaite en Amérique

Même si cela est peu évoqué, l'affrontement entre l'Espagne et le Portugal s'est aussi déroulé sur un deuxième front à des milliers de kilomètres de là. Au milieu du mois de juin, après avoir reçu la nouvelle de l'ouverture des hostilités dans la péninsule Ibérique, les Portugais du Brésil, avec leurs alliés autochtones, envahissent des

zones de l'actuel Paraguay, appartenant à la vice-royauté espagnole du Río de la Plata, afin d'annexer les missions jésuites de la zone. Le conflit n'est qu'une manifestation de la tension continue régnant dans cette région depuis près d'un siècle. À son terme, le Portugal s'empare d'une grande portion de territoire qui restera annexée au Brésil. Même si le traité de Badajoz établit que l'Espagne et le Portugal doivent rétablir les frontières d'avant la guerre, les Portugais refusent de restituer les conquêtes américaines tout en réclamant la restitution d'Olivenza. L'émergence des États indépendants d'Amérique du Sud à partir de 1808 rend impossible tout retour à la situation antérieure. ■

JUAN CARLOS LOSADA
HISTORIEN

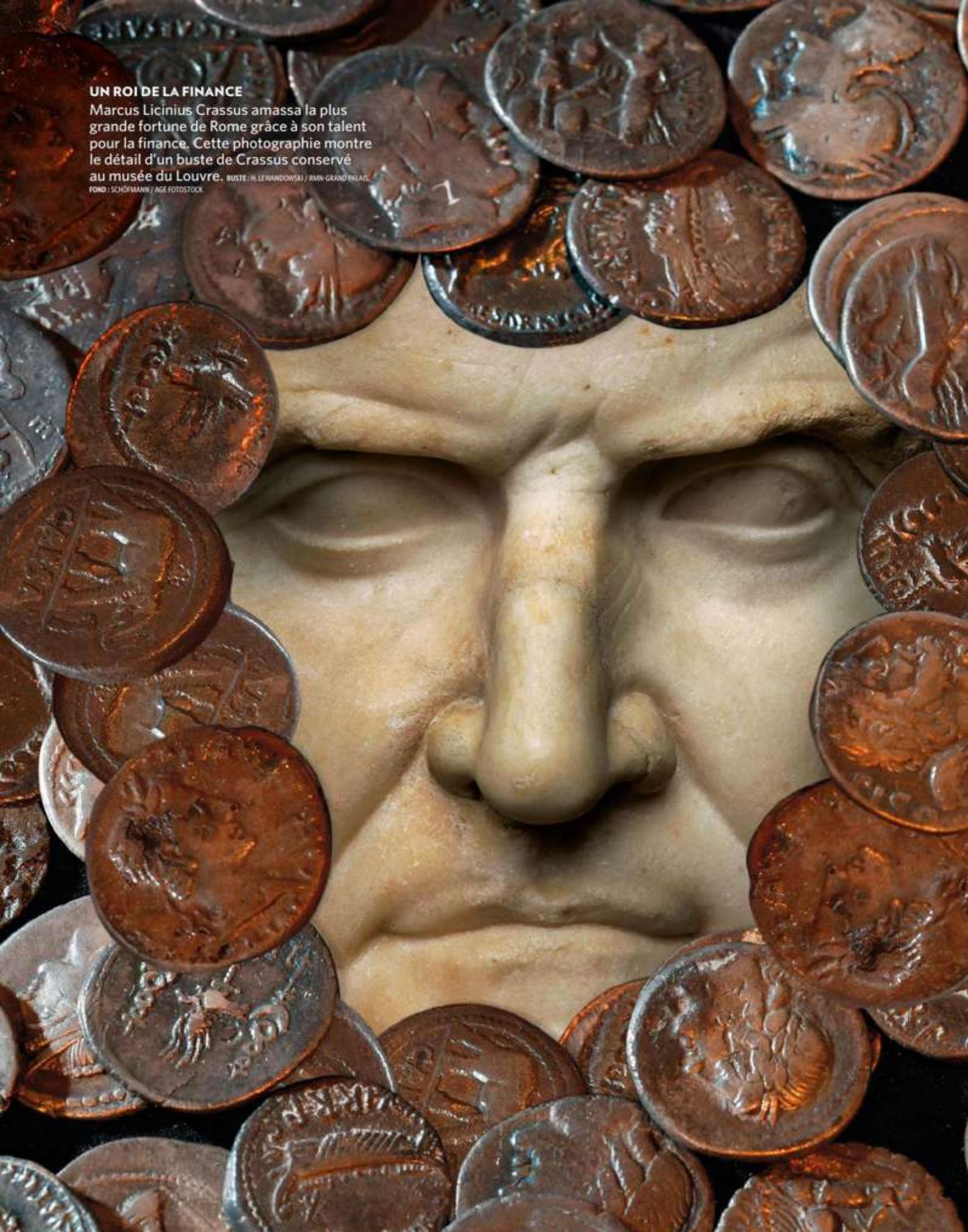
Pour en savoir plus

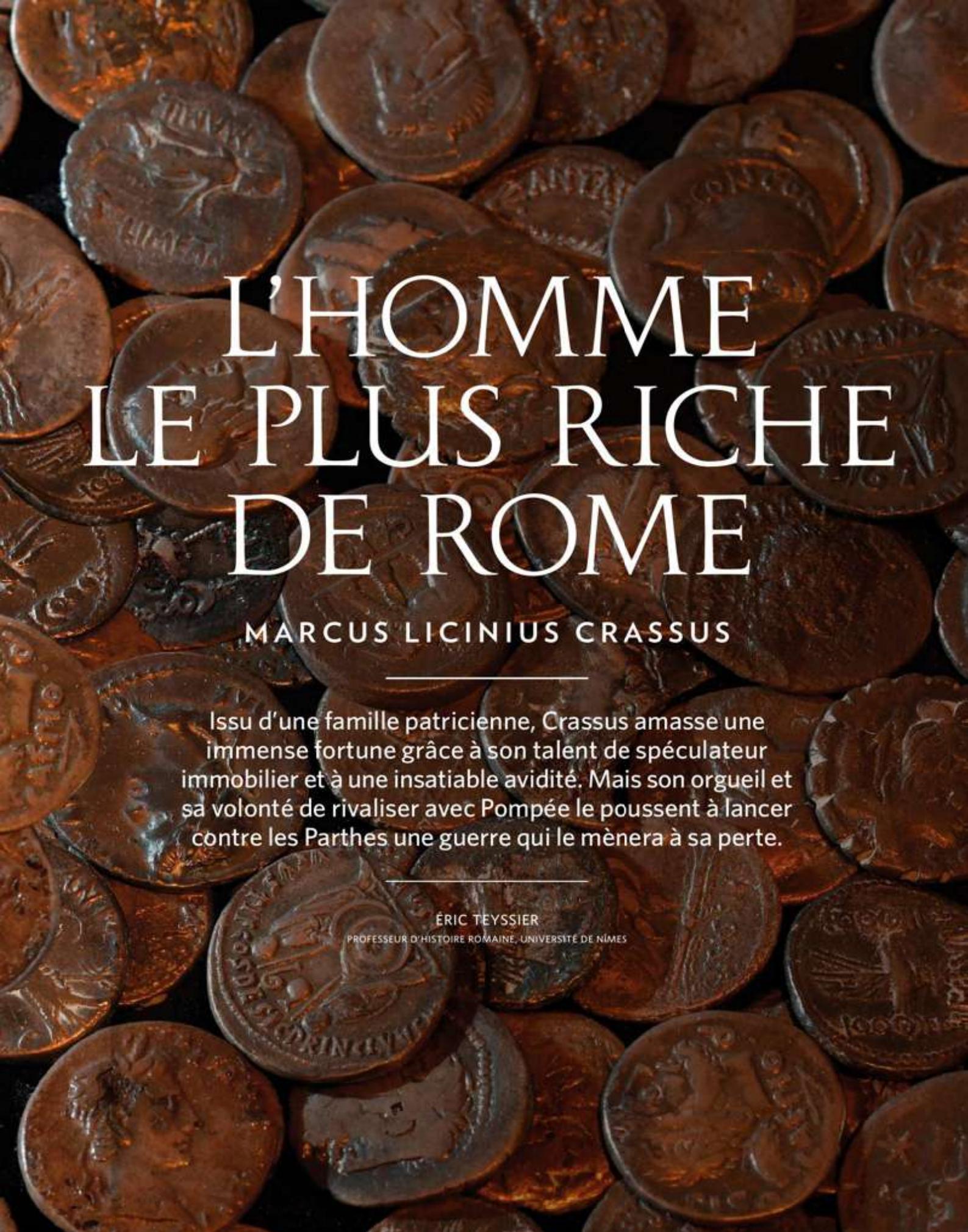
Napoléon face à l'Espagne. 1808
J.-P. Patat, B. Giovangeli Éditeur, 2013.

UN ROI DE LA FINANCE

Marcus Licinius Crassus amassa la plus grande fortune de Rome grâce à son talent pour la finance. Cette photographie montre le détail d'un buste de Crassus conservé au musée du Louvre. BUSTE : H. LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

FOND : SCHÖFFMANN / AGE-FOTOSTOCK





L'HOMME LE PLUS RICHE DE ROME

MARCUS LICINIUS CRASSUS

Issu d'une famille patricienne, Crassus amasse une immense fortune grâce à son talent de spéculateur immobilier et à une insatiable avidité. Mais son orgueil et sa volonté de rivaliser avec Pompée le poussent à lancer contre les Parthes une guerre qui le mènera à sa perte.

ÉRIC TEYSSIER

PROFESSEUR D'HISTOIRE ROMAINE, UNIVERSITÉ DE NÎMES



PHOTO : ARTOKOLORO / QUINTLUX / AURIMAGES. COLORISATION : L.L. RODRIGUEZ

▲ DE CÉLÈBRES MILLIONNAIRES

Crassus passa à la postérité avec une réputation d'homme avare et mesquin. Cette gravure de 1563 le représente parmi de riches et infâmes personnalités telles que Lucullus ou le dictateur Sylla.

Crassus naît à Rome vers 115 av. J.-C. Il est le troisième fils d'une famille patricienne illustre. Son père, Publius Licinius Crassus Dives, est consul en 97. Proconsul en Espagne, il combat les Lusitaniens et reçoit les honneurs du triomphe avant de devenir censeur en 89. Malgré la gloire de son père, le jeune Crassus grandit dans une maison aux moeurs modestes et où l'argent ne coule pas à flots. Sa jeunesse est marquée par la mort de son frère aîné en 90 pendant la guerre qui oppose Rome à ses alliés italiens. Puis c'est la guerre civile, qui déchire les Romains entre

NE PAS FAIRE ÉTALAGE DE SA FORTUNE

APRÈS LA MORT du dictateur Sylla en 79 av. J.-C., une partie de l'élite romaine prôna un retour aux sources de la république. Pour tourner la page de la dictature, il fallait dénoncer l'insolente richesse d'une minorité qui avait bénéficié du régime aboli, tandis qu'une majorité peinait à joindre les deux bouts. Les fêtes et banquets organisés par l'orateur Quintus Hortensius Hortulus furent ainsi réprobés, tout comme l'opulence affichée par Lucius Licinius Lucullus, un général à la botte de Sylla dont les jardins (*horti Luculliani*) aux cerisiers d'Asie faisaient sensation à Rome. Crassus, qui avait lui aussi bénéficié du régime de Sylla, se montra plus avisé : loin de renoncer à sa fortune, il adopta un train de vie plus modeste pour éviter de scandaliser les républicains bien-pensants.

partisans de Marius et de Sylla. Lorsque Marius et les populaires s'emparent du pouvoir en 87, le père et le second frère de Crassus sont assassinés. Devenu le *pater familias* de son clan, Crassus doit s'enfuir en Espagne. Il se cache dans une grotte et des amis de son père le ravitaillent malgré les risques encourus.

Le lieutenant ambitieux et cupide

En 82, la guerre civile reprend en Italie. Crassus réunit une petite armée et se place sous les ordres de Sylla. C'est là qu'il rencontre Pompée, un jeune



CHRONOLOGIE LA QUÊTE DE LA GLOIRE

82 av. J.-C.
Marcus Licinius Crassus dirige l'armée de Lucius Cornelius Sylla pendant la bataille de la **porte Colline**. Il y défait l'aile gauche de l'armée ennemie, dirigée par Caius Marius, qu'il poursuit jusqu'à la déconfiture.

71 av. J.-C.
Le sénat de Rome charge Crassus de repousser **Spartacus**. Après avoir arrêté les esclaves révoltés au bord du Silaris, Crassus les massacre au terme d'une sanglante bataille.

SPARTACUS. STATUE DU GLADIATEUR BRUSANT SES CHAÎNES. DENIS FOYATIER. 1847. CIÉDA / RMN-GRAND PALAIS



BORIS STROUKO / SHUTTERSTOCK

noble romain tout aussi ambitieux que lui. Ce rival n'a que 24 ans alors que Crassus en a déjà 33. Comme Pompée a réuni beaucoup plus de troupes que lui, Crassus donne de sa personne pour s'attirer les faveurs de Sylla. Sous les murs de Rome, à la bataille de la porte Colline, l'armée de Sylla recule devant les Samnites, alliés des *populares*. Crassus commande l'aile droite de Sylla et parvient à remporter la victoire au moment où tout semble perdu. Grâce à son intervention, les *optimates* s'emparent de Rome. Sylla devient dictateur, et Crassus passe pour son lieutenant favori. Mais l'appât du gain est déjà son principal trait de caractère.

À cette époque, les proscriptions condamnent à mort les partisans des *populares*. En rachetant à vil prix les domaines des victimes, Crassus bâtit une fortune colossale. Dans le Bruttium, à l'extrême sud de l'Italie, il procède de lui-même à des proscriptions par pure cupidité et sans en référer à Sylla. Ces malversations sont si scandaleuses qu'elles arrivent aux oreilles du dictateur. S'il ne le sanctionne pas officiellement, Sylla écartera son protégé de toute affaire publique. Cette disgrâce laisse le champ libre à Pompée, pourtant Crassus fait bonne figure et dissimule avec humour son ressentiment. Un jour où

▲ LE FORUM ROMAIN

Les victoires militaires remportées par Crassus, Pompée et César contribuèrent à renflouer les caisses de l'État. Au premier plan se dresse le temple de Saturne, qui abritait le Trésor public.

70 av. J.-C.

Crassus et Pompée exercent conjointement le consulat. Marqué par les tensions politiques, leur mandat n'enregistre que quelques réformes limitant les prérogatives du sénat.

56 av. J.-C.

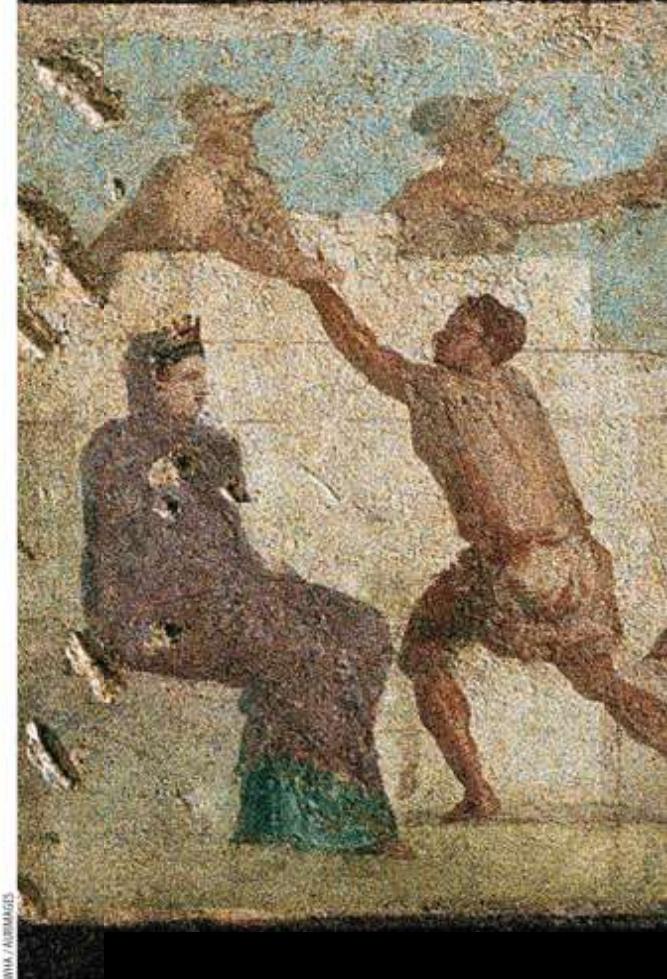
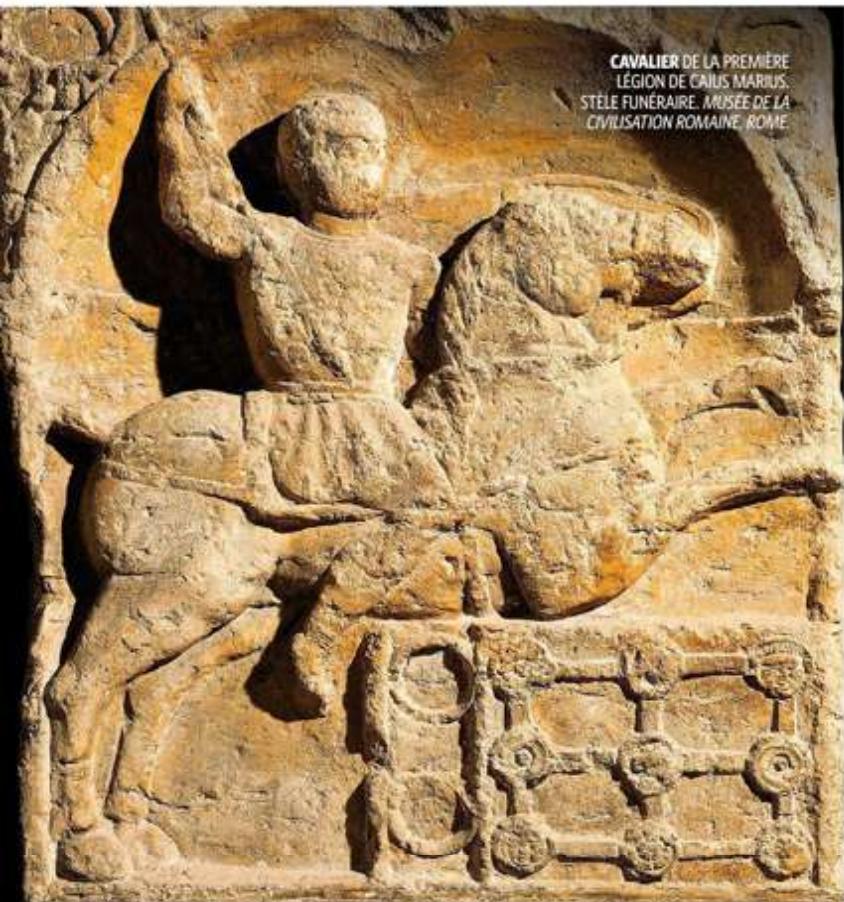
À son retour de Gaule, **César** officialise la répartition du monde romain entre les triumvirs, qu'il réunit à Lucques. Pompée et Crassus assument un second consulat conjoint.

53 av. J.-C.

Crassus lance une offensive contre les Parthes. À **Carrhes**, le général parthe Surena défait l'armée romaine et Crassus est tué après la bataille.



PIÈCE À L'EFFIGIE DU ROI PARTHE ORODÈS II QUI DÉFIT CRASSUS. MONEY MUSEUM ZURICH



LE FUGITIF CRASSUS EN HISPANIE

A VIE DE CET HOMME POLITIQUE fut riche en aventures. Crassus n'avait que 28 ans lorsque Caius Marius et Lucius Cornelius Cinna s'emparèrent de Rome et exécutèrent son père et son frère. Il prit alors la fuite pour l'Hispanie en compagnie de trois amis et dix esclaves. Accueilli avec méfiance, il finit par se cacher dans une grotte du bord de mer appartenant à Vibius Paciatus, un ami de son père. Heureux de lui porter assistance, celui-ci évita malgré tout d'entrer en contact avec les fugitifs, auxquels il faisait chaque jour porter des provisions par un esclave. Après quelque temps, Vibius se permit d'envoyer deux jeunes et belles esclaves à Crassus pour « lui procurer quelques-uns des plaisirs de son âge ». En voyant les femmes entrer dans la grotte, les fugitifs se crurent d'abord découverts. Une fois le malentendu dissipé, Crassus se réjouit de cette attention et prit les deux jeunes femmes à ses côtés. En apprenant la mort de Cinna, huit mois plus tard, il recruta et arma 2 500 hommes avec lesquels il sillonna l'Hispanie, dont il pilla tout au moins Malaga, avant de gagner l'Italie et de se placer sous les ordres de Sylla.

quelqu'un s'écrie : « Voici le grand Pompée ! ». Crassus demande en riant : « Mais quelle taille a-t-il donc ? »

Un habile promoteur

Pour se consoler du succès de son rival, Crassus continua à faire des affaires. Comme Rome est perpétuellement la proie des incendies, il constitua une troupe de 500 esclaves architectes et maçons. Après avoir racheté pour une bouchée de pain les maisons détruites par le feu, il fit reconstruire des immeubles neufs qu'il loua à prix d'or. Cet habile promoteur devint ainsi propriétaire de biens immobiliers évalués à 200 millions de sestères, soit le prix de 100 000 esclaves. Crassus exploite également des mines d'argent en Espagne et des domaines en Italie. Il retire aussi beaucoup d'argent du commerce des esclaves. En investisseur avisé, il achète à bas prix de jeunes hommes sans qualification. En participant parfois lui-même à leur apprentissage, il en fait des secrétaires, des comptables ou des intendants qualifiés qu'il revend à prix d'or.

DES ESCLAVES BÂTISSEURS

Crassus, qui considérait la construction comme une ruineuse industrie, préférait rénover d'anciens bâtiments et les revendre à prix d'or plutôt que d'en faire sortir de terre. Sur ce détail d'une fresque romaine, des esclaves élèvent un mur.



Selon Crassus, « le maître doit avant tout s'occuper de ses esclaves, qui sont comme les outils animés de l'économie domestique ».

Âpre au gain, Crassus se montre généreux en prêtant à ses amis. S'il ne prend pas d'intérêt, il reste inflexible sur les remboursements. Bon orateur, il n'hésite jamais à défendre la cause de ses clients. Sa bonhomie envers les humbles lui attire une certaine notoriété au sein même de la faction des populaires et parvient même à faire oublier sa rapacité. Crassus s'applique ainsi à occuper le terrain politique à Rome en attendant son heure.

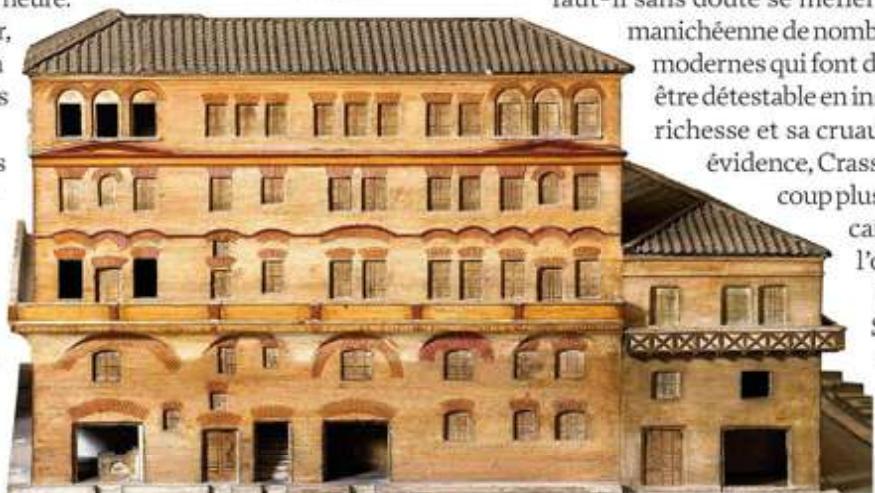
Car, outre sa soif de l'or, sa seconde obsession demeure le pouvoir et les honneurs afférents.

En 72, Spartacus lui offre l'opportunité de briller à nouveau. Depuis un an, la révolte de ce gladiateur échappe à tout contrôle. Après avoir

▼ LE PROPRIÉTAIRE DE ROME

Crassus acquérait pour une bouchée de pain des pâtés de maisons ou *insulae* sinistrés par les incendies qui ravageaient fréquemment la capitale. Ci-dessous, maquette d'une *insula* d'Ostie.

A. JENOL / ALBUM



ravagé le sud de l'Italie et vaincu les armées de deux consuls, Spartacus menace Rome. Tandis que Pompée guerroie en Espagne, le sénat cherche un sauveur. Personne ne veut se mesurer à l'invincible Spartacus mais Crassus accepte cette mission, et sa clientèle répond à son appel. Des jeunes gens s'enrôlent aussitôt et avec eux d'anciens centurions fidèles qui constituent les cadres d'une armée solide. Crassus doit certainement avoir quelques qualités pour redonner à d'anciens soldats envie de reprendre du service sous ses ordres. Aussi

faut-il sans doute se méfier de la vision manichéenne de nombreux auteurs modernes qui font de Crassus un être détestable en insistant sur sa richesse et sa cruauté. De toute évidence, Crassus est beaucoup plus subtil que la caricature que l'on fait de lui.

Durant l'été, Spartacus ne cherche pas



CHÂTIMENT MILITAIRE ROMAIN
GRAVURE DE WILLIAM HOGARTH,
1725. METROPOLITAN MUSEUM,
NEW YORK.

ALAMY / AD

à attaquer Rome et se contente de piller la province du Picenum. Crassus profite de ce répit et ordonne à ses lieutenants d'observer l'armée des esclaves sans l'affronter. Mais un de ses questeurs désobéit et engage le combat avec sa cohorte. C'est une mauvaise idée, car ses soldats peu aguerris se débandent au premier choc. Crassus montre alors toute son autorité en rétablissant la décimation, un châtiment cruel, tombé en désuétude depuis longtemps, qui consistait en l'exécution d'un soldat coupable sur dix. Infligée en présence de toute son armée, cette peine infamante frappe les esprits. Désormais, ses légionnaires préféreront mourir les armes à la main plutôt que de subir la mort des lâches.

Après avoir ravagé le Picenum, Spartacus et 100 000 esclaves en armes marchent vers le sud de la péninsule. Crassus le suit prudemment et parvient à infliger une défaite à son arrière-garde. Cette première victoire donne confiance à ses troupes, qui acculent Spartacus

▼ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

César et Crassus entretiennent une relation mutuellement bénéfique : la richesse de Crassus permit à César de liquider ses dettes, tandis que l'influence de César fit avancer la carrière politique de Crassus. Ci-dessous, pièce d'or à l'effigie de César.

ROGER VIOLET / AURIMAGES



UN CHEF MILITAIRE IMPITOYABLE

A PREMIÈRE CONFRONTATION

entre Crassus et Spartacus fut loin d'être glorieuse. Outrepas d'ordre de Crassus de contenir l'ennemi sans ouvrir les hostilités, son légat Mummius se laissa entraîner sur le champ de bataille et perdit le combat. Une partie de l'armée s'en sortit en déposant les armes et en prenant la fuite. Crassus, qui réarma ses hommes après en avoir durement réprimandé le subalterne, décida de leur donner une leçon en leur infligeant un châtiment longtemps délaissé : le *decimatio*. Les 500 déserteurs furent divisés en décuries, ou troupes de dix hommes, dont l'un fut tiré au sort puis battu à mort par ses collégionnaires. Des années plus tard, César réserva le même sort à ses légionnaires rebelles dans la plaine du Pô, un sinistre épisode qu'il se garda de consigner dans ses écrits.

dans la pointe étroite de la botte. Arrivé au détroit de Messine, le chef des esclaves veut passer en Sicile, qui a déjà connu deux révoltes serviles. Pour cela, l'ancien gladiateur thrace prend langue avec les pirates qui infestent la région. Il achète son passage à prix d'or, mais ces brigands des mers prennent l'or et laissent les esclaves rebelles sur la plage. Certains ont pu penser que Crassus lui-même aurait payé les pirates pour les engager à rompre leur accord. Si Crassus ne s'en est jamais vanté, une manœuvre de la sorte lui ressemblerait assez.

Quoi qu'il en soit, Crassus a pris soin d'établir des fortifications qui ferment hermétiquement l'extrémité de la péninsule. Avec l'hiver, les esclaves n'auront le choix qu'entre mourir de faim et se rendre. Cependant, Spartacus n'a pas dit son dernier mot. Par un froid glacial, il force le passage, perce les fortifications et repart vers le nord. Cet échec déstabilise Crassus, qui écrit au sénat pour lui demander de rappeler Pompée d'Espagne. Pourtant, Spartacus est affaibli. Les esclaves gaulois



FRANCESCO IACOBELLI / ALI, IMAGES

de son armée font sécession, et Crassus les écrase. Un peu plus tard, il anéantit les restes de l'armée de Spartacus en Apulie. Le chef des esclaves meurt au combat les armes à la main après avoir vainement tenté de tuer Crassus.

Le triumvirat avec Pompée et César

Après avoir fait crucifier 6 000 prisonniers entre Capoue et Rome, Crassus est victorieux, mais il n'est plus seul, car Pompée est revenu d'Espagne avec ses légions. S'il n'a vaincu que quelques bandes d'esclaves, celui-ci revendique sa part du succès en prétendant avoir arraché les racines du mal. L'amertume de Crassus est grande lorsque son rival reçoit les honneurs du triomphe pour ses succès remportés en Espagne. Alors que son rival entre à Rome sur un char tiré par quatre chevaux, Crassus ne reçoit que les honneurs mineurs de l'ovation, car il n'a affronté que des esclaves révoltés. Aussi, c'est à pied qu'il fait son entrée en remâchant sa rancune.

En cet été 71, Rome est à nouveau au bord de la guerre civile. Deux hommes politiques de

premier plan se détestent et sont poussés par leur entourage et leurs troupes à en découdre. La situation est si tendue que les Romains supplient les deux hommes de se réconcilier. Après avoir hésité, Crassus tend la main à Pompée, qui accepte d'être consul avec lui en 70. Ce consulat permet aux deux anciens lieutenants de Sylla de panser les plaies de la guerre civile, et à Jules César de revenir à Rome pour entamer sa carrière politique. Ce jeune homme de 30 ans est le neveu de Marius, ce qui fait de lui le chef naturel du parti populaire. Tandis que César travaille sa notoriété, Crassus continue à s'enrichir et Pompée se couvre de gloire en Orient et triomphe

▲ ROME ET SES AQUEDUCS

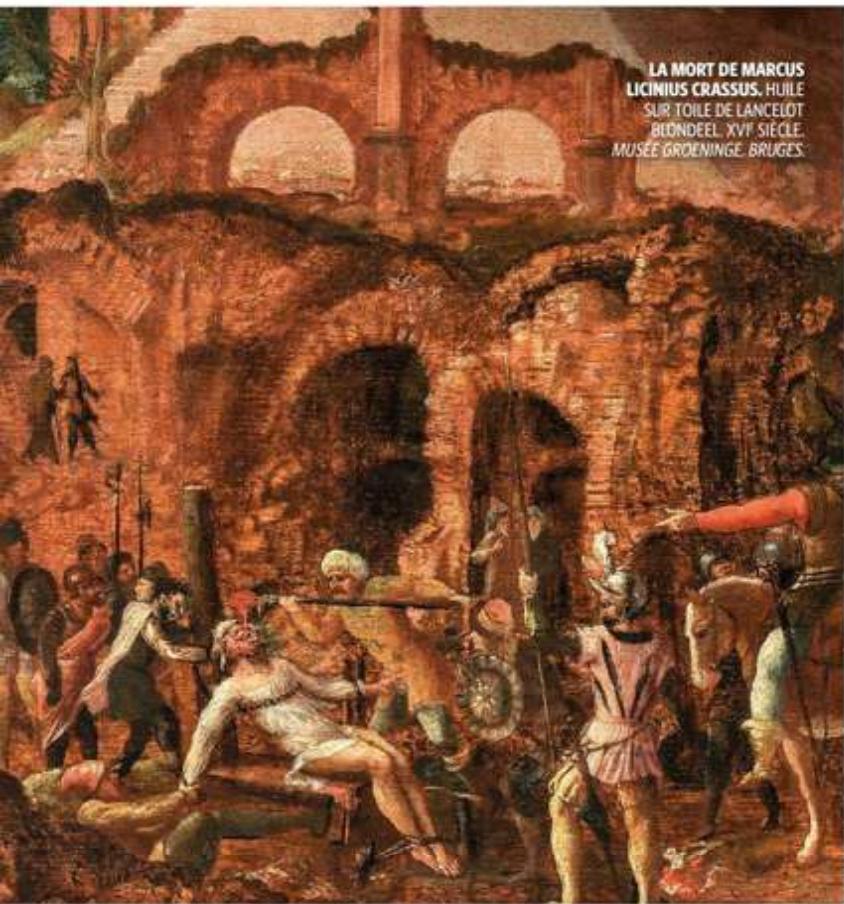
Jaloux de ses propriétés, Crassus s'opposa au passage d'un aqueduc romain sur ses terres. Ci-dessus, arcs de l'aqueduc Aqua Claudia.

Pompée défit ce qu'il restait de l'armée de Spartacus et s'attribua la victoire.

BUSTE DE POMPÉE TAILLÉ VERS 70 AV. J.-C. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

L'IMAGE / PRISMA ARCHIVO





LA MORT DE MARCUS
LICINIUS CRASSUS. HUILE
SUR TOILE DE LANCELOT
BLONDEEL. XVI^{ME} SIECLE.
MUSEE GROENINGE, BRUGES.



SCALA/IRENEE

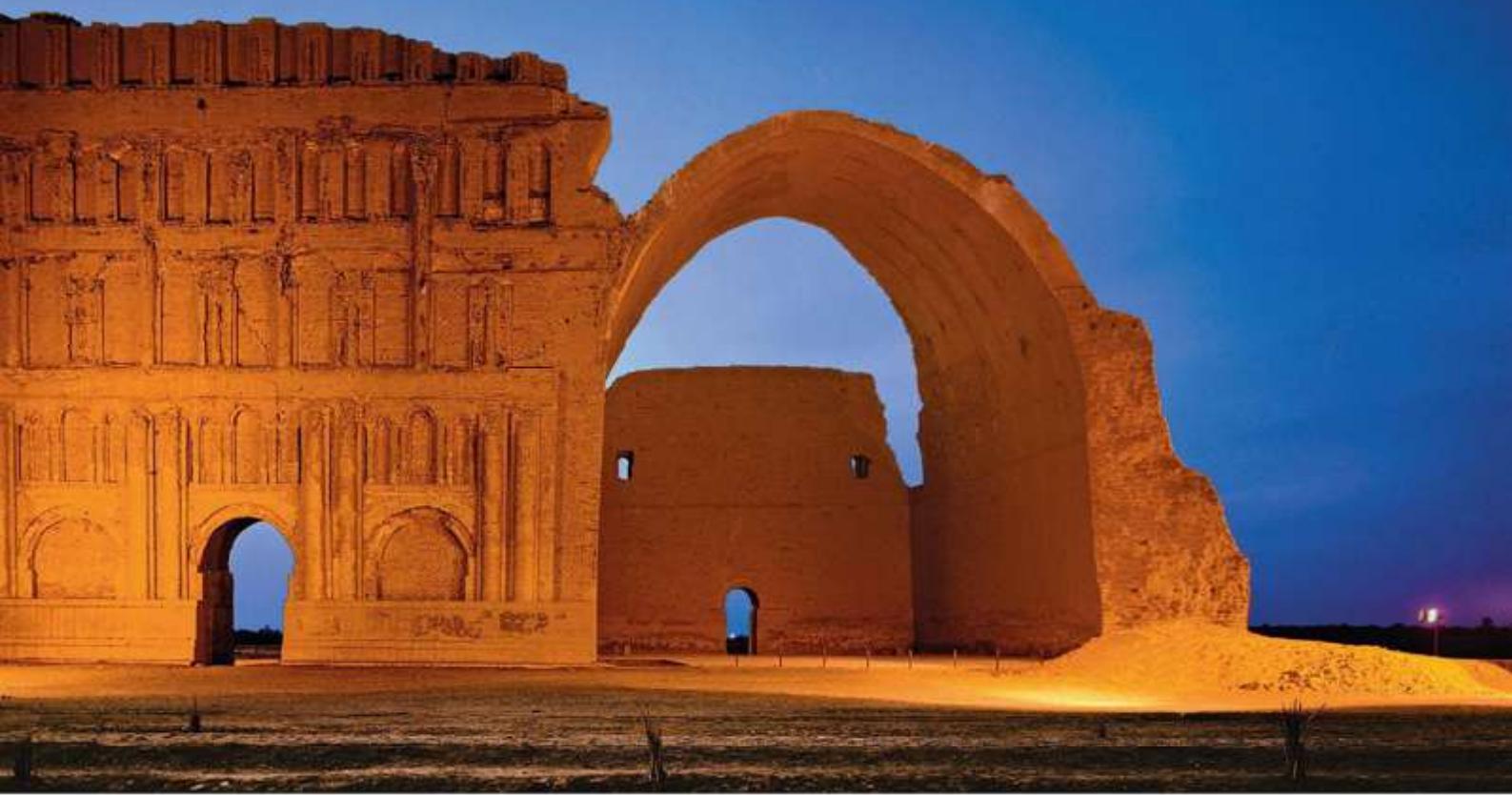
FARCE POSTHUME À SÉLEUCIE

CRASSUS N'EUAT JAMAIS l'occasion de célébrer de véritable victoire à Rome. Pis encore, il fit après sa mort l'objet d'une cruelle parodie de triomphe organisée à Carrhes par le général parthe qui l'avait vaincu. Suréna fit en effet défiler dans les rues de Séleucie un prisonnier romain qui ressemblait à Crassus et répondait au nom de Caius Paccianus, mais avait été sommé par les Parthes de saluer tous ceux qui l'appelleraient « Crassus » ou « général ». Au lieu de la classique tunique de pourpre brodé d'or des vainqueurs, le malheureux portait un costume royal féminin. Devant lui s'avancèrent sur des chameaux des trompettes et des licteurs. Aux faisceaux étaient attachées des bourses, et aux haches des têtes de Romains fraîchement coupées. Derrière marchaient des courtisanes de Séleucie, musiciennes qui chantaient des chansons bouffonnes et railleuses sur la mollesse et la lâcheté du général défait.

pour la troisième fois en 61. À cette époque, César n'a pas encore atteint le consulat et il est assailli par ses créanciers. L'habile Crassus n'hésite pas à épouser les dettes de ce jeune ambitieux en faisant de lui son obligé.

En 60, Pompée est riche et glorieux, mais le sénat, qui se méfie de ce général trop puissant, entrave son action politique. Tandis que Crassus rêve toujours de gloire, César veut devenir consul. Plutôt que d'entamer une lutte stérile, les trois hommes s'associent afin de contrôler la politique de Rome. Ce triumvirat conduit à l'élection de César au consulat en 59. L'année suivante, César reçoit le proconsulat des Gaules et part faire la guerre qui le rendra célèbre. Alors qu'il a déjà remporté plusieurs victoires, César retrouve ses amis à Lucques. De cette réunion, César obtient une prolongation de son proconsulat en Gaule, tandis que Crassus et Pompée se font élire consuls en 55.

Ce second consulat n'est que le marchepied des ambitions de Crassus. Avant même la fin de l'année, il s'empresse de partir en Orient comme proconsul de Syrie. Quittant les



légions de César où il s'est parfaitement comporté, son fils Publius part avec lui vers de nouvelles conquêtes. Le sénat a confié 11 légions à Crassus, une force équivalente à celle de César en Gaule. Le but de Crassus est d'obtenir une gloire militaire égale à celles de ses associés en marchant dans les pas d'Alexandre le Grand. Pour cela, il compte s'attaquer aux Parthes, qui vivent sur un vaste territoire correspondant à l'Irak et à l'Iran actuels. Si ce peuple n'est jamais entré en conflit contre Rome, il a la réputation d'être riche, et c'est un détail important pour Crassus.

De l'or dans la bouche

Arrivé en Syrie, il s'empare des trésors du Temple de Jérusalem, sans s'inquiéter du fait que la Judée est un royaume client de Rome. Une fois son armée rassemblée, Crassus se met en marche. Le 9 juillet 53, près de Carrhes, ses légions sont écrasées par 10 000 cavaliers commandés par le général parthe Suréna. Avec la nuit, Crassus doit battre en retraite, laissant derrière lui 4 000 blessés qui sont massacrés.

Rattrapé par Suréna, il est contraint de négocier avec lui mais l'entrevue tourne mal. Difficile de dire si Crassus a été tué ou s'il s'est suicidé, mais sa tête est apportée en trophée à l'empereur des Parthes. D'après certains historiens, de l'or fondu aurait été versé dans la bouche afin de rassasier sa soif d'or.

L'ambition de Crassus a conduit Rome à un désastre avec la perte de 30 000 légionnaires. Humiliation suprême, sept aigles de légions ornent à présent les temples des Parthes. Avec Crassus disparaît un aristocrate romain marqué par la violence des guerres civiles. Aveuglé par sa cupidité et sa quête de gloire, sa défaite marque pour des siècles la frontière orientale de ce qui deviendra bientôt l'Empire romain. ■

Pour
en
savoir
plus

- ESSAIS**
Pompée. L'anti-César
É. Teyssier, Perrin, 2013.
César. Le dictateur démocrate
L. Canfora, Flammarion, 2012.
- TEXTE**
Vies (vol. VII)
Plutarque, Belles Lettres, 2003.

▲ CTÉSIPHON, LA CAPITALE PARTHE

L'armée de Crassus fut surprise et massacrée à Carrhes alors qu'elle se dirigeait vers Ctésiphon, la capitale de l'empire des Parthes, pour la conquérir. Ci-dessus, façade du palais de Ctésiphon.

LA GRANDE TRAGÉDIE DE CARRHES

À LA TÊTE D'UNE ARMÉE de 44 000 soldats, Crassus pense remporter une victoire facile. Mais les Parthes opposent à son infanterie lourde des archers à cheval très mobiles. Parfaitement adaptés au désert, ils s'appuient sur un millier de chameaux qui les ravitaillent en flèches dès que leurs carquois sont vides. Grâce à ce soutien logistique, les Parthes noient les légionnaires sous une pluie de flèches en se tenant toujours à distance des Romains impuissants. Publius Crassus tente alors une contre-attaque à la tête de 1300 cavaliers alliés recrutés en Gaule. Face à eux, les archers parthes détalent et les entraînent vers la cavalerie lourde de Suréna. Ces cataphractaires et leurs chevaux sont recouverts d'une cuirasse faite d'écaillles métalliques. Armé d'une longue lance, ils taillent en pièces la cavalerie du jeune Crassus. Pour éviter d'être pris, Publius se suicide. Plus rien ne peut empêcher le désastre lorsque Suréna revient vers Crassus en brandissant la tête de son fils au bout d'une pique. Alors que les légionnaires forment la tortue, les cataphractaires chargent et rompent leurs lignes. Bousculés, les Romains tombent par milliers sous la grêle de flèches des archers à cheval. Crassus est contraint de battre en retraite, ce qui entraîne la dislocation de son armée.



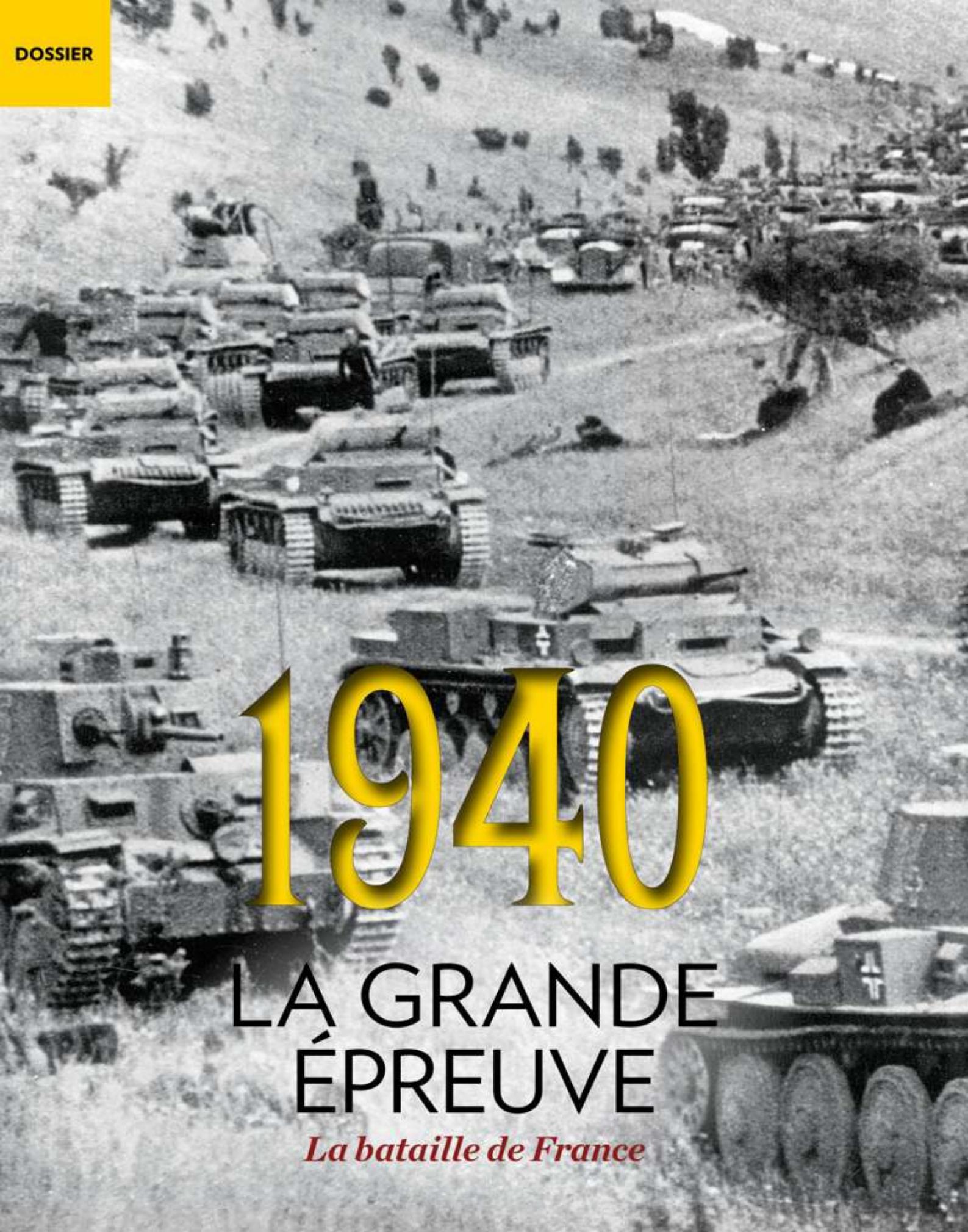
LA BATAILLE DE CARRHES. ILLUSTRATION EXÉCUTÉE EN 2004 PAR GIUSEPPE RAVA ET TIREE DE LA SÉRIE HISTORIA.

PHOTOS : ARG / ALBUM



CATAPHRACTAIRES SARMANES SUR LA COLONNE TRAJANE QUI COMMÉMORE LES CAMPAGNES DE L'EMPEREUR TRAJAN EN DACIE.





1940

LA GRANDE ÉPREUVE

La bataille de France



LA PERCÉE DE SEDAN

La 1^{re} Panzerdivision allemande arrive dans les Ardennes, en mai 1940.

TALLANDER / BREDIGEMAN

Le 10 mai 1940, mettant fin à la « drôle de guerre », Hitler lance ses armées sur le front occidental. Le 22 juin, les forces françaises sont anéanties, et le maréchal Pétain signe à Rethondes un armistice humiliant. Que s'est-il passé ? Quelles sont les raisons de ce désastre foudroyant ?

ÉRIC ALARY

PROFESSEUR DE CHAIRE SUPÉRIEURE EN KHÂGNE (TOURS), DOCTEUR EN HISTOIRE, ÉCRIVAIN

CHRONOLOGIE

La défaite en quelques dates

10 mai 1940

Offensive allemande. Le groupe d'armées commandé par le général Von Bock envahit les Pays-Bas, qui capitulent dès le 15 mai.

15 mai

Les panzers percent le front de Sedan et foncent vers l'ouest et la mer, de façon à encercler les armées franco-anglaises aventurées en Belgique.

26 mai-4 juin

Opération Dynamo : l'arrêt des blindés allemands permet aux Alliés d'évacuer, par la Manche, les soldats repliés dans la poche de Dunkerque.

5 juin

« Plan rouge » : les Allemands se déplacent vers le sud entre Montrœux et la Somme. Malgré le courage des Français, la ligne Weygand cède.

12 juin

Repli général allié. Weygand estime qu'il est nécessaire de demander un armistice. Il signe l'ordre de retraite générale sur la Loire.

17 juin

Cessation des hostilités à la demande de Pétain, nouveau chef du gouvernement français. Le général de Gaulle prend l'avion pour Londres.

25 juin

L'armistice franco-allemand entre en vigueur. Le pays est coupé en deux zones, l'une occupée par les Allemands, une autre dite « libre ».



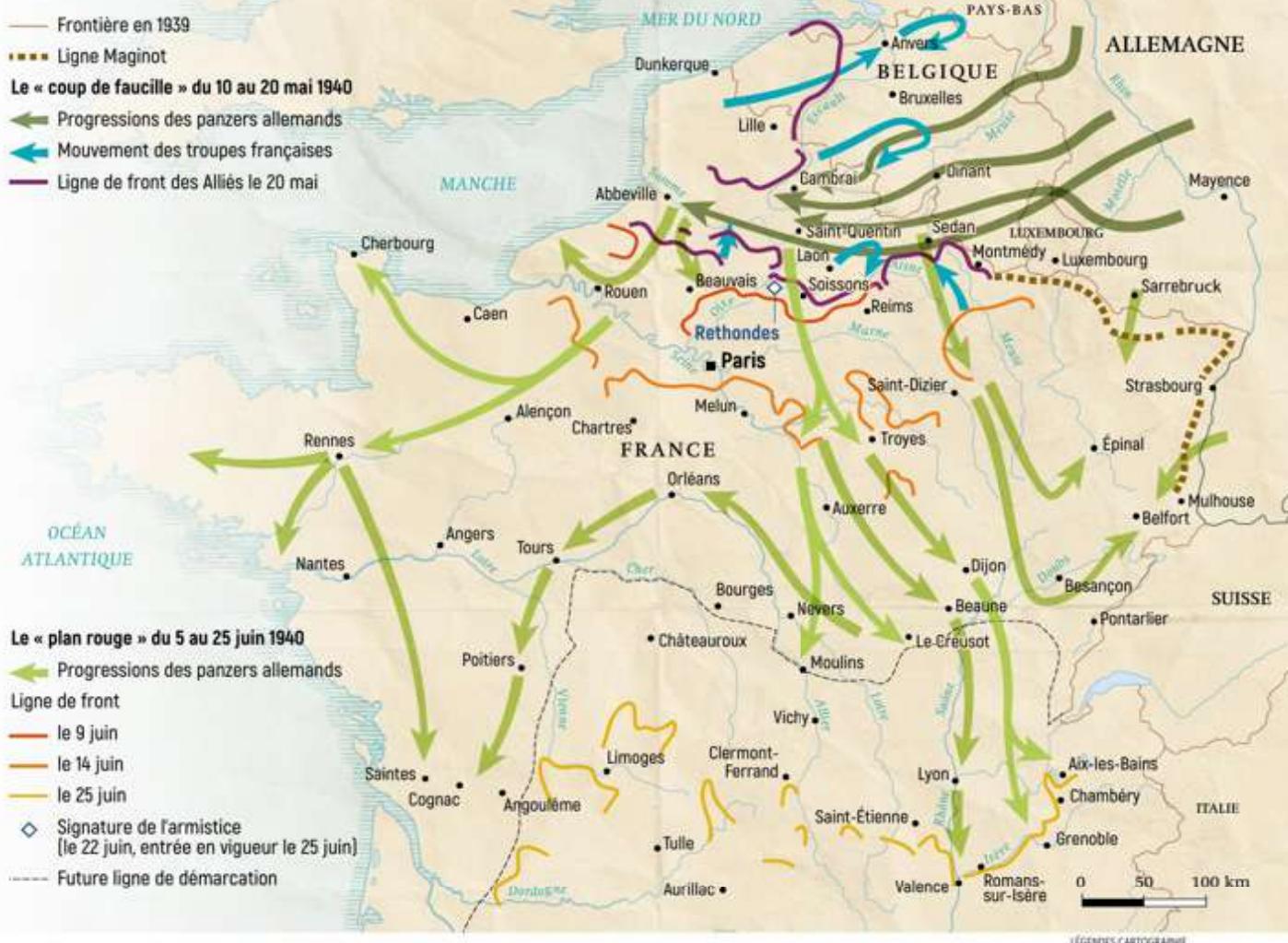
TALLANDIER / BRIDGEMAN

▲ SUR LA LIGNE MAGINOT

Des soldats français en manœuvre le long des fortifications qui n'ont pas empêché l'invasion allemande, en 1940.

Du 3 septembre 1939 jusqu'au 10 mai 1940, la « drôle de guerre », une non-guerre, a comme endormi les Français dans une atmosphère étrange. L'état-major français attend l'attaque allemande, emprisonné dans une conception défensive de la guerre. En à peine six semaines, l'armée française, dont certains ont dit qu'elle était la plus forte du monde, est vaincue, écrasée, humiliée. C'est une guerre éclair (*Blitzkrieg*) singulière et traumatisante, qui a eu raison d'elle. Les Allemands n'ont jamais imaginé un tel scénario. En effet, le 10 mai, la Wehrmacht lance une offensive fulgurante sur l'ouest de l'Europe. Elle passe par les Ardennes avant de percer le front de Sedan, où les Alliés ne les attendent pas. L'effet de surprise, combiné avec les erreurs du haut commandement français, est la clé de la victoire allemande.

Hitler a décidé d'attaquer à l'ouest tôt ou tard, alors qu'il a envahi la Pologne en septembre 1939. Après des dizaines de reports, le Führer a pris la décision de lancer ses armées



sur l'Ouest par une météo plus favorable et malgré les réticences de certains de ses généraux, qui savent que les Alliés ont autant de matériel, voire plus – encore faut-il qu'il soit opérationnel. Le matériel allemand n'est pas très moderne : sur 157 divisions capables de combattre, seules 16 sont motorisées ; les autres avancent à la vitesse des fantassins, comme lors de la Grande Guerre. Toutefois, la force de l'attaque allemande réside dans la concentration d'un maximum d'avions et de chars blindés dans les Ardennes ; les Alliés n'ont ainsi pas le temps de rassembler leurs troupes pour barrer la route à la Wehrmacht. Le commandement allemand est en outre très discipliné et l'utilisation combinée de toutes les armes ne leur pose aucun problème, tandis qu'en France seuls quelques officiers dans les années 1930, dont le colonel Charles de Gaulle, ont fait pression sur les autorités pour penser une stratégie offensive.

Le 10 mai, des parachutistes allemands atterrissent sur le sol hollandais et prennent les ponts et les fortifications

frontalières. Des panzers épaulés par l'infanterie pénètrent aux Pays-Bas au même moment. Ils foncent alors vers Rotterdam. Cinq jours plus tard, les Hollandais capitulent. Parallèlement, sept divisions de chars panzers sont lancées vers le Luxembourg et la Belgique. Le 12 mai, les Allemands ont atteint la Meuse. Hitler est très surpris par de tels succès.

La ligne Maginot ne sert à rien

De son côté, le général Gamelin, chef des armées françaises, déclenche la manœuvre Dyle-Breda, mais tombe dans le piège du plan Manstein : les Alliés franco-britanniques se précipitent vers la Belgique quand les Allemands se ruent vers une zone où les fortifications massives n'existent pas. Contournée par l'ouest, la ligne Maginot ne sert à rien. Les Ardennes belges sont donc franchies sans grandes difficultés par la Wehrmacht et les avions de chasse. Le 15 mai, les panzers sont à Sedan et à Dinant ; un « boulevard » se dégage, ce qui permet d'atteindre ensuite

LA BATAILLE DE FRANCE

Les grands mouvements des armées et la progression des unités de panzers allemands.



LA DRÔLE DE GUERRE

Entre le 3 septembre 1939 - déclaration de guerre à l'Allemagne - et le 10 mai 1940 - début de l'offensive allemande à l'ouest -, l'armée française, dans l'esprit de la guerre 1914-1918, attend les Allemands, réfugiée derrière la ligne Maginot - une ligne de défense constituée de gros ouvrages en béton, avec des kilomètres de souterrains. Dans une stratégie de défense, elle est déclarée infranchissable par les militaires, s'étendant de la frontière suisse jusqu'à Montmédy dans la Meuse. Plus au sud, dans les Alpes, 550 000 hommes s'appuient sur des forts pour protéger la frontière avec l'Italie. Cette période d'inaction a reçu l'appellation de « drôle de guerre ». Les autorités françaises redoutent une hécatombe comme en 1914. Il n'y a donc aucune offensive massive prévue. Les

soldats s'ennuient fermement sur le front, jouant aux cartes et écrivant d'innombrables lettres à leurs proches. Ils peuvent tenir un long siège dans leurs casemates. Pour autant, une opération militaire d'importance est organisée par Gamelin : la pénétration en Sarre de deux divisions françaises, le 9 septembre 1939. Vingt villages allemands sont même occupés. Puis, subitement et discrètement, le commandement français exige le repli des troupes et l'évacuation de Forbach. Jusqu'en mai 1940, plus aucune action ne sera menée. Quelques escarmouches surviendront, sans plus. L'arrière attend aussi. Usant pour les nerfs. Les familles françaises subissent la séparation avec leurs mobilisés, hantées par les souvenirs de la Grande Guerre. D'aucuns craignent aussi des bombardements. Des milliers de

Français de l'Est sont évacués loin des frontières. Les usines d'armement fonctionnent à plein régime afin de rattraper les retards sur les Allemands dans le domaine de l'aviation par exemple. Des critiques fusent contre la ligne Maginot, jugée sans profondeur pour une défense efficace et manquant d'artillerie. Rares sont ceux pourtant qui souhaitent mener une stratégie offensive. Le colonel de Gaulle évoque en janvier 1940, dans un mémoire - *L'Avènement de la force mécanique* - la nécessité de ne pas s'en tenir à la défensive derrière la ligne Maginot, tirant les leçons de l'offensive allemande en Pologne. Mais peu souhaitent comme lui l'utilisation coordonnée des divisions de blindées avec l'infanterie. La débâcle donnera raison à la stratégie défendue par « l'homme du 18 juin ».



MAURICE GAMELIN

Né dans une famille de généraux, brillant étudiant à Saint-Cyr, Maurice Gamelin (1872-1958) est en 1940 le commandant en chef des forces terrestres alliées depuis septembre 1939. Gamelin met au point une manœuvre risquée le 10 mai 1940, afin de diriger les troupes vers la Belgique. C'est l'échec. Les Allemands déferlent sur la France. Le manque de coordination avec ses officiers et la dispersion géographique des troupes en sont les principales raisons. Dénmis de ses fonctions, le 17 mai, il est aussitôt remplacé par Weygand. Il est arrêté par le régime de Vichy le 6 septembre 1940. Bouc émissaire de la défaite, il sera le seul militaire sur le banc des accusés au procès de Riom (1942) et sera déporté en Allemagne après le 11 novembre 1942.

l'Oise, le 18. Les assaillants viennent de casser la ligne de front française et ouvrent une brèche de près de 90 km. Ils provoquent une panique sans nom sur les arrières de l'armée française, désorganisant totalement les communications. Le commandement français semble défaillant, incapable d'envoyer une armée de réserve pour empêcher les Allemands de marcher vers la mer et d'encercler les armées alliées situées au nord.

Français et Anglais essaient de contre-attaquer entre le 16 et le 22 mai. En vain. Abbeville est prise le 20 mai, et les côtes de la Manche sont atteintes la nuit suivante. Dans les Flandres, les Alliés sont pris comme dans une nasse. Le commandement allemand a réussi un coup de maître en coupant en deux les armées franco-britanniques. Un espoir surgit avec une contre-offensive britannique du 21 mai au soir ; Hitler s'en inquiète et demande aux panzers de stopper leurs manœuvres qui consistent à essayer de rejoindre les ports de la Manche, entre le 22 et le 26 mai. L'infanterie est en retard derrière

les chars. Les Allemands craignent de rester bloqués dans les Flandres. Hitler et les chefs allemands se souviennent avec effroi de la bataille de la Marne en septembre 1914, perdue, laissant s'échapper la possibilité d'entrer dans Paris.

Pugnacité des soldats français

L'armée belge capitule le 28 mai. Weygand, qui a remplacé Gamelin, a alors peu de moyens pour défendre un front de 280 km de long. Depuis le 26 mai, les chefs militaires alliés semblent incapables de rétablir un front continu. Pourtant, sur le terrain, les soldats se battent avec pugnacité, mais ils sont mal commandés, devant affronter ordres et contre-ordres permanents. Weygand échoue dans sa tentative de débloquer la situation dans les Flandres et de dégager les soldats alliés pris dans une nasse. Et puis les Français et les Anglais ne s'entendent pas toujours sur les décisions à prendre, ce qui fait perdre du temps face à des Allemands dynamiques et organisés.

▲ GÉNÉRALISSIME

Gamelin commande en 1939 l'ensemble des forces franco-britanniques, mais l'échec de son plan de campagne, en mai 1940, entraîne, le 19 mai, son remplacement par Weygand.

AKG-IMAGES / IMAGO / AUSTRIAN ARCHIVES (S)



▲ LE REPLI DE DUNKERQUE

L'opération Dynamo, soit le rembarquement des soldats alliés en juin 1940, par le peintre militaire britannique Charles Cundall.

THE GRANGER COLL. NY / ALAMY IMAGES

Fin mai, 45 divisions alliées sont contraintes de se replier sur la région de Dunkerque. Près de un million de soldats alliés sont coincés dans les Flandres entre les unités de la Wehrmacht. L'arrêt des blindés allemands permet aux Alliés d'évacuer 338 226 soldats par la Manche – sur les plages de Dunkerque – entre le 26 mai et le 4 juin (opération Dynamo), dont 123 095 Français. Le 29 mai, 120 000 hommes ont pu être évacués, mais les avions allemands mitraillent les plages et les pontons d'embarquement ; ils coulent trois destroyers et 21 autres bateaux.

L'opération, suicidaire en théorie, est possible grâce à la pugnacité de Churchill, parfois contre son propre cabinet de guerre. Il en appelle à tous les bateaux civils et militaires

pour sauver des milliers de soldats de la capture à Dunkerque. Ils sont 370 à répondre à son appel. Cette évacuation donne lieu à des tensions très vives entre les commandements français et anglais. Les chefs anglais souhaitent rembarquer les soldats anglais en priorité, mais le Premier ministre britannique intervient le 31 mai, lors de la réunion du Conseil suprême interallié à Paris, en imposant d'évacuer aussi des Français.

Le 1^{er} juin, des soldats français peuvent prendre aussi la mer. Les soldats alliés, trop nombreux, ne peuvent pas partir vers la Grande-Bretagne, faute de temps et de moyens d'embarcation. Les Allemands sont déjà dans les dunes de sable. Dunkerque est en grande partie détruite. Le 4 juin au matin, la dernière rotation est effectuée entre la France et l'Angleterre. Le drapeau nazi flotte aussitôt sur la rade. Quelque 35 000 soldats alliés deviennent captifs des Allemands, tandis que 500 000 autres, piégés dans les Flandres, sont aussi faits prisonniers. En Grande-Bretagne, l'opération Dynamo renforce Churchill face

Près de un million de soldats alliés sont coincés dans les Flandres entre les unités de la Wehrmacht.



à ses nombreux adversaires politiques. La catastrophe militaire française se poursuit en juin. Le « plan rouge » est lancé : les Allemands se déplacent vers le sud entre Montmédy et l'embouchure de la Somme.

Le bilan de la débâcle

Le 9 juin, c'est la rupture du front de la Somme. Le lendemain, l'Italie déclare la guerre à la France. Les Français ne font plus le poids, et les forces allemandes les surclassent. Malgré tout, les soldats français se battent avec courage entre le 5 et le 9 juin. Les Allemands opposent alors 104 divisions aux 64 françaises et 2 anglaises. Une fois la ligne de la Somme rompue, la Wehrmacht peut foncer sur Paris, envahie le 14 juin. Le 12 juin, les soldats français reçoivent des ordres de repli. Le 17 juin, les panzers de Guderian arrivent à Pontarlier. Près de 500 000 soldats français sont alors encerclés par Guderian dans la région de Belfort. Des unités de panzers continuent leur course vers le Sud jusqu'au 25 juin, parfois sans combattre. À cette date,

les Allemands ont atteint, dans le Sud-Ouest, Angoulême, Cognac et Saintes et, à l'est, Aix-les-Bains, Romans-sur-Isère, Saint-Étienne, notamment ; au centre, Beaune, Le Creusot, Dijon, Nevers sont encerclés ou occupés par l'ennemi. La crise politique française est à son comble. Dans un message radiodiffusé, Pétain demande à Hitler les conditions d'un armistice, le 17 juin. Celles-ci sont terribles.

Le bilan de la débâcle militaire de 1940 est catastrophique pour l'armée française, alors que sur le plan matériel et humain elle faisait jeu égal avec les Allemands en 1939. Du côté français, près de 55 000 hommes sont morts et 123 000 blessés, entre le 10 et le 30 juin 1940. La Wehrmacht compte 30 000 tués et 117 000 blessés, ce qui prouve l'appréhension des combats. Si ces estimations sont inférieures à celles des premiers mois des combats de la Grande Guerre, les chiffres n'en restent pas moins impressionnantes. La campagne de mai-juin 1940 a été d'une très grande violence. De plus, les assaillants ont commis de nombreuses exactions sur les populations

▲ LA PRISE DE DUNKERQUE

Quelque 35 000 soldats alliés deviennent captifs des Allemands.

ROGER-VIOLLET



LE 14 JUIN 1940

Le Generalfeldmarschall Fedor von Bock organise la parade des troupes allemandes dans Paris au départ de l'Arc de Triomphe.

WORLD HISTORY ARCHIVE / ALAMY IMAGES

civiles du nord de la France après avoir terrorisé les Belges. Entre 1 500 et 3 000 tirailleurs sénégalais ont été massacrés par racisme par les soldats allemands. Le « coup de faucille » allemand jusqu'à la Manche, entre le 10 et le 20 mai est rapide. À partir de cette date, les Allemands enregistrent des pertes bien plus lourdes. Dans le département du Nord, la France perd 7 700 soldats, ce qui est le bilan le plus élevé de la campagne. Les batailles sur la Somme et dans l'Aisne se soldent par de lourdes pertes dans les deux camps. Du 10 au 20 juin, les soldats français se battent de façon acharnée ; les Allemands perdent plus de soldats qu'en mai. Les deux tiers des soldats — 1,8 million d'hommes — de l'armée française sont capturés ! Les Allemands ont aussi perdu beaucoup de matériel pendant les offensives : 29 % des Panzers et 32 % des avions ont été détruits. Ces avions feront en partie défaut à la Luftwaffe lors de la campagne d'Angleterre.

▼ L'AFFICHE
de l'appel du 18 juin.
COLLECTION LEEMAGE



Sur le plan militaire, pourquoi une telle défaite ? Le grand médiéviste et capitaine de réserve (exécuté par les nazis en juin 1944) Marc Bloch a très bien résumé la situation, dans *L'Étrange Défaite*, rédigée pendant l'été 1940 : « Quoi que l'on pense des causes profondes du désastre, la cause directe — qui demandera elle-même à être expliquée — fut l'incapacité du commandement. » La classe politique française aussi a failli. Pour de Gaulle, qui lance son appel à la résistance depuis Londres le 18 juin, la défaite est due aux erreurs du haut commandement, surpris par la force allemande.

De son côté, Pétain cherche des responsables tous azimuts, sauf dans le monde des chefs de l'armée. Pour lui, les armées françaises ont perdu car les Français n'ont pas eu « l'esprit de sacrifice » et n'ont pas fait assez d'enfants pour rajeunir le pays depuis 1918. Il incrimine aussi le manque d'armes. Dans tous les cas, il a tort. Ce ne sont

LE DIKTAT DE L'ARMISTICE



e 21 juin 1940, dans la clairière de Rethondes, les plénipotentiaires français découvrent les articles humiliants de l'armistice franco-allemand ; un véritable diktat : la division par une ligne de démarcation de la France en deux zones (une zone occupée par les Allemands et une autre dite « libre ») ; le coût de l'occupation à la charge de la France ; les 1,8 million de prisonniers de guerre maintenus en captivité jusqu'au jour de la paix ; les réfugiés politiques allemands ou autrichiens présents sur le sol français devant être livrés à l'occupant. D'autres articles sont moins sévères : maintien d'un gouvernement français ; empire colonial épargné ; flotte laissée au vaincu. Les plénipotentiaires se rendent ensuite à Turin pour l'armistice avec les Italiens, qui occupent quelques kilomètres carrés dans les Alpes.

pas les raisons premières de la crise militaire. Les deux armées sont à peu près égales en effectifs et en matériel en mai 1940. Les Français possèdent même plus de chars que les Allemands. Toutefois, ces derniers ont eu un avantage indéniable dans les airs avec les stukas. Les Alliés ont plus d'avions, mais beaucoup, à peine sortis des usines, ne sont pas opérationnels. Dans les années 1930, la France n'a pas consenti d'efforts assez importants pour équiper et moderniser ses armées. De même, quand les chars allemands, mieux reliés par radio, sont ravitaillés en carburant avec des bidons, ceux des Alliés le sont par de gros camions, ce qui est moins rapide.

Le haut commandement français a été dépassé sur le plan tactique, incapable de se relever de la surprise stratégique initiale. Il n'a pas su lire à temps la guerre de mouvement allemande ; les grands chefs avaient toujours la tête dans la guerre précédente. L'ennemi a su regrouper massivement un maximum de forces dans les Ardennes avec des avions de combat et des blindés. Les Français sont allés

au contact de l'attaquant avec des forces dispersées, mal combinées. Pétain ne parlera évidemment pas de ces réalités, préférant culpabiliser les Français en incriminant leur présumé relâchement et leur trop grande confiance dans la démocratie parlementaire. La France, l'une des plus grandes puissances démocratiques du monde, n'a plus d'armée au terme de l'armistice franco-allemand, le 24 juin 1940 ; seule une petite armée de quelques dizaines de milliers d'hommes lui est concédée, « l'armée d'armistice ». L'impréparation d'une guerre moderne a coûté plus de quatre années d'occupation et de souffrances quotidiennes aux Français. Le pays est morcelé en plusieurs zones, et le pillage allemand commence aussitôt. Le pays est meurtri pour des décennies. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

1940. L'année noire
J.-P. Azéma, Points, 2012.

La France pendant la Seconde Guerre mondiale. Atlas historique
J.-L. Leleu, F. Passera, J. Quellien, M. Daefller, Fayard/Ministère des Armées, 2010.

▲ L'ENTREVIEW DE MONTOIRE

Le 24 octobre 1940, le maréchal Pétain engageait le régime de Vichy dans la collaboration.

WORLD HISTORY ARCHIVE / ALAMY IMAGES

L'exode LA FRANCE DANS L'EFFROI

En mai-juin 1940, fuyant l'avance allemande, entre 8 et 10 millions de Français se jettent sur les routes. En train, en voiture, à bicyclette ou à pied, poussés par la peur et les rumeurs, ils s'efforcent de gagner le sud du pays. Un traumatisme national.

ÉRIC ALARY

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE CHAIRE SUPÉRIEURE EN KHÂGNE (TOURS). DOCTEUR EN HISTOIRE, ÉCRIVAIN



I n'y avait plus d'école, c'était bien, mais maman et mon grand frère avaient l'air d'avoir peur. [...] Le 5 juin, maman nous a tous mis dans la voiture alors qu'elle n'avait même pas son permis de conduire. [...] Moi, je voulais emporter mes poupées, mais on n'avait pas le temps. On s'est retrouvés sur la route avec une foule immense. » Marceline Martin, Parisienne âgée de 7 ans, décrit là ses premiers pas sur les routes de l'exode, lors de la vague immense de juin 1940. Marceline connaît un périple très dangereux, pressée par une foule compacte qui essaie de gagner quelques centaines de mètres en plusieurs heures. Puis sa mère la pousse dans le fossé à l'approche d'avions qui mitraillent ceux que la presse et les dirigeants politiques appellent les « réfugiés ».

Les stukas de la Luftwaffe font hurler leur sirène en plongeant sur eux. En se relevant du fossé, des morts et des débris partout à cause d'une bombe tombée à proximité de la petite fille et de sa mère. Marceline sort vivante de l'exode. Quelques semaines plus tard, alors que l'armistice franco-allemand est entré en vigueur, des milliers d'avis de recherche sont placardés dans de nombreux lieux publics. Des Français et des Belges recherchent leurs enfants perdus sur les routes, mais aussi des épouses et des époux. « Madame X... recherche enfants. » La presse aussi publie des centaines d'avis qui commencent tous par ces mêmes mots. Parfois, des annonces sont plus joyeuses et affirment avoir retrouvé l'enfant perdu sur les routes.



UN MOUVEMENT DE MASSE

La fuite des civils au printemps 1940 prend de telles proportions que la référence à la Bible s'impose pour la nommer : l'exode. Ici, une colonne de réfugiés dans le Nord.

BRIDGEMAN IMAGES



▲ LE GRAND SAUVE-QUI-PEUT

L'une des images célèbres illustrant la panique qui s'empare des habitants fuyant l'avancée des Allemands.

TALLANDIER / BRIDGEMAN IMAGES

Le périple monstrueux de l'exode de mai-juin 1940 est en partie résumé par ces appels à l'aide et ce témoignage d'enfant. La Croix-Rouge internationale évoque même 90 000 enfants perdus dans l'exode. Des listes sont à la disposition des préfets. Entre 8 et 10 millions de réfugiés sillonnent la France en mai-juin 1940, ce en deux vagues distinctes. La France compte alors près de 40 millions d'habitants. L'exode est non seulement un immense drame humain, mais il démembre aussi un État démocratique bien ancré. Des milliers de vies basculent dans une migration de la peur, une fuite en avant.

La grande panique de juin

Depuis l'automne 1939, dans le calme, des milliers de civils ont été évacués dans plusieurs départements français éloignés des frontières. Et puis soudain, l'offensive allemande commence, le 10 mai 1940. En Belgique, 2 millions de femmes, d'enfants et de vieillards quittent tout, dans l'instant.

Les hommes sont partis faire la guerre. Les Allemands sont bientôt dans le village ou le quartier. Personne n'aurait pu imaginer une telle débâcle. La Belgique est en exil. Les Français de l'Est et du Nord voient passer ces millions d'étrangers apeurés. Les autorités françaises semblent être prêtes à organiser l'exode belge. C'est le choc cependant. Les civils se souviennent des récits des anciens combattants, mais aussi des clichés publiés dans la presse, montrant les dégâts provoqués sur les civils à Guernica pendant la guerre d'Espagne et des villes bombardées par les nazis (Rotterdam et Varsovie). En mai pourtant, la France « absorbe » au mieux cette première vague de l'exode. L'assistance publique à Paris s'occupe tant bien que mal des blessés et des malades belges et français ; elle veille aussi au bon état sanitaire des réfugiés.

Et puis survient la grande panique de juin, une conséquence de la débâcle militaire et de l'abandon des populations par les autorités ; la seconde vague de l'exode, celle d'une



« grande peur » irrationnelle, est déclenchée par les rumeurs, faute d'informations – censurées – et surtout en raison des opérations militaires très favorables à l'ennemi allemand, qui a cassé la ligne de front française sur la Somme. Des réfugiés croisent la route de soldats français en pleine déroute. Inquiétant. Cela finit de convaincre certains réticents au départ précipité. Les Allemands savent aussi qu'en s'en prenant à des civils, les hommes politiques peuvent céder plus facilement et la victoire peut être plus rapide. Et les stukas de tirer en piqué sur les réfugiés, un élément de la guerre moderne menée également contre des objectifs civils. Certains avancent aussi la menace de la « cinquième colonne » ; d'aucuns voient des espions allemands partout. Or, c'est un phénomène minoritaire. En juin, les drames se multiplient (viols, assassinats, bagarres), mais aussi des pillages (vol de bagages de milliers de réfugiés en train, maisons vidées de leurs objets précieux) et des lâchetés. Les normes

sociales et humaines éclatent. C'est partout la cohue. L'offensive allemande des 5 et 6 juin pousse sur les routes, de façon brutale, des centaines de milliers de Parisiens et fait partir aussi les Belges réfugiés depuis mai dans la capitale. La panique est contagieuse.

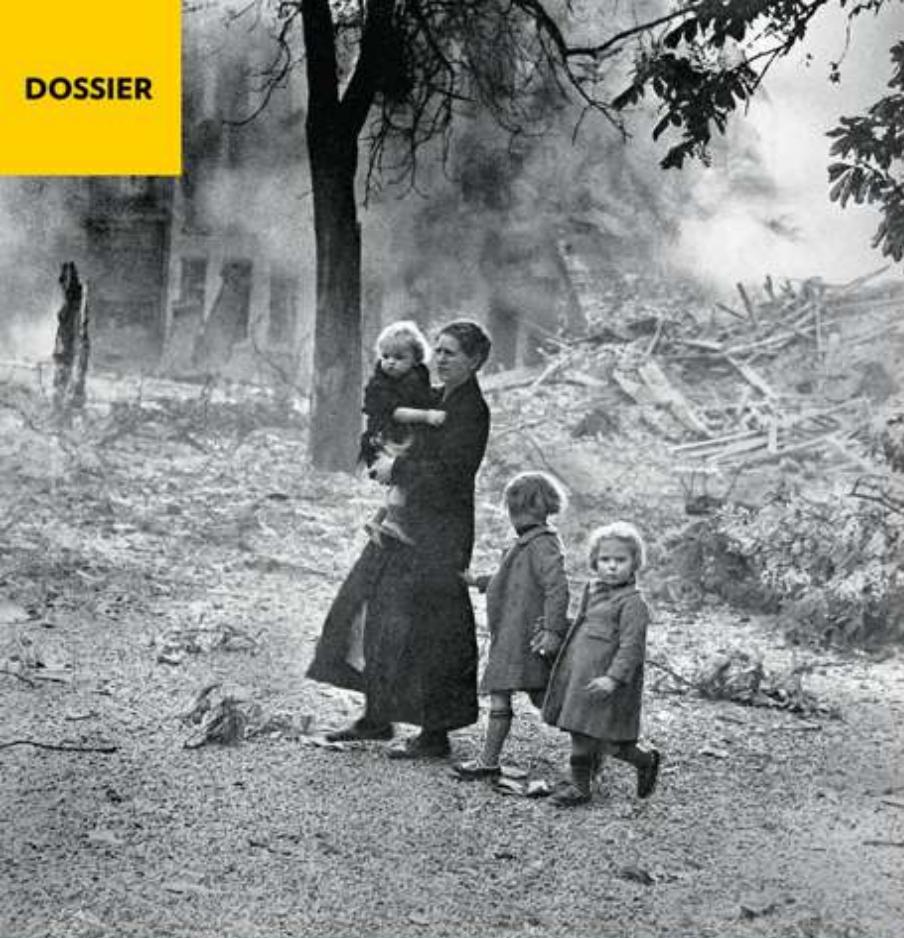
La ruée vers les quais

Du 8 au 13 juin, la SNCF organise au mieux les transports vers le sud du pays par des dizaines de trains spéciaux, totalement improvisés, en plus des 200 trains habituels. L'effort est inédit, dantesque même. Les voyageurs dorment dans la rue, derrière les grilles fermées de la gare, pour être certains d'avoir une place dans un train. Le matin venu, c'est la ruée vers les quais, quitte à en venir aux mains. D'autres réfugiés venus de l'Est parisien racontent que les Allemands sont de plus en plus près de Paris. Les autorités ne disent rien, mais préparent leurs bagages. Le 13 juin au matin, un convoi de camions s'ébranle vers la porte

▲ LES STUKAS DE LA LUFTWAFFE

Les bombardiers allemands faisaient hurler leur sirène lorsqu'ils attaquaient en piqué, semant la mort et la terreur parmi les civils.

IMAGE BPK



◀ DES RÉFUGIÉS BELGES EN MAI 1940

Environ un million et demi de Belges, dont un grand nombre d'enfants, déferlèrent à partir du 12 mai sur les routes françaises.

EVERETT COLLECTION / BRIDGEMAN IMAGES

d'Orléans. Il s'agit des ministères et du personnel gouvernemental qui poursuit son déménagement en catimini vers la Touraine. La nouvelle se répand, et des centaines de milliers de Parisiens partent comme ils peuvent, le plus souvent à pied, car la gare d'Austerlitz a fermé ses portes le 13 juin, faute de personnel et de matériel.

Les prisons parisiennes sont également sur les routes ; l'exode pénitentiaire est terrifiant, avec des détenus abattus sur place quand, épuisés, ils ne peuvent plus avancer. Les gardiens de prison songent aussi à abandonner les prisonniers pour revenir à Paris et mettre leurs familles en sûreté. Au nord de la Loire, les autorités confrontées à l'avance des armées allemandes, fuient en grande partie. Des villes sont sans policiers, sans maire, sans préfet, sans pompiers, sans même une épicerie ou une boulangerie pour se nourrir. Les derniers habitants n'ont pas d'autre choix que de partir. Des fous sont abandonnés dans les asiles ou sur les routes. Des vieillards malades sont laissés seuls dans les hôpitaux ou sur les routes par ceux qui sont chargés de les soigner. Le sauve-qui-peut l'emporte bien souvent.

Bouchons et système D

En revanche, à Chartres, le préfet Jean Moulin dissuade les fonctionnaires de quitter leur poste, souvent en vain. Il organise alors lui-même l'accueil des réfugiés et donne des fonctions à des habitants pour nourrir les derniers Chartreux et les réfugiés de passage. La palette des comportements des responsables administratifs, politiques et militaires est très disparate d'une région à l'autre. Le musée du Louvre continue d'évacuer en catastrophe des toiles de maîtres et des statues : certains agents se retrouvent à Chambord, freinés par les réfugiés, mais bien décidés à protéger les œuvres d'art des grands musées parisiens.

Entre Paris et la Loire, des millions d'habitants se ruent sur les routes et les chemins, certains ayant pour seule carte routière la

L'EXODE DES ENFANTS

Dans *Jeux interdits* de René Clément (1952), la petite Paulette (Brigitte Fossey), âgée de 5 ans, est recueillie par une famille de paysans, après avoir perdu ses parents sur une route de l'exode, tués lors d'un mitraillage par les avions allemands. La petite fille ne veut pas enterrer son chien mort, mais Michel, le fils des paysans, la convainc de le mettre en terre dans un cimetière conçu pour les animaux. Émouvant. L'histoire ne montre que furtivement l'exode, mais résume assez bien le drame de milliers d'enfants de l'exode. Quelque 90 000 enfants auraient été perdus selon la Croix-Rouge. Les bombardements, les courses folles vers les fossés et dans les champs, les bousculades dans les gares ou sur les routes ne laissent que peu de chances aux plus petits. Les mères sont sur le qui-vive. Il faut empêcher les enfants de regarder les cadavres

et les éloigner des bagarres. Après l'exode, des avis de recherche permettent de retrouver des parents. Des enfants arborent des étiquettes autour du cou avec les informations données à des secouristes. Mais les enfants très jeunes ne savent rien de leur identité et mettront parfois un an ou davantage pour regagner leur foyer. D'autres seront pris en charge par l'État. Des enfants errants sur les routes ont même été arrêtés par les gendarmes ou les policiers, en possession de nourriture volée. Certains rapports évoquent des bandes d'enfants voleurs pendant l'exode. Partout, d'autres enfants perdus sont placés dans les hôpitaux ou dans des familles d'accueil, le temps de trouver une solution de refuge. Enfin, des enfants se souviennent aussi d'un exode parfois heureux, comme des grandes vacances improvisées, inédites, loin de la maison.



page cartographique insérée au milieu du calendrier des PTT. Bientôt, les réfugiés croisent la route de soldats français qui fuient vers le sud du pays. L'angoisse grandit. Le moral est au plus bas. Entre le 14 et le 24 juin, un exode de moindre ampleur a commencé en provenance de Lyon et de sa région. Le 10 juin, l'Italie est entrée en guerre contre la France. Des réfugiés se jettent alors sur les routes de la vallée du Rhône, tandis que d'autres choisissent de s'écartier de l'axe nord-sud pour rejoindre le Massif central. Sauf qu'entre-temps, les réfugiés qui ont franchi la Loire prennent aussi la direction de l'Auvergne. Des bouchons immenses bloquent alors toutes les routes auvergnates. Des milliers de réfugiés essaient de franchir la Loire sur les derniers ponts encore en état.

La possibilité d'un retour

Le système D l'emporte. Les réfugiés ne sont pas toujours bien accueillis dans certaines communes ; c'est que les habitants craignent de manquer de nourriture.

Pour autant, les exemples de solidarité ne manquent pas. Une question se pose avec insistance : pourra-t-on rentrer chez

soi ? Cette question trouve réponse dans la demande de cessation des hostilités faite par le maréchal Pétain, le 17 juin 1940. C'est un énorme soulagement pour les réfugiés de savoir que la guerre va s'arrêter. Le retour est possible. Finalement, les Allemands qu'il fallait fuir à tout prix ont rattrapé la plupart des réfugiés dans leur offensive.

Après des accords avec les occupants, des millions de réfugiés rentrent en zone occupée entre juillet et fin septembre 1940. Toutefois, des milliers de personnes ne le peuvent pas, tels les Juifs auxquels il est interdit de franchir la ligne de démarcation pour aller de la zone non occupée vers la zone occupée. Les Allemands créent une zone interdite dans laquelle les réfugiés ne peuvent rentrer qu'au compte-gouttes jusqu'en 1941. La « grande peur » de mai-juin 1940 reste encore un traumatisme pour nombre de survivants. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
L'Exode. Un drame oublié
É. Alary, Perrin (Tempus), 2013.
ROMAN
L'An 40. La Bataille de France
É. Teyssier, Michalon, 2020.

▲ À POITIERS

Le 22 juin 1940, jour de la signature de l'armistice, des avis de recherche de réfugiés sont placardés dans les rues de la ville.

SUDDEUTSCHE ZEITUNG / LEEMAGE

LES PARISIENS DANS L'EXODE

C'est le sujet de l'exposition présentée au musée de la Libération de Paris jusqu'au 30 août. Plus d'information sur www.museeliberation-leclerc-moulin.paris.fr



La défaite LA FAUTE AUX ÉLITES ?

Plutôt que d'incriminer la défaillance de l'état-major, le gouvernement de Vichy aura vite fait d'attribuer la défaite à une crise des élites et des idéologies, reportant toute la faute sur la III^e République. Retour sur des années 1930 pas si décadentes.

DOMINIQUE KALIFA

PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

Si l'on attribue les victoires aux généraux, ce sont presque toujours les gouvernements que l'on tient responsables des défaites. L'effondrement de la France en mai-juin 1940 ne déroge pas à cette règle. En dépit des erreurs et des responsabilités de l'état-major, pointées presque d'emblée par le général de Gaulle ou par l'historien Marc Bloch, ce sont les hommes politiques, et plus encore le régime de la III^e République, que le pouvoir né de la défaite mit sur la sellette. Au vrai, cette traque rétrospective des erreurs ou des manquements avait débuté avant même la débâcle. Jean-Paul Sartre, dans l'un des carnets tenu à Morsbronn, en Alsace, en février 1940, écrivait déjà : « Il va être de

mode de chercher, à la lumière des événements actuels, tous les signes de décomposition dans la France de 1920 à 1935. On va y voir une période sinistre d'épuisement, de déracinement, une époque de démoralisation et de destruction. »

Mais le nouveau régime qui s'installa à Vichy au lendemain de la défaite décida d'aller beaucoup plus loin, notamment en traduisant en justice les anciens ministres « accusés d'avoir trahi les devoirs de leur charge » (ce sera l'objet du procès de Riom de février à avril 1942). Pourtant, si elle servit surtout d'argument pour justifier la mise à mort de la république, l'idée d'une décadence irrésistible de la nation française avait nourri le débat tout au long des années 1930.

◀ PHILIPPE PÉTAIN EN 1939

Année où le maréchal est envoyé comme ambassadeur auprès du gouvernement espagnol de Franco.
JOSE / LEEMAGE

L'ESSOR DES EXTRÊMES

Lors de la crise du 6 février 1934, des anciens combattants et des ligues d'extrême droite protestent contre le limogeage du préfet de police Jean Chiappe à la suite de l'affaire Stavisky. Ici, le 7 février sur la place de la Concorde à Paris.



COLLECTION LEEMAGE

MARC BLOCH ET L'ÉTRANGE DÉFAITE

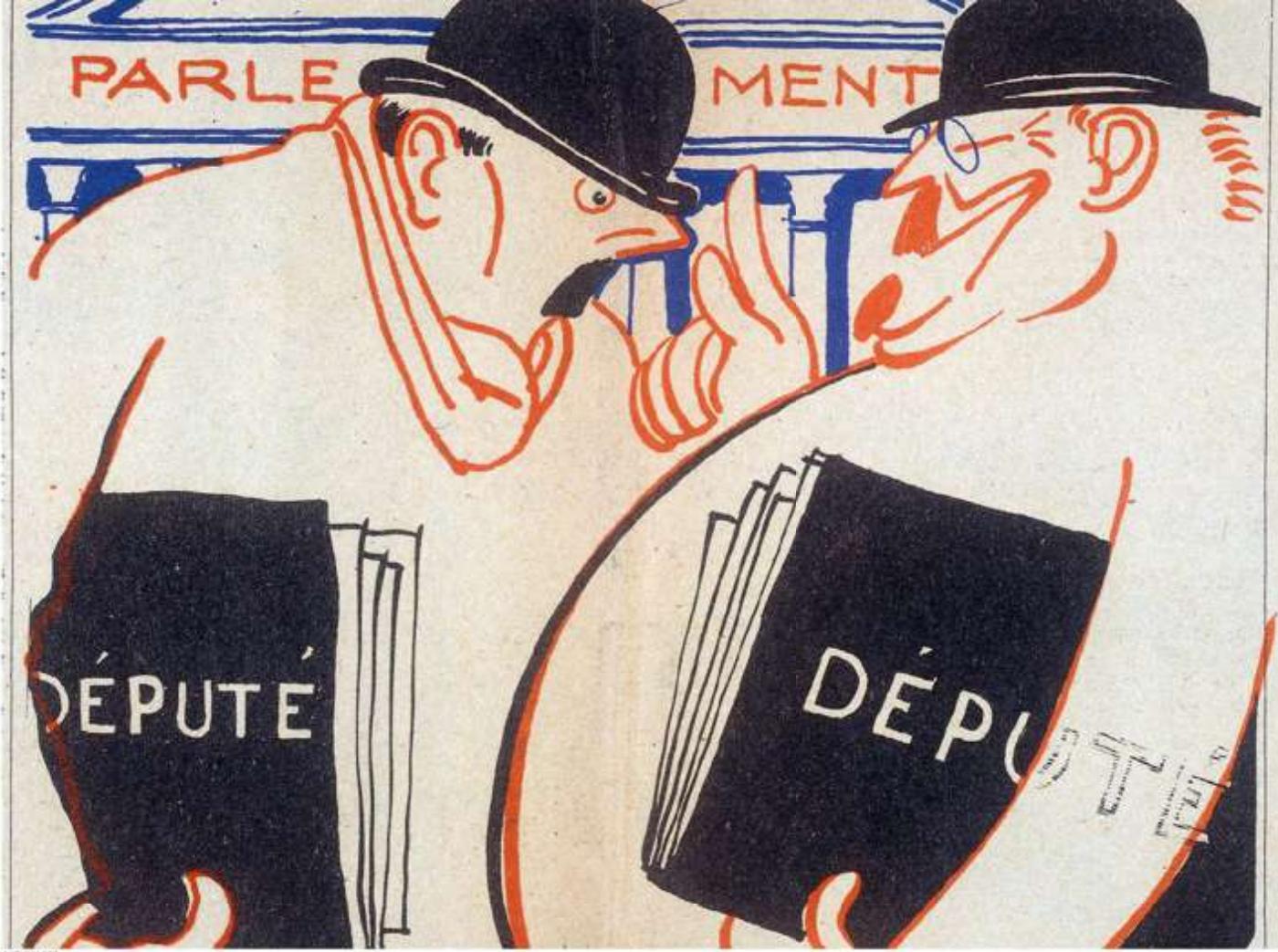
Grande figure de l'histoire française et cofondateur des Annales, le médiéviste Marc Bloch fut aussi l'inventeur de « l'histoire immédiate », qu'il inaugura avec *L'Étrange Défaite*. Écrit de juillet à septembre 1940 dans le village de la Creuse où il s'était replié après la démobilisation, ce témoignage analyse les raisons de la défaite de mai-juin, qu'il impute principalement aux manquements du haut commandement. Il y dénonce un état-major sclérosé, rivé à des conceptions rigides et passées, incapable de s'adapter aux nouvelles réalités de la guerre. Figée dans une organisation bureaucratique qui préservait

l'impunité des chefs, cette armée vieillie brilla par son incomptence, qu'accentuaient le culte du secret et la crainte de l'innovation. L'impréparation, la faiblesse des services de renseignements et les erreurs de communication firent le reste. Mais « l'examen de conscience » auquel se livre Marc Bloch souligne aussi les responsabilités plus diffuses du pays : la myopie des pacifistes, l'incurie des partis politiques, l'égoïsme de syndicats obsédés par l'intérêt immédiat, l'attitude enfin d'une partie de la bourgeoisie prête, par anticomunisme, à collaborer avec les Allemands. Le livre fut publié en 1946, deux ans après l'assassinat par la Gestapo du résistant Marc Bloch.

Ce sentiment de déclin, de crise diffuse, s'alimentait à des sources diverses mais dont l'effet était cumulatif.

Crise économique et politique

Le vieillissement du pays, sa natalité en berne et sa démographie stagnante constituaient déjà un cadre inquiétant. Que ce manque de vitalité soit compensé par une forte immigration donnait à une opinion volontiers xénophobe des raisons supplémentaires de s'alarmer. Le malthusianisme était aussi social. Le recensement de 1931, qui annonçait avec fierté 50 % d'urbains, n'affichait que des résultats en trompe-l'œil (on considérait comme « urbain » les habitants des agglomérations de plus de 2 000 habitants !). La France restait un pays de petits exploitants, d'artisans et de boutiquiers, dont le renouvellement social était faible. La grande crise économique contribua à accentuer encore ce décrochage. On crut longtemps à l'idée d'une crise plus tardive et moins brutale qu'ailleurs. Mais les historiens de l'économie ont



singulièrement révisé ce jugement et mis en lumière le marasme des affaires, la succession des faillites bancaires, l'importance du chômage. Le choix de répondre par la rigueur budgétaire, la déflation et la défense du franc ne favorisa guère la reprise. Salariés et commerçants, dont les revenus s'affaissèrent, tonnèrent contre les « décrets de la misère », tandis que nombre d'économistes critiquaient l'inefficacité d'une « ligne Maginot monétaire et douanière ».

Mais c'est surtout sur le plan politique et moral que le désarroi et le sentiment de déclin étaient vifs. La crise politique était la plus visible. Les scandales politico-financiers qui s'étaient multipliés depuis la fin des années 1920 (l'affaire de *La Gazette du franc* de la banquière Marthe Hanau, suivie de l'affaire Oustric et surtout de la retentissante affaire Stavisky en 1933) n'étaient évidemment pas des nouveautés, mais ils donnèrent le sentiment d'une collusion accrue entre les milieux financiers et la classe politique. Beaucoup se rassurèrent en affirmant que

la République était fermement enracinée. Mais à y regarder de plus près, les choses étaient plus incertaines. L'instabilité gouvernementale – 29 ministères se succèdent de juillet 1929 à juin 1940 – et la valse des portefeuilles susciteront une flambée inédite d'antiparlementarisme. Dans les journaux comme à la Chambre, la violence des débats, des invectives et des attaques personnelles dégradèrent fortement le climat politique.

L'essor des extrêmes, Parti communiste d'un côté, ligues nationalistes et fascisantes de l'autre, concourrait à un même rejet, dont le 6 février 1934 fut l'expression la plus brutale. À gauche comme à droite, les partis traditionnels semblaient dans l'in incapacité de riposter : les socialistes de la SFIO peinaient à surmonter leurs contradictions entre volonté de réforme et tradition révolutionnaire, tandis que la droite républicaine, menée par André Tardieu, s'interrogeait sur le bien-fondé de sa doctrine libérale et parlementaire. Quant au Parti radical, principale force politique du pays, il semblait avoir

▲ LA CORRUPTION PARMI LES PARLEMENTAIRES

Thème courant dans la presse des années 1930, cette caricature de Paul Iribe est parue dans *Le Témoin* du 17 mars 1935.

**LE COLONEL
CHARLES DE GAULLE**
présente son unité de chars
de la V^e armée au président
de la République (Albert Lebrun)
en octobre 1939.



ROGER-VIOLLET

DE GAULLE, STRATÈGE VISIONNAIRE

Au sortir de la Grande Guerre et du conflit russo-polonais auquel il avait également pris part, le capitaine de Gaulle entama une carrière d'officier d'état-major. À l'École de guerre, puis au secrétariat de la Défense nationale auquel il accède grâce au maréchal Pétain, il développa ses conceptions et publia ses principaux essais : *Le Fil de l'épée* en 1932, *Vers l'armée de métier* en 1934, *La France et son armée* en 1938. Il y défendait trois idées principales. L'unité du commandement était un préalable, qui supposait une meilleure formation des officiers et des « chefs ». Sans récuser la conscription, il recommandait l'abandon progressif du service universel au profit d'une

armée désormais professionnalisée. Mais sa principale contribution concernait l'usage des blindés. Contre la doctrine officielle, il conseillait la création d'unités autonomes, capables d'opérer des « percées motorisées ». Affecté en 1937 au 507^e régiment de chars de combat, il échoua à imposer cette idée. Mais *L'Avènement de la force mécanique*, qu'il rédige en janvier 1940, décide le commandement à lui confier une unité de 364 blindés, avec laquelle il mène plusieurs contre-attaques durant la bataille de France. Promu général de brigade le 25 mai, il ne parvient cependant pas à faire valoir ses vues. C'est donc de Londres, et dans l'insoumission, qu'il reprendra l'initiative.

perdu toute capacité d'initiative. Il apparaissait comme une formation passéeiste (son programme était en large partie réalisé), dont l'immobilisme et le blocage ajoutaient à la paralysie et au discrédit du régime.

Le consensus pacifiste

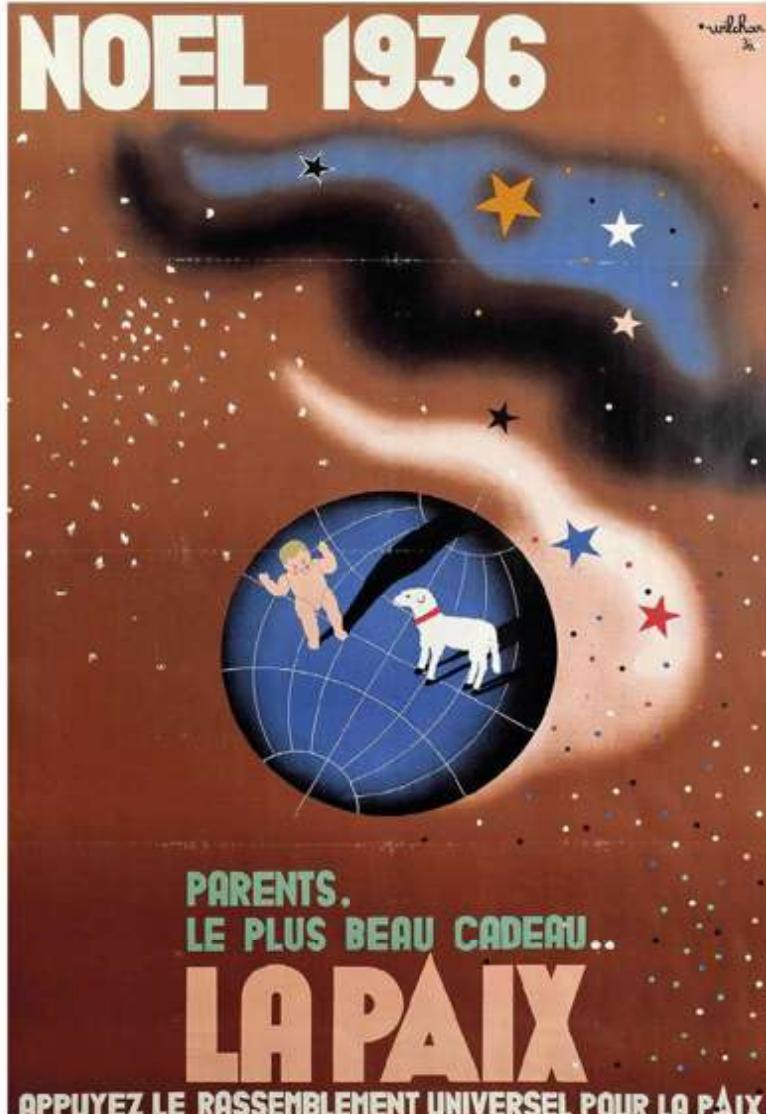
À ces difficultés intérieures s'ajoutait le déclin de la position internationale. En dépit du primat toujours donné aux affaires étrangères, le pays semblait avoir perdu la force de proposition qui était la sienne jusqu'à la fin des années 1920. Face aux menées de l'Italie fasciste et de l'Allemagne hitlérienne, on en restait à des positions défensives, *containment* (« endiguement ») ou apaisement, qui se révélerent l'une comme l'autre désastreuses. Ce n'est vraiment qu'à compter de janvier 1939, sous l'influence d'Alexis Leger, que l'on fit retour à une politique de fermeté. Mais celle-ci peina à entamer le consensus pacifiste qui marquait le pays depuis la fin de la Grande Guerre. Anciens combattants, intellectuels, hommes et femmes d'Église, francs-maçons,

féministes, tous communiaient dans le rejet viscéral de la guerre, que la saignée de 14-18 avait rendu intolérable. « Plutôt la servitude que la guerre », disait-on dans les rangs de la gauche pacifiste, tandis que la droite sous-estimait largement le danger hitlérien. Et les horreurs de la guerre d'Espagne n'étaient pas faites pour encourager le bellicisme. À l'exception de quelques rares figures comme Paul Reynaud, Louis Marin ou Henri de Kérillis, l'opinion demeurait pacifiste, munichoise à l'époque de Munich, et ne se résigna que tardivement, et presque à reculons, à entrer dans le conflit. Ils étaient encore nombreux, en septembre 1939, à adhérer au tract « Paix immédiate » que l'anarchiste Louis Lecoin, encouragé par des intellectuels comme Alain, Jean Giono ou Victor Margueritte, diffusait largement.

Un monde à bout de souffle

Mais c'est sur un dernier plan, intellectuel et moral, que la crise était la plus prégnante. L'idée cheminait, depuis la fin des années 1920, d'une profonde crise « de civilisation ». Dans le sillage des enseignements de Bergson ou de l'analyse de Paul Valéry (*Regards sur le monde actuel* paraît en 1931), de nombreux auteurs pointaient l'échec d'une société déshumanisée, sans énergie ni force d'âme, réduite à la recherche effrénée du progrès matériel. « Décadence de la nation française », diagnostiquaient Robert Aron et Arnaud Dandieu dès 1931, « fin de l'après-guerre » notait Brasillach au même moment, « années tournantes » renchérit Daniel-Rops en 1932. De droite initialement, mais bientôt de tout le spectre politique émanait le sentiment d'une époque terne, maussade, déprimée, d'un monde vieilli, médiocre et à bout de souffle. Alors que la crise économique détachait du régime les ruraux et les classes moyennes, d'aucuns lorgnaient vers les expériences autoritaires qui se multipliaient en Europe et dont les promoteurs vantaien les vertus « régénératrices ».

Ce constat, et la crise de confiance qu'il révélait, ne laissait pas indifférent. Beaucoup, à droite comme à gauche, s'efforçaient d'y répondre. Ce que l'on dénomma plus tard « l'esprit des années 1930 » relevait précisément du désir d'un nouveau départ. Intellectuels catholiques, socialistes ou radicaux



dissidents, maurassiens en rupture d'Action française — à l'instar de Bernanos — et autres « non-conformistes » multiplierent en effet les propositions pour sortir du malaise. L'idée progressa d'une « troisième force » (l'expression émerge alors pour la première fois) capable de sortir des clivages traditionnels pour ressourcer un pays fatigué. Fondée par le philosophe catholique Emmanuel Mounier en octobre 1932, la revue *Esprit* s'efforçait ainsi de faire face à la « crise de l'homme au xx^e siècle ». Elle prônait un nouvel humanisme, ni libéral ni autoritaire, pour redonner toute sa place à l'individu, à la personne humaine. La revue *L'Ordre nouveau*, créée par Robert Aron et Arnaud Dandieu en mai 1933, entendait elle aussi mener une révolution spirituelle, hostile au collectivisme comme au désordre capitaliste, au nationalisme

▲ LA MYOPIE DES PACIFISTES
Sur une affiche de 1936 appelant à un rassemblement universel pour la paix (illustration de Wilchar, 1910-2005, conservée au musée de l'Armée à Paris).

LA DÉPÈCHE

JOURNAL DE LA DÉMOCRATIE

Le Petit Toulousain

72^e ANNEE. — N° 26.762

1 FRANC

DIRECTION : 57, Rue Bayard, TOULOUSE — Téléphone 239.51 (7 lignes groupées sous ce numéro).
BUREAUX de PARIS : 4, Faubourg Montmartre — Téléphones : Guenêberg 34.02 — Provence 21.43 — Provence 39.39

LE CHATIMENT des responsables

**MM. Edouard Daladier, le général Gamelin,
Léon Blum, Paul Reynaud, Georges Mandel
sont condamnés à la détention dans une enceinte fortifiée**

M. Guy La Chambre et le contrôleur Jacomet restent internés à Bourrassol

L'acte constitutionnel numéro 7 ne dessaisit pas la Cour de Riom

▲ LE PROCÈS DE RIOM À LAUNE

Dans *La Dépêche* du 17 octobre 1941 s'affichent les hommes politiques et militaires de haut grade qui vont être jugés du 12 février au 14 mars 1942. Une entreprise de propagande orchestrée par le régime de Vichy et les Allemands visant à discréditer la III^e République, « perdante de la guerre ».

BNF / RMN-GP

comme à l'internationalisme. De tels désirs de renouveau inspiraient également les jeunes polytechniciens qui fondèrent en 1933 X-Crise (officiellement Centre polytechnique d'études économiques), un groupe de réflexion indépendant soucieux de remédier aux problèmes nés de la crise. Cette aspiration au renouveau traversait également les partis traditionnels, chez les « jeunes-turcs » du Parti radical (Pierre Cot, Jean Zay, Pierre Mendès France) ou les « néos » de la SFIO (Marcel Déat, Adrien Marquet). Récusant le parlementarisme traditionnel et l'orthodoxie libérale, le communisme comme les dérives autoritaires, cette nouvelle nébuleuse réformatrice partageait quelques idées communes : le planisme que le socialiste belge Henri de Man préconisait depuis 1927 et qui invitait les États à prendre en charge de nouvelles missions économiques et sociales, l'appel aux compétences concrètes, celles des experts, des ingénieurs et des technocrates, présentées comme une alternative au parlementarisme.

Une telle effervescence doctrinale, limitée à quelques cercles intellectuels, peinait évidemment à convaincre les opinions publiques ou à influencer les appareils. Elle témoigne néanmoins d'une indéniable vitalité et d'une réelle volonté de sortir du malaise.

Quelle décadence ?

Différente dans ses orientations, la brève expérience du Front populaire, de mai 1936 à juin 1937, fut elle aussi un moment d'énergie et de transformation créatrice. Conjuguant l'ancien et le nouveau, le gouvernement Blum s'attacha à la réforme de l'État, à l'affirmation de son rôle économique et social, à la relance industrielle et au sursaut culturel. L'expérience fut contestée, mais aspirait elle aussi à revitaliser le pays. À l'instar du bouillonnement des non-conformistes, elle vient nuancer l'idée d'une trahison des élites ou d'une décomposition organique du pays. Une relève intellectuelle, technique et politique existait, dont bénéficièrent les régimes suivant, à commencer par Vichy.

La me
KALIN
aux
Les tro

A U cent dix-se
les événeme
avalanche d
sur lequel l'armée all
tobie, la masse essenti
Dès mercredi s
ment :
Devant Moscou, l
Des masses de troupe
mands jettent sans a
Sans arrêt leur avi
Treize de nos lignes
tre aviation, de son
les aérodromes ennemis
malgré cela et malgr
qui devrait se joi
Une heure plus ta
Les chefs. Jusqu'à



Au reste, la fin des années 1930 ne fut pas ce chant du cygne que l'on se plut à stigmatiser. Des innovations industrielles étaient sensibles en matière d'automobile ou d'aéronautique, les avancées scientifiques étaient notables (physique, historiographie) et le rayonnement artistique continu, comme en témoigne le rôle d'un Paris qui n'a jamais accueilli tant de talents. L'ultime gouvernement du temps de paix, celui de « défense nationale » conduit par Daladier après 1938 (qui fut le plus long depuis 1875) prit 182 décrets (réarmement massif, mise en œuvre de grands travaux, allocations familiales) qui contribuèrent à renforcer le pays.

C'est donc avec la plus extrême prudence qu'il faut prendre cette « crise » des élites et des idéologies qui aurait été responsable de la défaite. Elle procède pour partie de ces lectures télologiques et rétrospectives qui, tout à la recherche des « causes », contribuent à masquer les appréciations effectives du temps historique. Mais elle naît surtout des intentions du gouvernement de Vichy,

qui, soucieux de liquider les institutions républicaines, entendait faire porter les responsabilités sur ses devanciers, et principalement sur le Front populaire. « Pour présenter l'entre-deux-guerres comme un temps de jouissance facile, alors que ce fut le plus souvent, et pour la plupart des Français, un temps d'épreuve laborieuse, il faut vraiment travestir l'histoire jusqu'à la dérision », écrivit Léon Blum durant sa captivité (*À l'échelle humaine*). Le général de Gaulle fut plus direct encore, qui déclara à la radio de Londres le 18 septembre 1941 : « La décadence française n'est qu'un ignoble argument des oppresseurs. Voilà pour le présent dans cette guerre de trente ans. Quant à l'avenir, nous en répondons ! » ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS
L'Étrange Défaite
M. Bloch, Gallimard (Folio), 1990.
Les Non-Conformistes des années 30
J.-L. Loubet del Bayle, Seuil (Points), 2001.

▲ LE 18 JUIN 1940

Le général de Gaulle lance son appel à la résistance sur les ondes de la BBC depuis Londres.

COLLECTION LEEMAGE

**GOUDEA,
SEIGNEUR DE LAGASH**

On conserve plusieurs statues de ce souverain sumérien, portant des inscriptions cunéiformes comme celles de la sculpture ci-contre ou celle qui apparaît sur la page suivante.

2141-2122 av. J.-C.

À GAUCHE : METROPOLITAN MUSEUM / RMN-GRAND PALAIS. À DROITE : MUSÉE DU LOUVRE / RMN-GRAND PALAIS.





LES CUNÉIFORMES DE MÉSOPOTAMIE

L'aventure d'un déchiffrement

L'écriture cunéiforme est apparue il y a cinq millénaires chez les Sumériens, sur les terres de l'Irak actuel. Après avoir été utilisée pendant 3 000 ans elle est tombée dans l'oubli, jusqu'à son rocambolesque décryptage, en 1857.

FRANCIS JOANNÈS

PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE ANCIENNE, PARIS I PANthéON-SORBONNE



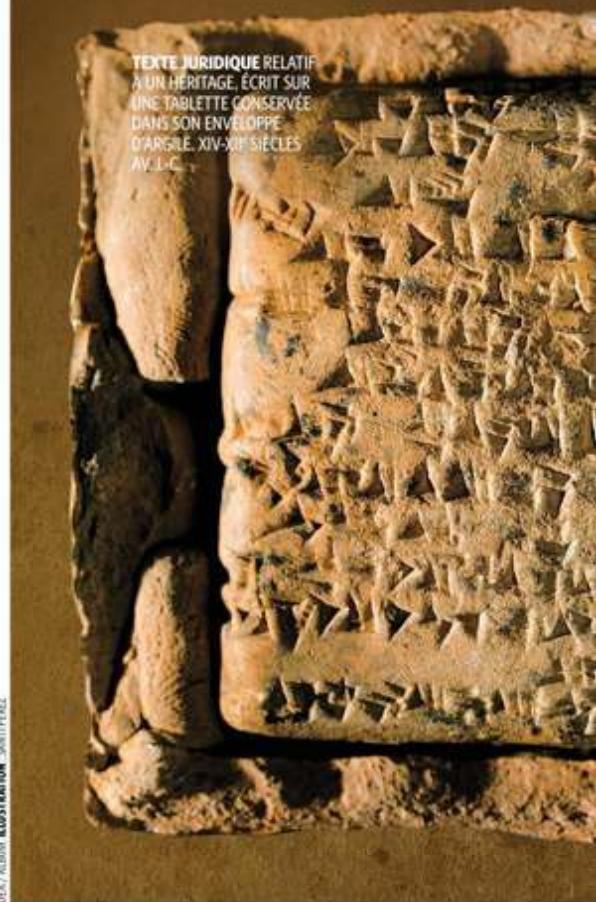
WERNER FORMAN / GETTY

▲ L'ART D'ÉCRIRE

L'écriture cunéiforme exigeait un long apprentissage pour former des spécialistes, tels les deux scribes de ce bas-relief assyrien, VII^e siècle av. J.-C. British Museum, Londres.

Entre les premières copies d'écriture cunéiforme et l'annonce officielle de son déchiffrement, il a fallu près d'un siècle pour percer les mystères de ces signes incisés dans l'argile ou gravés sur la pierre, propres à la Mésopotamie antique et à ses voisins. De manière un peu paradoxale, l'écriture cunéiforme utilisée par les royaumes mésopotamiens dont les capitales (Our, Ourouk, Babylone, Assour, Ninive) parsèment l'Irak contemporain fut déchiffrée grâce aux monuments de l'Iran voisin. Ce sont en particulier les vestiges du grand palais achéménide de Persépolis, ainsi que l'inscription rupestre trilingue de Béhistoun, un site de la province iranienne de Kermanshah, qui en fournirent les premiers exemples.

Grâce aux relevés effectués en 1763 à Persépolis par le voyageur danois



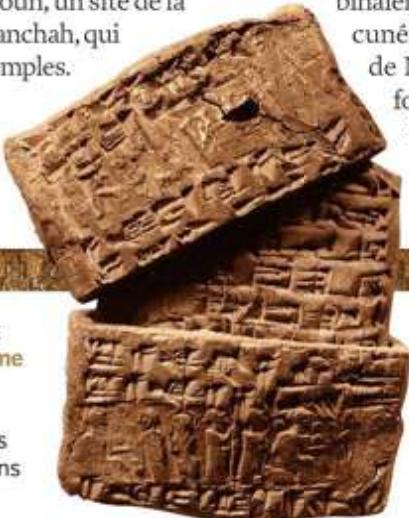
BEA/ALBUM / ILLUSTRATION SANTEFÉRE

Carsten Niebuhr (1733-1815), on eut connaissance, en Europe occidentale, de ces courts textes bilingues ou trilingues en écriture cunéiforme, gravés sur les murs et les colonnes du palais de Darius I^{er}. Les inscriptions de Persépolis, qui présentaient les noms et titres des deux rois perses Darius I^{er} (522-486 av. J.-C.) et son fils Xerxès (486-465), combinaient deux formes d'écriture : le cunéiforme assyro-babylonien de Mésopotamie et le cunéiforme vieux-perse et notaient trois langues : le vieux-perse pour le cunéiforme

CHRONOLOGIE L'OUBLI D'UNE ÉCRITURE

3000 AV. J.-C.

Des tablettes apparaissent avec une **écriture cunéiforme sumérienne** dont les signes ont déjà une valeur phonétique (syllabes). Vers 2400 av. J.-C., les Akkadiens adoptent le cunéiforme.

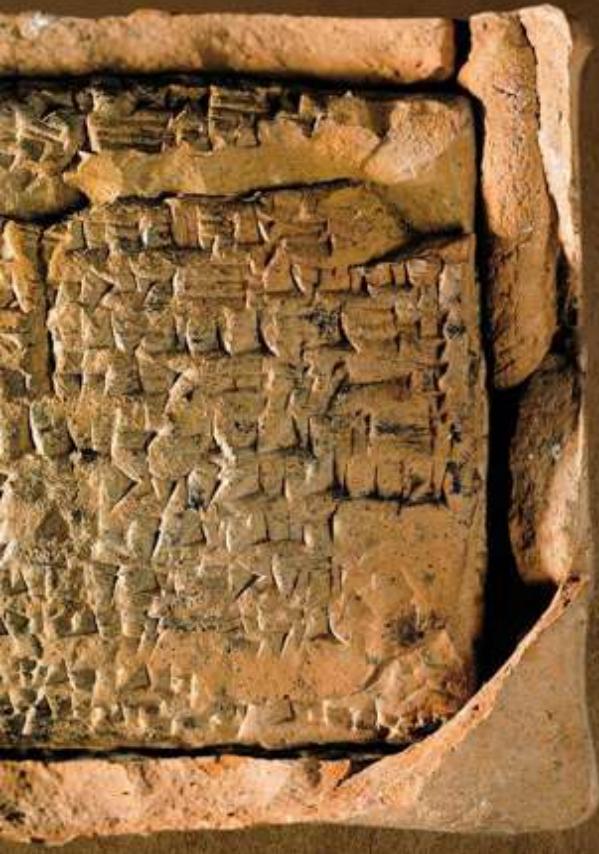


LSE/ALBUM

75 APR. J.-C.

Dernière tablette cunéiforme datable, trouvée à Babylone, portant des observations astronomiques. Les empires du Proche-Orient (assyriens, babyloniens, achéménides) ont tous utilisé l'écriture cunéiforme.

DOCUMENT CUNÉIFORME À L'INTÉRIEUR DE SON ENVELOPPE D'ARGILE. III^e MILLENAIRE AV. J.-C.



1 LES ORIGINES SUMÉRIENNES : UNE TECHNIQUE SPÉCIALE POUR ÉCRIRE SUR L'ARGILE

Comme les courbes des signes dessinés avec un roseau taillé en pointe sur l'argile fraîche n'étaient pas précises, il y a 5 000 ans les Sumériens ont adopté une autre technique : imprimer les signes au moyen d'une tige terminée en biseau. Lorsqu'on appliquait cette pointe sur l'argile, on obtenait une figure en forme de clou ou de coin, d'où le nom de l'écriture mésopotamienne : cunéiforme, du latin *cuneus* (coin). L'extrémité du coin pouvait être prolongée en étirant le trait, et l'on obtenait ainsi les huit figures dont étaient composés tous les signes cunéiformes.



2 LES TABLETTES D'ARGILE

L'une des premières tâches des apprentis scribes était de fabriquer des tablettes d'argile de la forme et de la taille appropriées, avec une surface lisse sur laquelle écrire. Après avoir été écrites, la plupart des tablettes étaient mises à sécher ; si l'il fallait réécrire dessus, il suffisait de mouiller l'argile. Lorsqu'on voulait éviter que les textes juridiques soient modifiés, ou si l'on désirait en faire des copies destinées à une bibliothèque, on les passait au four, et leur surface cuite était inaltérable.



correspondant, tandis que le cunéiforme assyro-babylonien notait l'élamite, qui avait été la langue parlée dans le sud-ouest de l'Iran jusqu'à l'édification de l'Empire perse à la fin du VI^e siècle av. J.-C., et, surtout, la langue babylonienne, une forme de l'akkadien, la langue sémitique propre à la Mésopotamie. Carsten Niebuhr avait noté l'existence de trois systèmes et le fait que les lignes d'écriture se liaient de gauche à droite, à la différence de la plupart des écritures proche-orientales (araméen, phénicien, hébreu, arabe) qui se lisent de droite à gauche. Il avait aussi observé que le système d'écriture cunéiforme le plus simple,

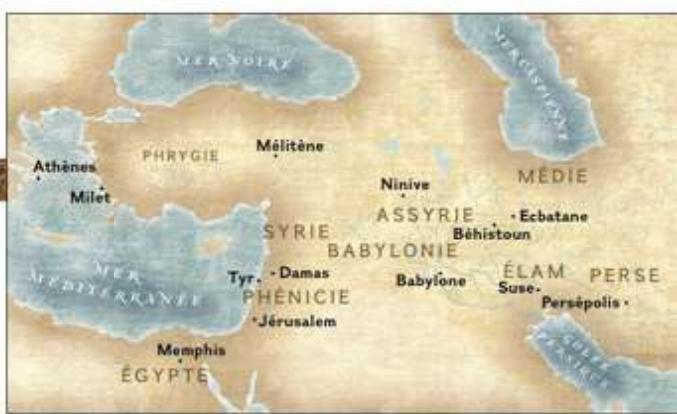
le vieux-perse, comportait un signe séparateur placé entre les mots et que la quarantaine de signes qui le comptaient indiquaient qu'on avait affaire à un système alphabétique.

La tentative de Grotfend

Les relevés de Niebuhr publiés dans son *Voyage en Arabie* (1774) étaient assez précis et fiables pour permettre aux savants européens de tenter de déchiffrer cette écriture mystérieuse. C'est la tâche à laquelle s'attela Georg Friedrich Grotfend (1775-1853). En 1802, il posa les bases

▼ L'ÉCRITURE DES GRANDS ÉTATS

En Mésopotamie, où les cunéiformes ont été inventés, on a retrouvé plus d'un demi-million de textes sur tablettes. L'Empire perse (ci-dessous) a été le dernier à les utiliser.

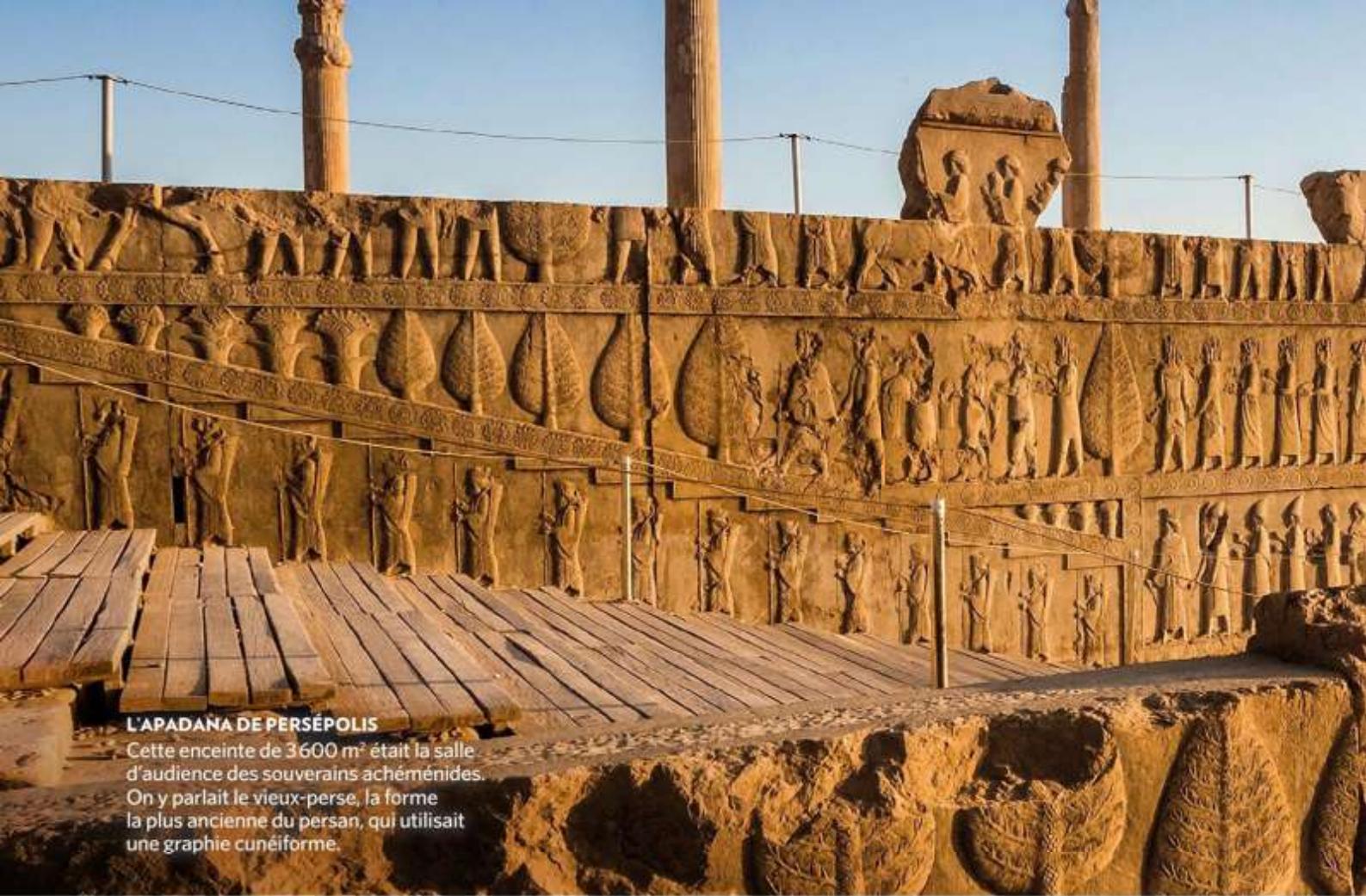


1802-1803

L'Allemand Georg Friedrich Grotfend parvient à déchiffrer partiellement le contenu des inscriptions de Persépolis. Son ouvrage facilite les travaux de Henry Creswicke Rawlinson et Edward Hincks.

1857

Le 29 mai, la Royal Asiatic Society de Londres reconnaît le déchiffrement de l'écriture cunéiforme, après que quatre érudits ont traduit séparément une inscription royale assyrienne.



L'APADANA DE PERSÉPOLIS

Cette enceinte de 3600 m² était la salle d'audience des souverains achéménides. On y parlait le vieux perse, la forme la plus ancienne du persan, qui utilisait une graphie cunéiforme.

▼ LE SOUVENIR DU GRAND ROI DARIUS

Ci-dessous, une darique. Cette pièce d'or à l'effigie d'un monarque tire son nom de Darius I^{er}, qui l'a introduite dans l'Empire perse. Il a fondé Persépolis vers 518 av. J.-C.



d'une méthode déductive qui lui permit de déchiffrer une grande partie de la titulature de Darius I^{er} et de Xerxès : en reprenant les observations de Niebuhr, il émit l'hypothèse que les inscriptions de Persépolis dataient de la période achéménide et reproduisaient les noms des rois connus pour avoir bâti ce palais. En supposant que la version placée en tête des inscriptions trilingues était celle de la langue native des souverains, donc le perse, écrite dans un système cunéiforme de type alphabétique, il isola des séquences dans lesquelles devaient se trouver le nom du roi, son titre et ses qualificatifs. Il put ainsi faire apparaître les noms perses de Darius et de Xerxès, qu'il lut Darheuš et Xšarša. Ces lectures furent corrigées ensuite en Daryvuš et Xšyarša, mais elles étaient, pour l'essentiel, correctes. Cependant, l'aspect limité et répétitif de ces inscriptions empêchait de progresser dans le déchiffrement : 30 ans après

la tentative de Grotfend, on n'avait déchiffré que 21 des 40 signes de l'alphabet vieux perse.

Le caillou Michaux

De plus, quand on essaya de déchiffrer, sur les mêmes bases, les deux autres versions du cunéiforme de Persépolis, celle en babylonien et celle en néo-élamite, le résultat fut négatif. Il ne s'agissait manifestement pas d'un système alphabétique, et les langues notées par cette écriture n'étaient alors pas identifiées.

À la fin du XVIII^e siècle, un autre voyageur, le botaniste français André Michaux, rapportait à Paris un objet en pierre comportant des représentations figurées et quatre colonnes de texte cunéiforme. Sous le nom de « caillou Michaux », ce bloc fut acheté en 1800 par le cabinet des Antiquités de la Bibliothèque nationale. Il s'agit du premier objet portant un texte en cunéiforme babylonien rapporté en Europe, qui lui aussi excita la curiosité du monde savant. Le philologue allemand A. Lichtenstein en proposa une traduction pittoresque : « L'armée du ciel ne nous



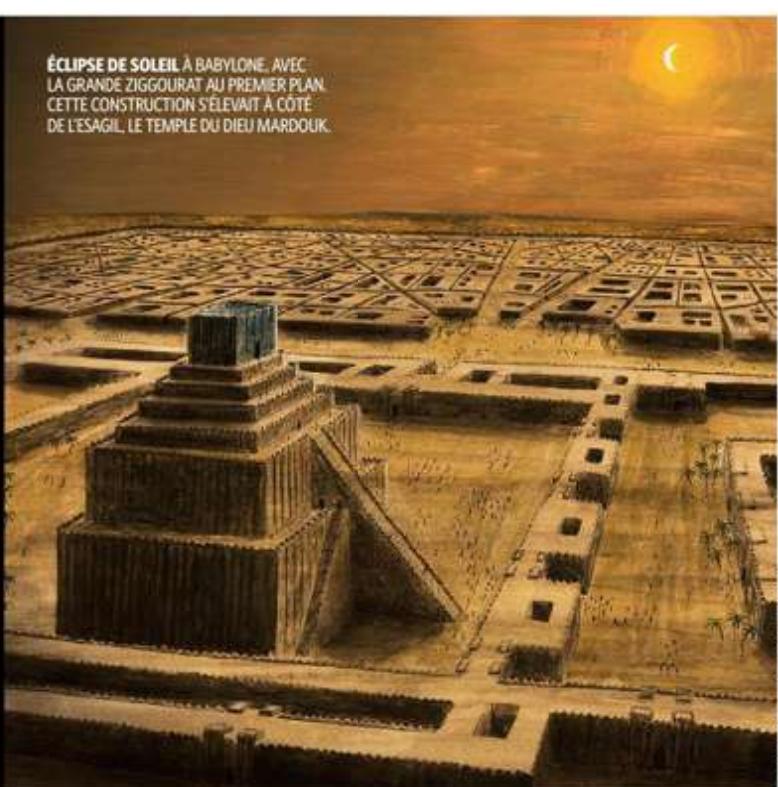
JOSÉ RUSTE RAGA / AGE FOTOSTOCK

LES DERNIERS TÉMOIGNAGES

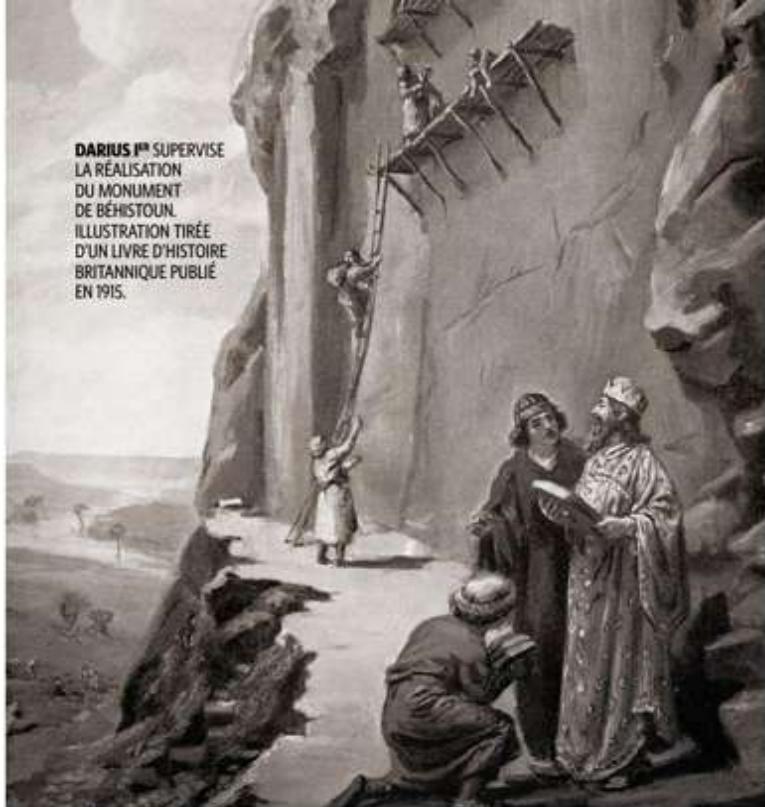
LA FIN DU CUNÉIFORME

En Égypte, la dernière inscription hiéroglyphique se trouve dans le temple de Philæ et date de 394 après J.-C. C'était l'œuvre d'un prêtre, car les hiéroglyphes étaient l'écriture utilisée par les Égyptiens pour s'adresser à leurs dieux. Ils ont été mis à l'écart par le christianisme. Le dernier texte cunéiforme est aussi lié à la religion : il consiste en observations astronomiques effectuées par des savants, essentielles pour le culte. Il date de l'an 75 après J.-C., bien que le cunéiforme soit peut-être resté en usage deux siècles de plus ; les Achéménides étaient alors un lointain souvenir, et l'araméen et le grec avaient remplacé leur ancêtre cunéiforme dans l'administration et la vie quotidienne.

ÉCLIPSE DE SOLEIL À BABYLONE, AVEC LA GRANDE ZIGGOURAT AU PREMIER PLAN. CETTE CONSTRUCTION S'ÉLEVAIT À CÔTÉ DE L'ESAGIL, LE TEMPLE DU DIEU MARDOUK.



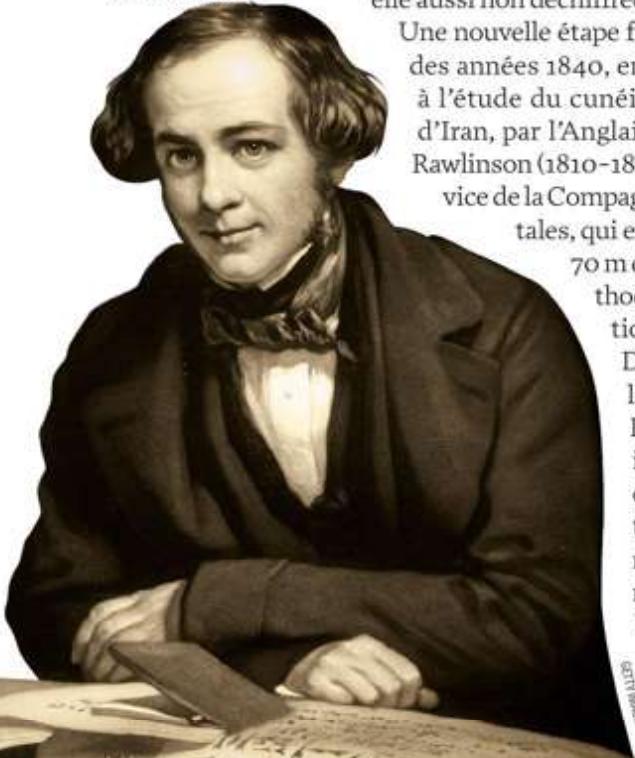
G. GIBRAN / GETTY IMAGES / CONTRASTO PHOTO



DARIUS I^{ER} SUPERVISE
LA RÉALISATION
DU MONUMENT
DE BÉHISTOUN.
ILLUSTRATION TIRÉE
D'UN LIVRE D'HISTOIRE
BRITANNIQUE PUBLIÉ
EN 1915.

▼ L'HOMME QUI A COPIÉ UN MUR

Henry Creswicke Rawlinson
a copié les milliers de caractères des inscriptions de Darius I^{er} à Béhistoun. Ci-dessous, sur une lithographie vers 1840, âgé d'une trentaine d'années, avec, devant lui, la copie d'un texte cunéiforme.



abreuve de vinaigre que pour nous prodiguer les remèdes propres à procurer notre guérison. Si elle sépare souvent tant d'amis fidèles, elle les réunit ensuite pour toujours. (...) La faiblesse, ne l'oubliez pas, est le partage des femmes ; trop souvent vous êtes aveugles sur vos propres fautes. » Le grand orientaliste Silvestre de Sacy, professeur au Collège de France, réfuta en 1812, les principes de ce déchiffrement et en démontra la vacuité, mais l'écriture cunéiforme du caillou Michaux resta elle aussi non déchiffrée.

Une nouvelle étape fut franchie au début des années 1840, encore une fois grâce à l'étude du cunéiforme vieux perse d'Iran, par l'Anglais Henry Creswicke Rawlinson (1810-1895), militaire au service de la Compagnie des Indes orientales, qui entreprit, suspendu à 70 m du sol, de copier méthodiquement l'inscription en vieux perse de Darius I^{er} gravée sur la paroi rocheuse de Béhistoun. Cette inscription raconte et justifie l'accès au trône du roi achéménide et les succès remportés contre les rébellions qui

F. B. MICHEL / CORBIS / GETTY IMAGES

secouèrent l'empire en 521 av. J.-C. Disposant d'un texte beaucoup plus fourni que la titulature royale qu'avait déchiffrée Grotend, Rawlinson put identifier de manière quasi définitive les valeurs des signes de l'alphabet vieux-perse, et, en s'aidant de l'état ancien de la langue perse conservé dans l'Avesta (les textes sacrés de la religion mazdéenne), comprendre le texte et en proposer une traduction. Mais les versions babylonienne et élamite de l'inscription de Béhistoun lui résistèrent.

Pourtant, les années 40 du XIX^e siècle furent décisives pour le déchiffrement du cunéiforme assyro-babylonien : les découvertes archéologiques réalisées sur le territoire de l'ancienne Assyrie en 1843-1844 par Paul-Émile Botta à Khorsabad, sur le site du palais du roi Sargon II (721-705 av. J.-C.), puis par Victor Place en 1852-1855, et de manière encore plus spectaculaire entre 1846 et 1849 par Austen Layard et Hormuzd Rassam à Nimroud, l'ancienne Kalhu, et à Kouyoundjik, l'acropole palatiale de l'ancienne Ninive, fournirent à l'Europe de nombreuses tablettes d'argile et





des monuments porteurs d'écriture cunéiforme. En 1849-1850, Botta publia le résultat de ses fouilles avec les copies des textes découverts à Khorsabad, qui comportaient des signes très voisins de ceux du système cunéiforme resté non déchiffré sur les copies de Persépolis, de Béhistoun et du caillou Michaux.

Phonèmes et idéogrammes

Mais à la différence d'un Champollion pour les hiéroglyphes égyptiens ou de Grotfend pour le cunéiforme vieux perse, le déchiffrement du système cunéiforme de Mésopotamie fut une entreprise collective de longue haleine, construite pas à pas. En 1845, l'Autrichien Isidore Löwenstern établit que l'une des langues des inscriptions de Persépolis était sémitique, et appartenait donc à la même famille linguistique que l'arabe, l'hébreu ou le syriaque. L'Irlandais Edward Hincks (1792-1866) en 1846, puis le Français Adrien de Longpérier en 1847 émirent l'hypothèse que le système d'écriture cunéiforme assyro-babylonien était non pas alphabétique, comme le vieux perse,

mais syllabique, ce qui expliquerait qu'il comporte beaucoup plus de signes. En s'appuyant sur ces premiers progrès, Rawlinson proposa en 1851 sa traduction de la version babylonienne de l'inscription de Béhistoun. En comparant la notation des noms propres dans la version vieux perse et dans la version babylonienne, Rawlinson identifia les valeurs de presque 250 signes, et comprit que si certains avaient une valeur phonétique, celle d'une syllabe simple, d'autres représentaient un mot entier, et devaient être compris comme des idéogrammes. L'écriture cunéiforme assyro-babylonienne était donc composée à la fois de signes à valeur phonétique et de signes à valeur idéogrammatique.

En 1853, Edward Hincks obtint grâce à l'appui de Layard un poste au British Museum, et put ainsi poursuivre son entreprise de déchiffrement : en multipliant les lectures des textes cunéiformes envoyés de Bagdad à Londres, il y fit des progrès considérables. Mais il apparut alors comme un rival redoutable aux yeux de Rawlinson, qui chercha à le marginaliser et lui

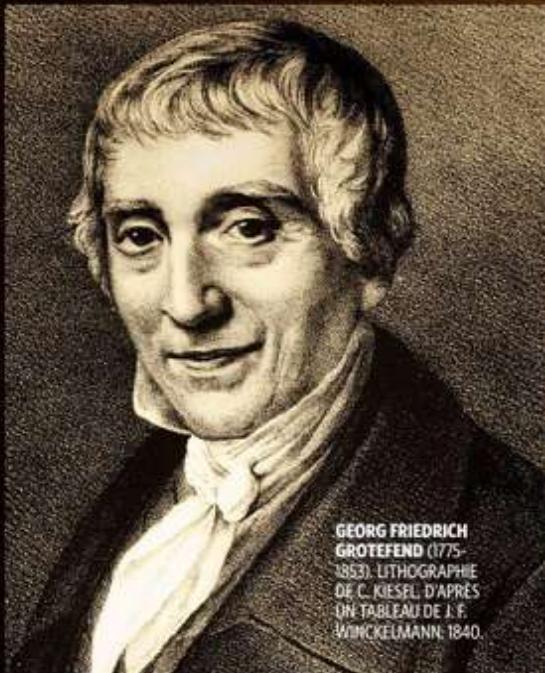
▲ LA DÉFAITE DU MÉCHANT

L'impressionnant monument de Béhistoun, au bord d'une falaise, porte en son centre un bas-relief de 3 m de haut et 6 de long sur lequel apparaît Darius I^e, le pied posé sur un usurpateur présumé, le mage Gaumata.

GROTEFEND : LA MÉTHODE DÉDUCTIVE

Georg Friedrich Grotfend était philologue et, en 1797, il exerçait en tant que professeur de littérature à Münden (Allemagne). À cette époque, les inscriptions cunéiformes en vieux perse que le voyageur danois Carsten Niebuhr avait copiées à Persépolis en 1765 étaient arrivées en Europe. Grotfend, qui n'avait pas de connaissances spécifiques sur l'écriture cunéiforme, mais qui était un grand amateur d'énigmes, paria, dit-on, avec des collègues qu'il parviendrait à la déchiffrer. F.J.

FRAGMENT D'UNE COUPE DE LA VAISSELLE ROYALE DE XERXÈS I^{RE} (486-465 AV. J.-C.), PORTANT LES TITRES ROYAUX. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.



GEORG FRIEDRICH
GROTEFEND (1775-
1852). LITHOGRAPHIE
DE C. KIESEL, D'APRÈS
UN TABLEAU DE J. F.
WINKELMANN; 1840.

LES INSCRIPTIONS

Grotfend a concentré son attention sur deux inscriptions de Persépolis (A et B ci-dessous) associées à deux sculptures de rois perses. On connaît déjà la titulature utilisée par ces souverains grâce aux informations des auteurs grecs anciens. Et l'on avait compris que cette écriture cunéiforme s'écrivait **de gauche à droite et de haut en bas**. Enfin, on savait aussi que l'on employait un signe oblique pour séparer les mots : ↗ .

A



Xerxès, Grand Roi, Roi des Rois,
fils de Darius, l'Achéménide.

B



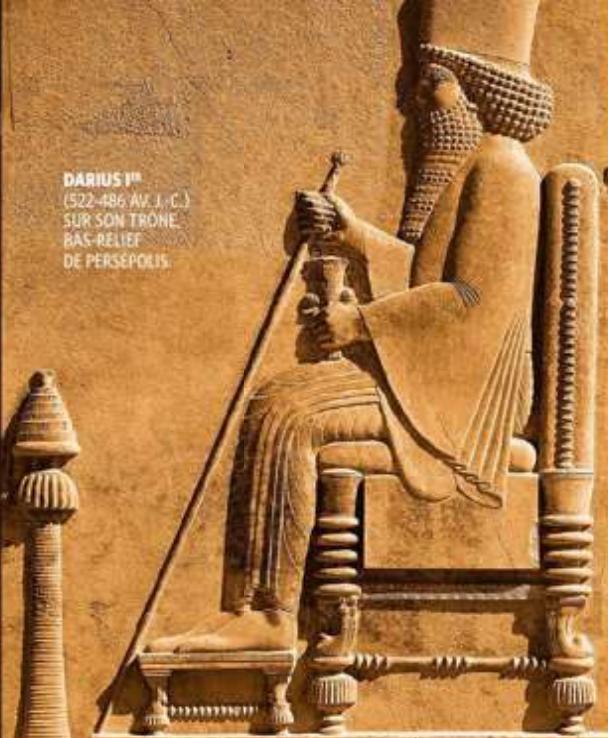
Darius, Grand Roi, Roi des Rois,
Roi des peuples, fils de Vištaspa,
l'Achéménide, qui a fait ce
bâtiment-taçara.



DARIUS I^{RE} CHASSANT UN LION. LE SOUVERAIN PERSE, DEBOUT DANS SON CHAR, TIRE DES FLÈCHES SUR L'ANIMAL ; AU-DESSUS DE LUI APPARAÎT UN ÊTRE AILE, PEUT-ÊTRE LE DIEU AHURA-MAZDA. SCEAU D'AGATE AVEC SON IMPRESSION. BRITISH MUSEUM, LONDRES.

PREMIÈRE ÉTAPE

IGrotfend a noté que le sixième mot de A était le premier mot de B. Comme il supposait que ces inscriptions mentionnaient des noms royaux, il a proposé que les deux inscriptions commencent par le nom d'un roi. D'après la manière dont les auteurs grecs citaient les noms et titres perses, il était probable que le souverain du début de A soit présenté comme étant le fils du souverain du début de B. Ce ne pouvaient être Cyrus et Cambyse, car les deux noms ne commençaient pas par la même lettre, et le nom Artaxerxes était trop long pour le nombre de signes. Il n'y avait que Darius et Xerxès qui s'ajustaient à l'écriture.



DARIUS I^{RE}
(522-486 AV. J.-C.)
SUR SON TRÔNE
BAS-RELIEF
DE PERSEPOLIS.

DEUXIÈME ÉTAPE

2 En recourant à plusieurs sources, dont le vocabulaire de l'Avesta, utilisé par la littérature sacrée zoroastrienne, qu'il connaissait grâce aux travaux de l'orientaliste français Anquetil-Duperron, Grotefend supposa que les noms devaient être lus **Darheuš** (Darius) et **Xšarša** (Xerxès). Les signes qui se répétaient dans les deux inscriptions lui montrèrent qu'il était sur la bonne voie. Ci-dessous, les deux noms transcrits selon la lecture de Grotefend et la lecture actuelle.

卷之三

Grotfend : x ſ h a r ſ a
 Actuelle : xa ſa ya a ra ſa a

Grotefend : d a r h e u s

Grotfend est allé plus loin : le fils (Xerxès) attribuait à son père (Darius) le titre de roi, mais Darius ne pouvait faire de même, car son père Vištaspa/Hystapès n'avait pas été roi. Grotfend a cherché la graphie perse de Vištaspa dans les textes avestiques. Il serait semblable à Goštasp, et il a trouvé ces valeurs dans le huitième mot de B.

卷之四

Grotefend : g o š t a s p
 Actuelle : vi i ša ta a sa pa

TROISIÈME ÉTAPE

3 Sur l'inscription A, les caractères des deuxième et quatrième mots étaient identiques ; les deuxième, quatrième et sixième mots de l'inscription B l'étaient aussi. Dans les cinquième et septième mots de A et le cinquième de B, la séquence présentait des variantes. Grotewold a supposé que tous ces termes avaient un rapport avec le mot « roi » et que, dans le cas de A, ils devaient être lus comme suit : « Le [...] roi, roi des rois, [...] du roi [...]. » Dans le vocabulaire avestique, « roi » était le mot xšahih.

Grotefend: x ſ a h i o h
 Actuelle: xa ſa a ya ti i ya

Grâce au travail de Grotfend, les chercheurs disposaient de signes lus : **a, d, g, h, i, o, p, r, s, š, t, u** et **x**. Grotfend lui-même en identifia ensuite encore deux autres. Mais on ne connaissait ainsi qu'une partie des 40 signes utilisées par les Achéménides. Le déchiffrement final de cette écriture intervint plus de 40 ans après, grâce au travail de l'Anglais Rawlinson et de l'Irlandais Hincks.

LA DÉMONSTRATION DÉFINITIVE

TRADUCTION À HUIT MAINS

Au printemps 1857, la Royal Asiatic Society de Londres reçut quatre enveloppes scellées contenant la traduction d'un texte cunéiforme inscrit sur un prisme en argile du roi d'Assyrie Téglath-Phalasar I^e conservé au British Museum. Les enveloppes avaient été envoyées par W.H. Fox Talbot, H. Creswicke Rawlinson, E. Hincks et J. Oppert, qui avaient travaillé sur des lithographies de l'inscription. Le résultat montra qu'il était désormais possible de traduire une inscription cunéiforme, au vu des correspondances entre les traductions que nous voyons à droite. F.J.

LA VILLE DE NINIVE APPARAÎT DANS LA PARTIE SUPÉRIEURE DE CE BAS-RELIEF DU PALAIS D'ASSOURBANIPAL. LE CYLINDRE TÉGLATH-PHALASAR I^E A ÉTÉ TROUVÉ DANS LA BIBLIOTHÈQUE D'ASSOURBANIPAL.

▼ L'EMPREINTE DU ROI DE BABYLONE

Sur les briques utilisées dans les constructions de Nabuchodonosor II son nom était estampillé, comme nous le voyons ci-dessous. À sa droite, une transcription de celui-ci, du XIX^e siècle.

contesta la primauté de la compréhension du cunéiforme. Rawlinson écrivait par exemple dès 1846 : « Comment le Dr Hincks (sic) a réussi à enfoncez le premier coin, je le comprends difficilement, mais il l'a vraiment enfoncé et si je ne fais pas attention, il va devancer tout ce que j'ai à dire sur le sujet. » Hincks avait ainsi réussi à identifier des idéogrammes déterminatifs, qui caractérisent des noms comme étant des noms de personne ou de ville. Il avait aussi compris que l'écriture cunéiforme fonctionnait avec des signes phonétiques homophones, une même syllabe pouvant être écrite avec des signes différents. À l'inverse, un seul signe pouvait avoir plusieurs valeurs phonétiques.

Du côté français, Jules Oppert (1825-1905), universitaire d'origine allemande installé en France qui y avait intégré le milieu des orientalistes, participa à une expédition sur les ruines de Babylone en 1852 puis travailla sur les textes cunéiformes à Paris et à Londres. Il parvint à déchiffrer le caillou Michaux, dont il montra qu'il s'agissait d'une donation de terre. Il en publia la traduction en 1856 en même temps que celle des inscriptions du palais de Sargon II à Khorsabad. Quant à Hincks, il commença à partir de 1853 une correspondance nourrie avec William Henry Fox Talbot, un ingénieur qui s'était intéressé aux intégrales en mathématiques, puis à l'optique et, surtout, à la photographie, dont il est l'un des précurseurs. Mais Talbot avait changé de centre d'intérêt au début des années 1850 et se passionnait désormais pour le déchiffrement du cunéiforme,

* - ◊ ▷ = III EI ◊ DU ur - ri -

1. FOX TALBOT

« Mais celui qui endommagera mes tablettes de pierre et mes stèles commémoratives, qui les détruira, les effacera avec de l'eau, les brûlera au feu, abîmera les lignes inscrites, écrira son nom [à la place du mien], mutilera les symboles, ou brisera en morceaux la surface de mes tablettes [...]. »

2. RAWLINSON

« Quiconque abîme ou endommage mes tablettes et mes cylindres, les trempe dans l'eau, les brûle au feu, les expose au grand air, les dispose dans un lieu sacré à un emplacement où ils ne peuvent être lus ni compris, en efface l'écriture et y inscrit son propre nom, ou qui enlève les symboles sculptés [...] et les ôte de mes tablettes [...]. »

3. HINCKS

« Celui qui cachera ou enlèvera mes tablettes et mes stèles, les plongera dans l'eau, les suspendra au feu, les enfouira dans la terre, leur assignera une place impropre en hauteur dans le lieu sacré, il ne survivra que quelques années, et l'ennemi mutilera l'emplacement de son nom, et les tablettes qu'il avait mises à la place seront brisées avec mes tablettes ! »

4. OPPERT

« Celui qui cache ou mutilé mes tablettes et mes documents de fondation, les jette à l'eau, les brûle au feu, les disperse aux vents, les enfouit dans une tombe ou un lieu retiré, dérobe mes cylindres [...] y inscrit son propre nom et [...] qui brise mes tablettes [...]. »



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

comparant ses propres interprétations à celles de Hincks et d'Oppert. Un quatrième personnage, sans doute le plus célèbre à l'époque, complétait le trio Hincks-Oppert-Talbot : Henry Rawlinson, qui était rentré de Bagdad à Londres en 1850. Les conférences qu'il donna alors sur la redécouverte de l'Assyrie, de ses rois et de ses palais, eurent un énorme succès, et il en profita pour s'attribuer l'essentiel de l'avancée des connaissances en matière de déchiffrement du cunéiforme.

Le 17 mars 1857, Talbot envoya à la Royal Asiatic Society sous pli scellé la traduction qu'il proposait d'un grand prisme d'argile portant une inscription du roi assyrien Téglath-Phalasar I^{er} (1114-1076 av. J.C.) qui venait d'être découvert sur le site d'Assour, au bord du Tigre, et qui avait été envoyé en Angleterre. Talbot demanda que son pli ne fût

ouvert que lorsque Rawlinson, qui préparait la traduction du prisme, l'aurait communiquée à la Royal Asiatic Society. La société savante sollicita alors J. Oppert et E. Hincks pour travailler sur la copie du prisme et en proposer leur traduction : mais le premier n'eut que deux mois, et le second un seul pour déchiffrer et traduire le long texte. Ils n'en fournirent donc que des passages. Le 21 mai 1857, les envois des quatre contributeurs (Talbot, Rawlinson, Oppert, Hincks) furent ouverts et leurs traductions comparées par quatre membres de la Royal Asiatic Society. Pour l'essentiel, elles étaient concordantes, et l'on considéra que l'écriture cunéiforme des textes assyriens et babyloniens était désormais déchiffrée. La lecture des dizaines de milliers de textes rapportés d'Orient pouvait commencer. ■

▲ LE PRISME DE TÉGLATH-PHALASAR I^{er}

Réalisé en argile, de 39,4 cm de haut sur 17,8 de large, il évoque les succès politiques et militaires de ce roi d'Assyrie entre 1115 et 1077 av. J.-C. : ses guerres contre les Mouchki, la prise de Karkemish, ses chasses et ses constructions.



Pour
en
savoir
plus

ESSAIS
Histoire de l'écriture

L.-J. Calvet, Pluriel, 2011.

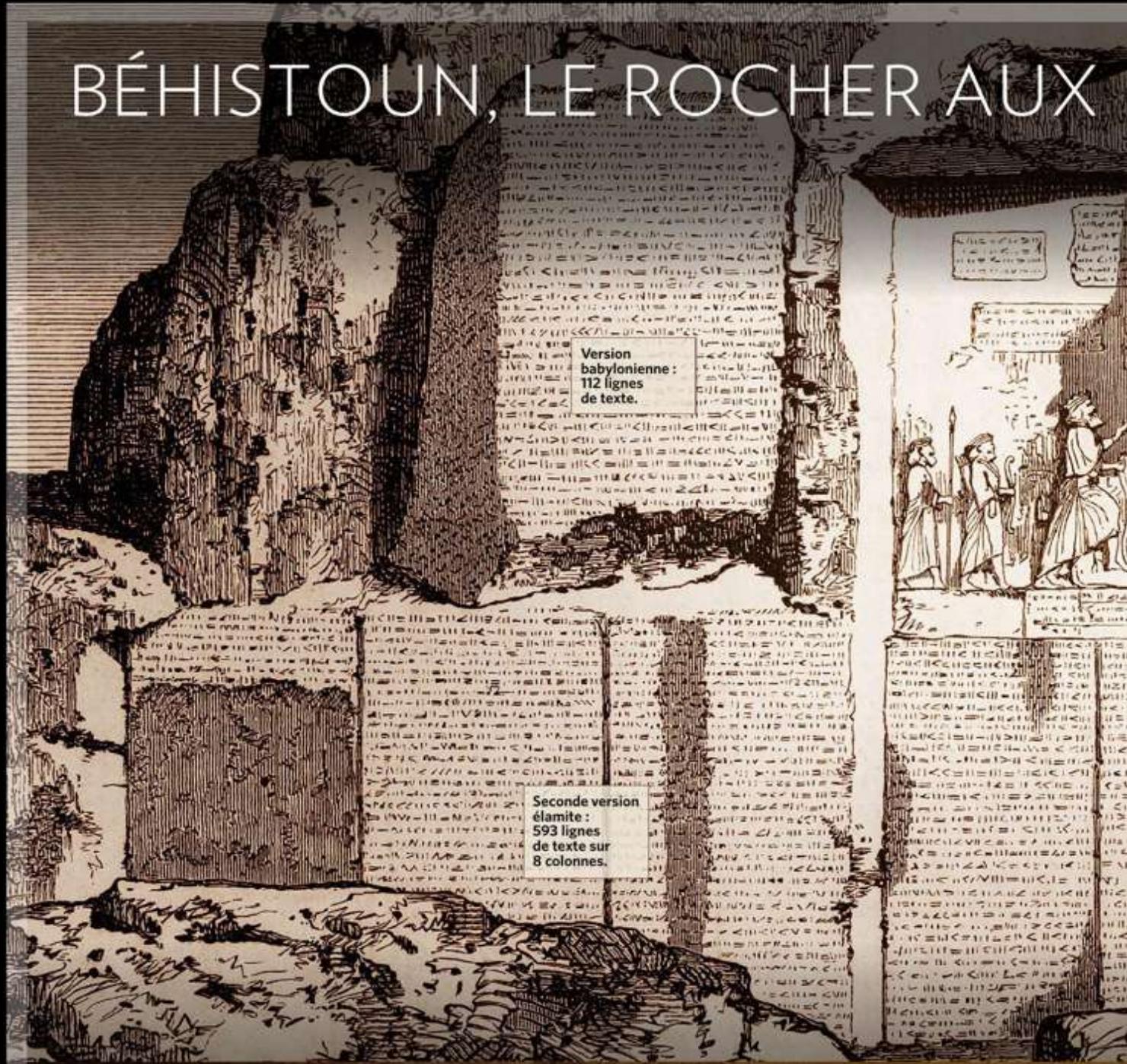
La Mésopotamie. De Gilgamesh

à Artaban : 3300-120 av. J.-C.

B. Lafont, A. Tenu, F. Joannès, P. Clancier,

Belin, 2017.

BÉHISTOUN, LE ROCHER AUX

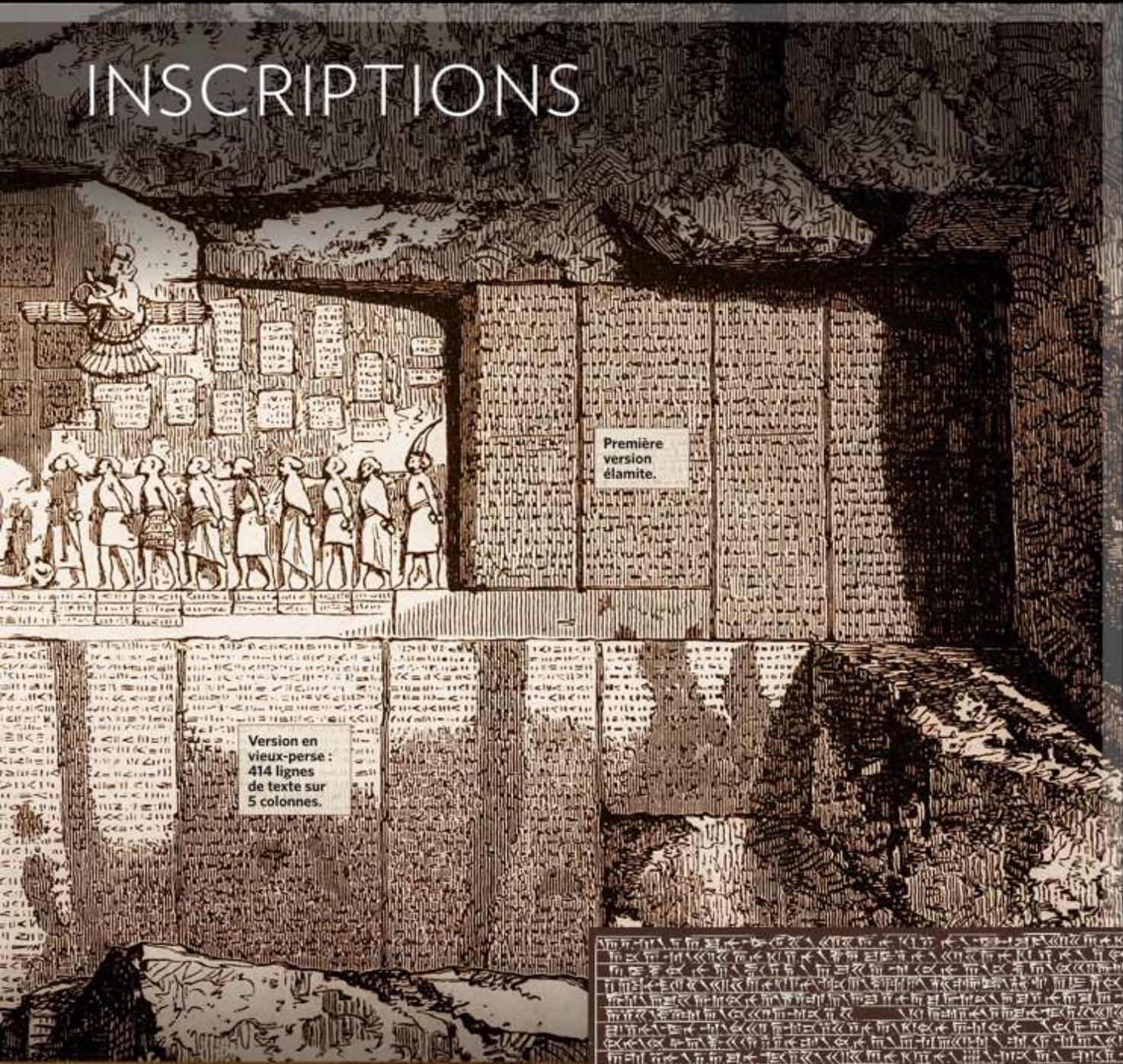


I VINGT-CINQ MÈTRES DE TEXTES

« Je suis Darius, le grand roi, roi des rois [...]. Par la volonté d'Ahura-Mazda j'ai reçu la royauté. » Ainsi commence l'inscription que le roi perse Darius I^e (522-486 av. J.-C.) a fait graver sur le rocher de Béhistoun pour légitimer sa royauté et témoigner de ses exploits militaires. L'inscription, de 15 m de haut sur 25 de large, se trouve à environ 60 m du sol. Le texte a été inscrit dans les trois langues officielles de l'Empire - le vieux-perse, l'élamite et le babylonien - et en caractères cunéiformes. Sa découverte, en 1835, par H. C. Rawlinson a été essentielle, car le grand nombre de signes et son caractère trilingue en font une sorte de « pierre de Rosette » qui a facilité le déchiffrement de l'écriture de ces trois langues et la naissance de l'assyriologie moderne.



INSCRIPTIONS



2 UN TRAVAIL SUR DES ANNÉES

Pour déchiffrer l'inscription, Rawlinson

a d'abord dû la copier. Cette tâche n'était pas sans danger, compte tenu de son accès difficile, mais cela n'a pas arrêté ce militaire britannique déterminé. Rawlinson a copié la version en vieux-perse en 1835 et, grâce à ses connaissances de l'avestique et du sanskrit (et des contributions d'E. Hincks), il a terminé de la traduire en 1846. L'emploi d'un télescope et l'aide inestimable d'un courageux garçon kurde anonyme, qui, suspendu dans le vide, a réalisé des calques de l'inscription, lui ont permis d'achever cette prouesse. F.J.



FRAGMENT DE
L'INSCRIPTION DE LA
PREMIÈRE COLONNE,
AVEC LES 15 PREMIÈRES
LIGNES, PUBLIÉE
PAR L'ORIENTALISTE
FRIEDRICH VON
SPIEGEL EN 1881.

**ALLÉGORIE
DE LA PESTE**

La mort, ailée et montée sur un cheval noir, tire ses flèches, symbolisant l'épidémie, sur les êtres humains.
Giovanni di Paolo, Tavoletta di Biccherna, Sienne. 1437. Musée des Arts décoratifs, Berlin.





LA PESTE NOIRE

LA GRANDE TRAGÉDIE DU MOYEN ÂGE

Il y a eu un avant et un après l'effroyable pandémie qui s'abat sur l'Europe entre 1347 et 1353. Elle tue près d'un tiers de la population et bouleverse brutalement la société.

DIDIER LETT

PROFESSEUR D'HISTOIRE MÉDIÉVALE, UNIVERSITÉ DE PARIS



►

UN PORT MÉDIÉVAL

L'essor du commerce au XIV^e siècle a contribué à la propagation de la peste. Miniature du XV^e siècle. Bibliothèque Bodléienne, Oxford.

LE GRAND CANAL DEVENISE

Les navires de commerce de Gênes et de Venise ont introduit en Europe la peste, arrivée sur le Vieux Continent depuis la mer Noire.



BENNAVIA DANIS / GETTY IMAGES

De 1347 à 1353, une pandémie d'une ampleur inouïe, connue sous le nom de « peste noire », venue d'Asie, se propage en Europe et y décime un tiers de la population. Jamais auparavant une telle hécatombe ne s'était produite durant une si longue période et à une échelle géographique aussi vaste. Dès 1331, la Chine est touchée. Vers 1338, le fléau est attesté sur les plateaux d'Asie centrale et affecte des cités connectées au commerce européen : Samarkand, Saray, capitale des Mongols de la Horde d'Or, et, vers 1346, les rives de la mer Noire. On rapporte qu'à cette date, le khan mongol Djanišberg, ne parvenant pas à gagner le siège du comptoir

géninois de Caffa (l'actuelle Feodossia) sur la côte méridionale de la Crimée, décide de catapulter dans la ville des cadavres de pestiférés. Des navires génois remplis de malades et de rats contaminés fuient la ville et propagent la maladie, via Constantinople, sur les côtes de la mer Noire, dans les îles de la mer Égée, en Grèce, en Crète, à Chypre, en Égypte, en Palestine, au Liban et en Syrie. Ces bateaux parviennent à Messine en septembre 1347 et à Marseille en novembre.

De ces deux ports, la contagion est foudroyante, d'abord dans toute l'Italie et le sud de la France puis partout en Occident. Entre février et mai 1348, la peste touche Narbonne, Toulouse, Agen, Montpellier et Carcassonne.



LA ROUTE DE LA MORT

1331

ISSUE DES STEPPES de l'Asie centrale, la peste noire sévit en Chine. À la suite du siège d'un comptoir génois des bords de la mer Noire, Caffa, par des troupes mongoles, elle va toucher l'Europe.

1347

LA MORT NOIRE arrive à Constantinople, se répand à travers la Grèce et la Sicile. L'année suivante, elle frappe les Balkans, l'Italie, la France, le nord de l'Espagne et le sud de l'Angleterre.

1349

LA PESTE affecte l'Europe centrale, la Pologne et atteint la Scandinavie. Elle s'étend en Angleterre, en Irlande, dans le sud de la péninsule Ibérique, puis aux Pays-Bas et en Écosse.



1350-1353

LA PESTE se propage dans toute l'Europe. Elle attaque l'est de l'Allemagne et finit par arriver en Russie, à Moscou et dans les régions environnantes.

LA PESTE ET LES ENFANTS

LA PESTE N'A PAS SEULEMENT DÉVASTÉ l'Europe entre 1347 et 1353 ; elle s'y est installée pour de bon. Bien qu'elle n'ait plus jamais attaqué avec la virulence de ces années-là, elle est restée endémique jusqu'à son éradication définitive au XIX^e siècle. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, l'Europe a dû faire face à de nouveaux foyers de la maladie en 1366, 1374 et 1400. Celle des années 1374-1375, par exemple, est connue comme la « peste des enfants », car une grande partie des morts ont été des enfants ou des adolescents ; avec les personnes âgées, les enfants étaient le groupe le plus exposé à l'épidémie. C'est ainsi qu'après chaque nouveau passage de la peste en Europe, non seulement la population du continent était très diminuée, mais, comme la maladie touchait les jeunes générations, elle compromettait toute possibilité de redressement démographique.



◀ MORTALITÉ INFANTILE

La peinture de Giovanni Baleison montre un chariot transportant deux petits défunts et une mère avec son enfant mort sur ses genoux, 1481. *Chapelle Sainte-Claire, Venanson.*

En juin, elle est à Bordeaux et, de là, gagne rapidement l'Angleterre. Paris est atteinte en août. En 1349, elle touche l'Irlande, l'Écosse, l'Allemagne et les Pays-Bas. En 1350, la Scandinavie est atteinte, puis tout l'espace hanséatique. En 1352, elle frappe Moscou puis s'étend au sud jusqu'à Kiev.

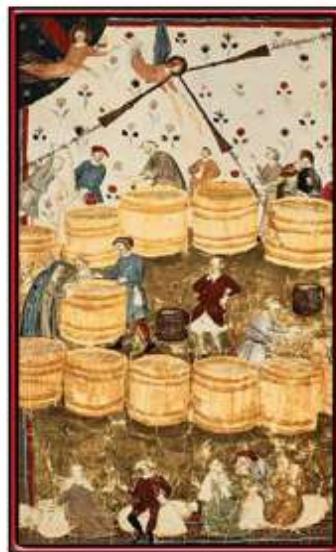
« La tierce partie du monde mourut »

Le chroniqueur Froissart écrit : « En ce temps, par tout le monde généralement, une maladie qu'on appelle épidémie courait, dont bien la tierce partie du monde mourut. » Florence serait passée de 110 000 habitants en 1338 à 50 000 en 1351, Barcelone, en quelques mois, de 42 000 à 27 000 habitants. En Provence, dans le Dauphiné ou en Normandie, on

constate une diminution de 60 % des feux. On recense 30 000 victimes à Avignon, 45 000 à Lyon. À Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse la plus importante de Paris, du 25 avril 1349 au 20 juin 1350, on enregistre 3 116 morts. À Givry, près de Chalon-sur-Saône en Bourgogne, en temps ordinaire, le vicaire paroissial dénombre quatre à cinq décès par mois. Il y en a 110 en août 1348 et 302 en septembre. Avant l'épidémie, la paroisse célébrait en moyenne 17 ou 18 mariages par an. Aucune union n'a été contractée au cours de l'année 1348. Les villes sont particulièrement touchées, car l'entassement de la population, l'extrême insalubrité et les difficultés d'approvisionnement favorisent la contagion.

La propagation s'est faite très rapidement, car les relations entre l'Asie et l'Europe sont fréquentes. Le monde occidental, démographiquement saturé, connaît des famines et la guerre sévit. Les hommes sont donc très vulnérables. Dans les décennies qui précèdent l'arrivée du fléau, on assiste à une dégradation du climat, avec des excès de pluviosité ayant des répercussions dramatiques sur la production céréalière et entraînant de graves

1346
1347
1348
1349
1350
1351
1352-1353



MARCHÉ AU BLÉ. MINIATURE ITALIENNE DU XV^e SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE, FLORENCE.
ORONZ / ALBUM

CARTE : ILLUSTRATION PHOTO : RAMON MARINET / ALBUM



L'ÉTREINTE MORTELLE DE LA PANDÉMIE

LA PESTE NOIRE, REPRÉSENTÉE DANS LE LIVRE D'HEURES DE SANTA CLARA, PAR BERNAT MARTORELL, 1430-1435.
ARCHIVES HISTORIQUES DE LA VILLE DE BARCELONE.



LA PESTE NOIRE s'est propagée dans toute l'Europe en une série de vagues meurtrières originaires de Crimée, où les premiers cas ont été enregistrés en 1346. En octobre 1347, plusieurs galions, venant probablement de Crimée, ont accosté à Messine et diffusé la peste dans cette ville. En 1348, trois navires infectés sont arrivés à Gênes, d'où ils ont été expulsés, et lors de leurs escales dans les ports français et espagnols ont répandu la maladie. La peste s'est propagée sur tout le continent, semant la destruction, mettant fin à la vie d'un tiers ou plus de ses habitants.

LA VISION DE BOCCACE À FLORENCE

DANS L'INTRODUCTION du *Décaméron*, rédigé entre 1349 et 1351, Boccace décrit de manière saisissante l'arrivée de la peste noire à Florence en 1348 et l'impuissance des hommes face au fléau malgré la volonté de prendre des mesures d'urgence. Il écrit : « Je dis donc que les années écoulées depuis la fructueuse Incarnation du Fils de Dieu étaient parvenues au nombre de mille trois cent quarante-huit, lorsque dans l'éminente cité de Florence, de toutes les cités d'Italie la plus belle, parvint la mortifère pestilence. [...] Et là, rien ne put s'opposer à elle : malgré la sagesse des mesures humaines, telles que débarrasser la cité de ses immondices sous la direction de gens préposés à cet office, telles que d'interdire son entrée à tout malade et de donner une foule de conseils pour la conservation de la santé, malgré l'humilité des supplications maintes et maintes fois faites à Dieu par les personnes dévotes lors de processions solennelles et sous d'autres formes encore, vers le seuil du printemps de ladite année, horrible elle commença et de prodigieuse manière à manifester ses effets douloureux. [...] Pour soigner ces maux, les conseils des médecins ne servaient apparemment à rien, non plus que la vertu d'aucune médecine n'apportait de remède. »

► CATHÉDRALE DETORTOSE

La peste arrive dans la ville de Tortose (Tarragone) en 1347, l'année où a commencé la construction de la cathédrale de Santa Maria, consacrée en 1441.

difficultés frumentaires. Ces phénomènes s'accentuent dans les mois qui précèdent l'arrivée de la peste : en novembre 1346, l'Arno et le Tibre débordent. À Orvieto, des ponts sont emportés en octobre 1345. À Pistoia, un chroniqueur écrit : « En 1346 et 1347, il y eut une grande disette de denrées alimentaires dans toute la chrétienté, au point que beaucoup de gens moururent de faim et que l'on mangeait les mauvaises herbes comme si elles avaient été du pain. »

Pustules, anthrax et tremblements

La locution « peste noire » est tardive (xvi^e siècle). Au milieu du xiv^e siècle, on parle de « pestilence », de « mortalité » ou de « maladie effrayante ». Aujourd'hui, grâce à l'archéologie funéraire, à l'archéozoologie ou à la paléobiologie, on sait qu'il s'agit d'une infection causée par le bacille *Yersinia pestis*. Elle peut être pulmonaire ou bubonique. La première, qui sévit plutôt en hiver, est mortelle à 100 %. Elle se transmet directement d'un individu à un autre, surtout par la toux. Après des tremblements nerveux, des douleurs terribles, des pustules ou anthrax, le malade finit par cracher du sang et mourir. La peste bubonique, plus fréquente au

printemps et en été, est mortelle à 80 %. Elle est véhiculée par la puce ; des plaques noires apparaissent sur la peau puis des bubons et elle s'accompagne de très fortes fièvres. Certains médecins de l'époque sont capables de repérer ces deux formes. Guy de Chauliac, dans sa *Grande Chirurgie* de 1363, écrit à propos de la peste à Avignon en 1348 : « Elle fut de deux sortes : la première dura deux mois, avec fièvre continue et crachement de sang ; et on en mourait en trois jours. La seconde fut tout le reste du temps, aussi avec fièvre continue, abcès et charbons aux parties externes, principalement aux aisselles et aux aines : et on en mourait dans les cinq jours. »

Dans sa *Chronique florentine*, Marchionne di Coppo Stefani fait ce terrible constat : « Presque personne ne survivait au quatrième jour et rien n'y faisait, ni médecin, ni médecine : que cette maladie soit encore inconnue, ou que les médecins ne l'aient jamais étudiée, il semblait qu'il n'y avait aucun remède. » En octobre 1348, le roi de France Philippe VI demande aux médecins de l'université de Paris de se prononcer sur les causes de la maladie et sur les remèdes à apporter. Ils produisent un traité, le *Compendium de epidemia*. Selon eux, c'est la conjonction des





LE TRIOMPHE DE LA MORT

CETTE FRESQUE, aujourd'hui exposée à la galerie régionale de Sicile, au palais Abatellis de Palerme, a été peinte vers 1450 par un maître méconnu pour décorer la cour du palais Sclafani. À l'époque, ce palais avait été aménagé comme hôpital, et on y soignait les victimes d'épidémies telles que celles qui se sont déclarées à Palerme en 1422 et 1437. Le tableau, qui suit les canons du genre désigné sous le nom de « triomphe de la mort », offrait aux malades une leçon de morale qui donnait un sens à leur souffrance.

La mort, montée sur un cheval blanc aussi squelettique qu'elle, s'avance armée d'un arc.

Au-dessous s'entassent ceux qu'ont tués les flèches tirées par la mort, c'est-à-dire la peste. Ce sont des rois, des évêques et des gens de la haute société.

A gauche, un groupe de personnes humbles prient pour échapper à l'épidémie.

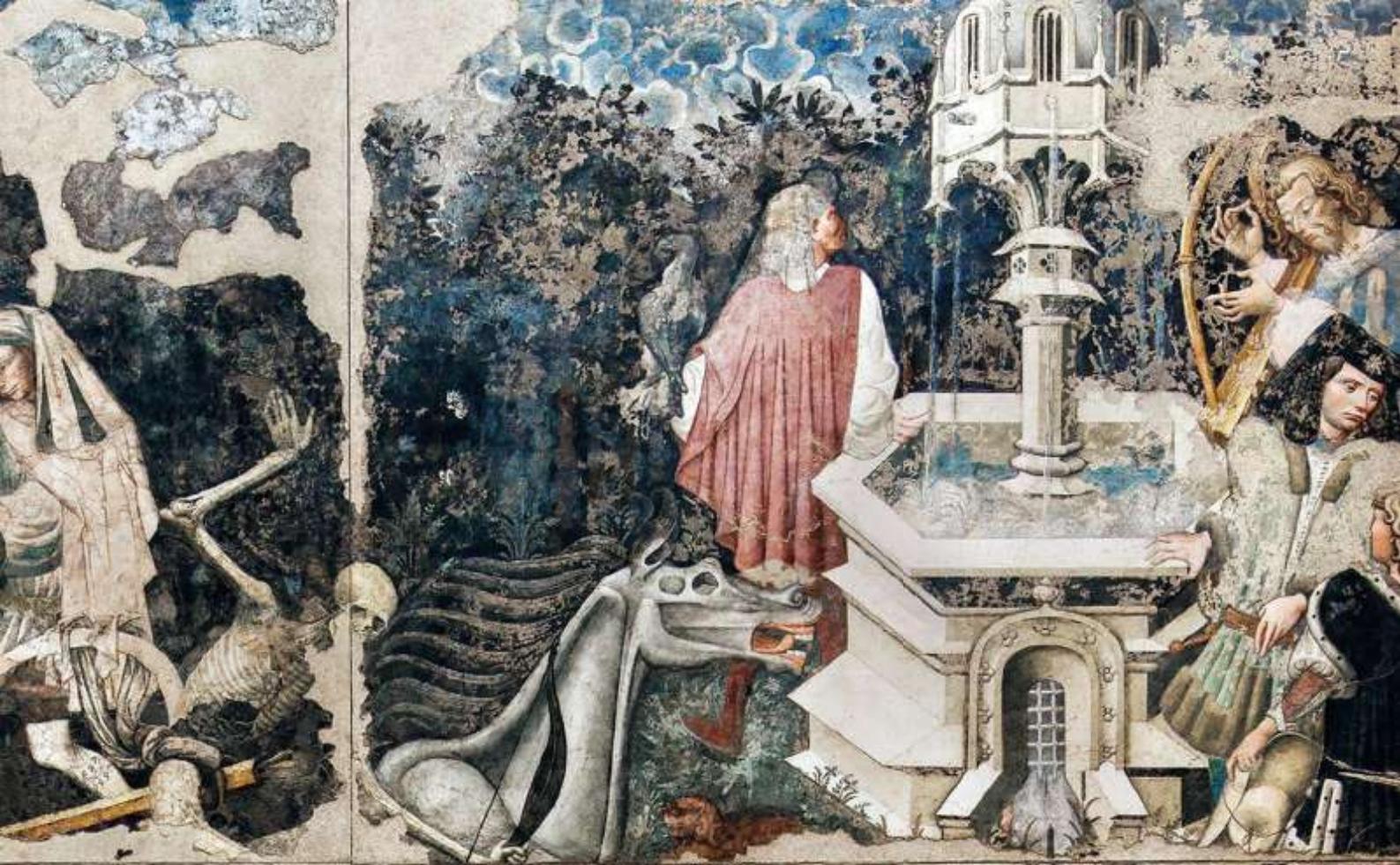
En bas à droite, une femme et un homme, atteints par les dards de la peste, ont du mal à se remettre avec l'aide de leurs amis.

En haut à droite, un environnement idéal, montrant chevaliers, dames et musiciens autour d'une fontaine.

En haut à gauche, un homme tient deux chiens en laisse, symbolisant peut-être les basses passions.

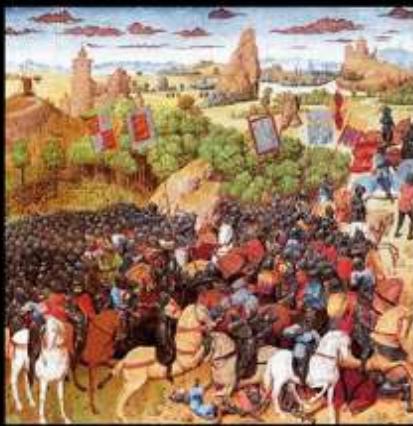
TRIOMPHE DE LA MORT. FRESQUE D'UN PEINTRE ANONYME. VERS 1446. GALERIE RÉGIONALE DE SICILE, PALERME.





PESTE ET GUERRE CHEVAUCHENT ENSEMBLE

L'ARRIVÉE DE LA PESTE en Europe en 1347 coïncide avec le début de la guerre de Cent Ans. Quelques mois avant que la maladie ne soit détectée à Messine, les Anglais et les Français avaient déjà croisé le fer à Crécy, la première bataille rangée qui avait été gagnée par les Anglais. Suivraient celles de Poitiers en 1356 et d'Azincourt en 1415. La peste et la guerre ont chevauché ensemble tout au long du xive siècle. La catastrophe provoquée par l'épidémie s'est ajoutée aux effets des conflits. Que ce soit sur les champs de bataille français, écossais, italiens, castillans ou aragonais, les années de la seconde moitié du xive siècle ont vu une escalade sans précédents des luttes entre les puissances européennes, qui a aggravé la crise démographique.



◀ BATAILLE RANGÉE

Cette miniature des *Grandes Chroniques de France* représente la bataille de Crécy, en août 1346, où des archers anglais ont détruit la cavalerie française.

► LA CAMPAGNE PESTIFÉRÉE

Le nombre de paysans ayant diminué, ceux qui restaient ont pu exiger davantage des seigneurs. Miniature des *Très Riches Heures du duc de Berry*. Musée Condé, Chantilly.

trois planètes supérieures (Saturne, Jupiter et Mars) dans le signe du Verseau en 1345 qui explique l'hiver trop chaud, responsable de la corruption de l'air. Les prescriptions des médecins se limitent donc souvent à une meilleure hygiène, une alimentation plus équilibrée, de fréquentes saignées ou des feux odoriférants pour assainir l'air. Incapables de déceler les vraies causes de la propagation, en particulier le rôle du rat, les médecins sont donc inefficaces. Lorsqu'elles sont prises, les premières mesures apparaissent bien dérisoires. On limite ou on interdit les visites aux malades, on nettoie quotidiennement les rues, on prohibe l'entrée dans la ville des étrangers, on brûle les vêtements et les maisons des morts. C'est bien plus tard que seront créés des lazarets, le premier à Venise en 1423.

Des migrations paniquées

Il faut attendre le xve siècle pour voir des mesures d'isolement plus efficaces, la séparation radicale des malades dans les hôpitaux, des grandes opérations de désinfection, la mise en quarantaine systématique des navires suspectés d'être contaminés et l'installation de cordons sanitaires autour des villes.

Face au fléau, certains ont choisi de fuir les lieux infectés. Dans le *Décameron*, Boccace écrit : « Certains, se résolvant à un choix plus cruel, encore que ce fut peut-être le plus sûr, prétendaient qu'il n'y avait pas de meilleure médecine, ni même d'autant bonne, contre les pestilences, que de fuir devant elles ; et, mis par cette idée, ne se souciant de rien sinon d'eux-mêmes, nombre d'hommes et de femmes abandonnèrent leur propre cité, leurs propres maisons, leurs domaines, leurs parents et leurs biens, gagnant d'autres campagnes ou tout au moins la leur. » Cette possibilité de quitter la ville pour la campagne est un privilège de riches. Au contraire, les migrations désordonnées et paniquées des plus démunis ne font que propager l'épidémie. Dans cette société profondément chrétienne, on quémande la clémence de Dieu. On se confesse, on fait son testament, on multiplie les messes, on s'en remet aux saints et aux saintes, surtout à saint Roch et saint Sébastien, qui deviennent les patrons des pestiférés.

La mortalité est telle que la main-d'œuvre vient à manquer et qu'il devient impossible d'exploiter toutes les terres. Dans les décennies qui ont suivi le fléau, ceux qui restent connaissent des conditions d'embauche très







◀ ACTION DEGRÂCES

Construction d'une église par le maître d'Ávila. xv^e siècle. Scène d'un retable dédié à saint Michel, à qui on attribue la fin d'une épidémie de peste à Rome au vi^e siècle.

► ÉGLISE SAINT ROCH

Cette église, vouée au saint protecteur de la peste, a été bâtie à Venise à la fin du xv^e siècle. Le dôme et l'abside sont les originaux ; le reste a été restauré au xvii^e siècle.



avantageuses. Les autorités prennent des mesures d'urgence. Dans de nombreuses communes, on réglemente l'utilisation de la cire, qui vient à manquer à cause des trop nombreux décès. On interdit les regroupements. À Orvieto, on annule la célébration de l'Assomption, on prend des mesures contre les pillages nocturnes des habitations délaissées et, après octobre 1348, on embauche des médecins et on allège les impôts pour les survivants. Les sacrements ne peuvent plus être donnés. En janvier 1349, l'évêque de Bath et de Wells écrit : « La présente pestilence, dont la contagion se répand en tous lieux, a laissé beaucoup de paroisses vides de prêtres. Comme on n'en trouve plus [...], de nombreux malades décèdent sans les derniers sacrements. Annoncez à tous que, s'ils sont sur le point de mourir, ils peuvent se confesser les uns aux autres, et même à une femme si aucun homme n'est présent. » Lors des pics les plus violents de la maladie, personne ne prend plus le temps et le risque de ritualiser la mort, et on enterre les pestiférés décédés dans des fosses communes. Guy de Chauliac déplore : « Les gens mourraient sans serviteurs et étaient ensevelis sans prêtre. Le père ne rendait plus visite à

son fils, ni le fils à son père ; la charité était morte et l'espérance abattue. » L'ordre des générations est affecté, le lien familial et social se dissout et se casse. Ce sont toutes les bases de la société qui sont ébranlées.

Des boucs émissaires

Les mouvements des flagellants connaissent une recrudescence en Italie. La population cherche des boucs émissaires : les lépreux sont accusés d'avoir empoisonné les puits et les juifs suspectés d'être moins touchés par la maladie que les chrétiens. On assiste donc à un essor des pogroms. Le 14 février 1349, la moitié des 2 000 membres de la communauté juive de Strasbourg périt ainsi sur le bûcher.

L'extraordinaire propagation de la peste noire atteste que le monde (Europe et Asie) du milieu du xiv^e siècle est déjà interconnecté. Le fléau révèle les inquiétudes, l'impuissance, la panique et les réactions irrationnelles des hommes. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Peste noire et la mutation de l'Occident
D. Herlihy, Gérard Monfort éditeur, 2000.
Décaméron
Boccace, Le Livre de Poche, 2009.



LA LÉGENDE DE SAINT ROCH

LA PESTE NOIRE a favorisé l'émergence de nouvelles formes de culte religieux, tel celui dédié à **saint Roch**, l'« avocat contre la peste ». Ce culte est lié à un personnage né à Montpellier à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e qui, lors d'un pèlerinage à Rome, s'est consacré au **soin des pestiférés** qu'il rencontrait sur son chemin. La légende raconte que, après avoir lui-même contracté le mal, il a subi le rejet de tous, jusqu'à ce qu'**un ange le guérisse**. Il a ensuite voulu retourner à Montpellier, mais a été arrêté dans le nord de l'Italie, accusé d'être **un espion** et enfermé dans **une prison** où il est décédé. Le saint est devenu célèbre en tant que **protecteur** contre la peste, et son culte a été largement diffusé tout au long de l'ère moderne. Il est par exemple le saint patron de **Saint-Jacques-de-Compostelle** depuis 1518, époque à laquelle la ville a subi une **épidémie de peste** et où ses habitants s'en sont remis au saint. Les **artistes** ont fréquemment évoqué la figure de saint Roch, que l'on voit ici sur un retable d'un maître allemand du milieu du XV^e siècle.

1 SAINT ROCH

Le saint est représenté à la manière d'un pèlerin, avec un bâton, un chapeau et une cape. On voit sur sa jambe gauche la plaie causée par la maladie.

2 LE CHIEN

Saint Roch s'est retiré dans la forêt quand il s'est rendu compte qu'il avait contracté la maladie. Le chien d'un homme riche lui apportait chaque jour une miche de pain afin qu'il puisse se nourrir.

3 L'ANGE

La guérison définitive de saint Roch a eu lieu lorsqu'un ange, que nous voyons cauteriser la blessure du saint, lui est apparu.



RETABLE DE SAINT ROCH, ŒUVRE CONSERVÉE AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE L'EXTREME ORIENT DE KHABAROVSK, EN RUSSIE.



S. CHRISTOPHERUS

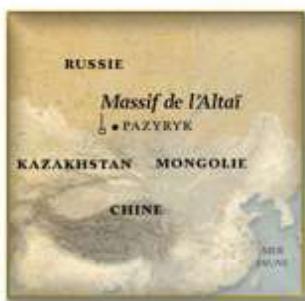
2

3

Les trésors gelés des kourganes de Pazyryk

Dans les années 1920 puis 1940, Sergueï Roudenko fit d'étonnantes trouvailles dans ces tertres funéraires du massif de l'Altaï.

Al'âge du bronze, les peuples des steppes d'Europe commencèrent à ensevelir leurs défunt, ainsi que leurs effets personnels, dans des kourganes, un terme russe désignant une sépulture surmontée d'un tertre funéraire. Recelant de fabuleux objets d'or et d'argent, les sépultures nobles et royales attisèrent la convoitise des voleurs et susciterent tant de pillages que les Russes forgèrent un terme teinté d'envie et de mépris pour en désigner



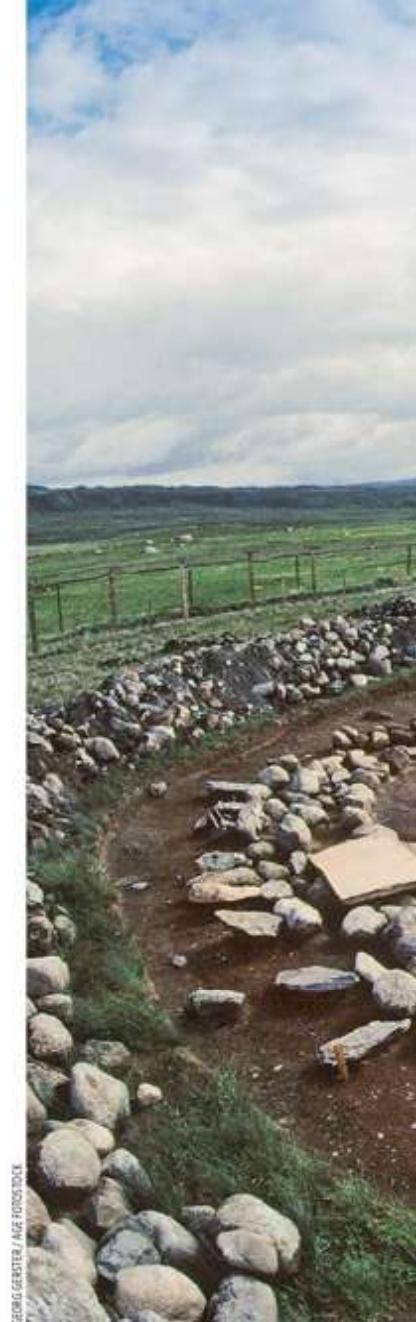
les auteurs : *schastlivichiki*, « maudits veinards ».

Les archéologues commencèrent à étudier les kourganes au XIX^e siècle, malgré la poursuite des pillages. Des fouilles entreprises en 1865 par Wilhelm Radloff, érudit d'origine allemande et père de l'archéologie sibérienne, révélèrent que deux grands tertres funéraires, ou tumuli, du massif de l'Altaï, Berel et Katanda, étaient gelés. Enterrée dans des conditions normales, la matière organique se décompose rapidement ;

congelée, en revanche, elle se conserve presque éternellement. L'état des kourganes permit donc à Wilhelm Radloff d'exhumier des morceaux de bois, de cuir et de feutre en plus des habituels artefacts métalliques.

Les premières fouilles

Plusieurs décennies s'écoulèrent avant la fouille de nouveaux kourganes gelés. Dans le massif de l'Altaï, le musée ethnographique d'État de Leningrad (l'actuelle Saint-Pétersbourg) lança en 1924 un ambitieux projet archéologique et anthropologique à la découverte des peuples autochtones de la région. Il en confia la direction à Sergueï Roudenko, qui manifestait un vif intérêt pour la culture et l'histoire de la Sibérie, où il avait passé son adolescence.



GEORG GESTER / AGE FOTO STOCK

Une campagne de 47 jours fut menée cet été-là dans la vallée de Pazyryk, à 1 600 m d'altitude sur le plateau de l'Oukok. Avec l'aide de son disciple, Mikhaïl Griaznov, Sergueï Roudenko localisa



1865

Wilhelm Radloff fouille deux grands tumuli gelés abritant des sépultures dans le massif de l'Altaï.

1924

Sergueï Roudenko est nommé directeur d'un projet archéologique dans la vallée de Pazyryk.

1929

Sergueï Roudenko et son disciple Mikhaïl Griaznov fouillent un grand kourgane gelé de Pazyryk.

1947

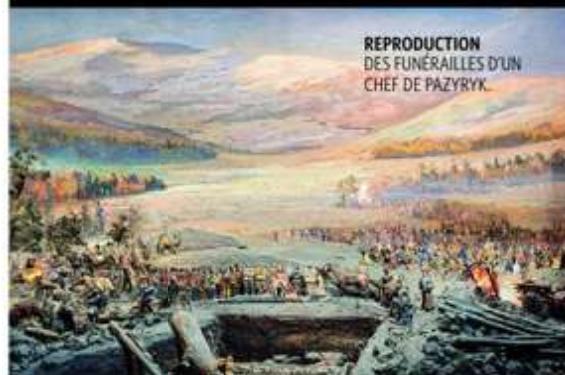
Après maintes vicissitudes, Sergueï Roudenko retourne à Pazyryk et y termine la fouille des tumuli.

FOUILLE d'un kourgane de la vallée de Pazyryk, qui a donné son nom à la civilisation des nomades de l'Altai : la culture de Pazyryk.



L'ADIEU AU CHEF

DESTINÉS à exhiber le pouvoir et la richesse des défunt, les luxueux enterrements de Pazyryk étaient surtout organisés par leurs descendants pour exprimer leur intention d'hériter d'un statut privilégié. Cette vocation conférait aux funérailles une dimension à la fois religieuse et politique.



SPRING ALBUM

un total de 40 structures, comprenant des cercles de pierres, des pavements ovales et circulaires et des alignements de pierres levées, ainsi que des tumuli, dont 14 furent inventoriés : cinq grands et neufs petits.

Sergueï Roudenko et Mikhaïl Griaznov explorèrent un grand kourgane qu'ils baptisèrent « premier kourgane de Pazyryk ». Contrairement au cercle de pierres levées par lequel ils avaient commencé, et dont

les fouilles restèrent vaines, cette exploration se révéla très prometteuse : elle confirma la présence de tumuli gelés comme ceux mis au jour par Wilhelm Radloff près de 60 ans auparavant.

En 1929, lors d'une nouvelle campagne de fouilles, Sergueï Roudenko et Mikhaïl Griaznov se concentrèrent sur le premier kourgane. L'hypothèse du pillage, suscitée par la présence de signes suspects sur son

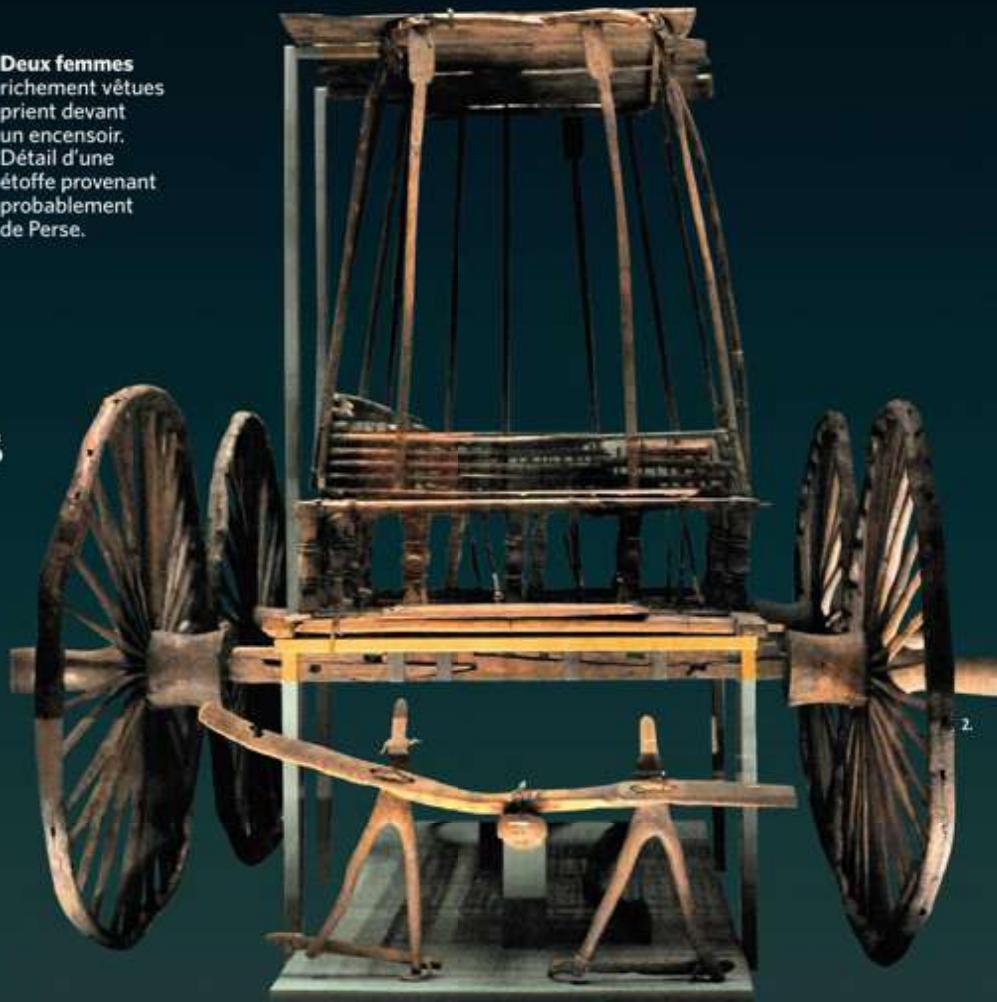


► Deux femmes richement vêtues prient devant un encensoir. Détail d'une étoffe provenant probablement de Perse.

Les trouvailles du cinquième kourgane

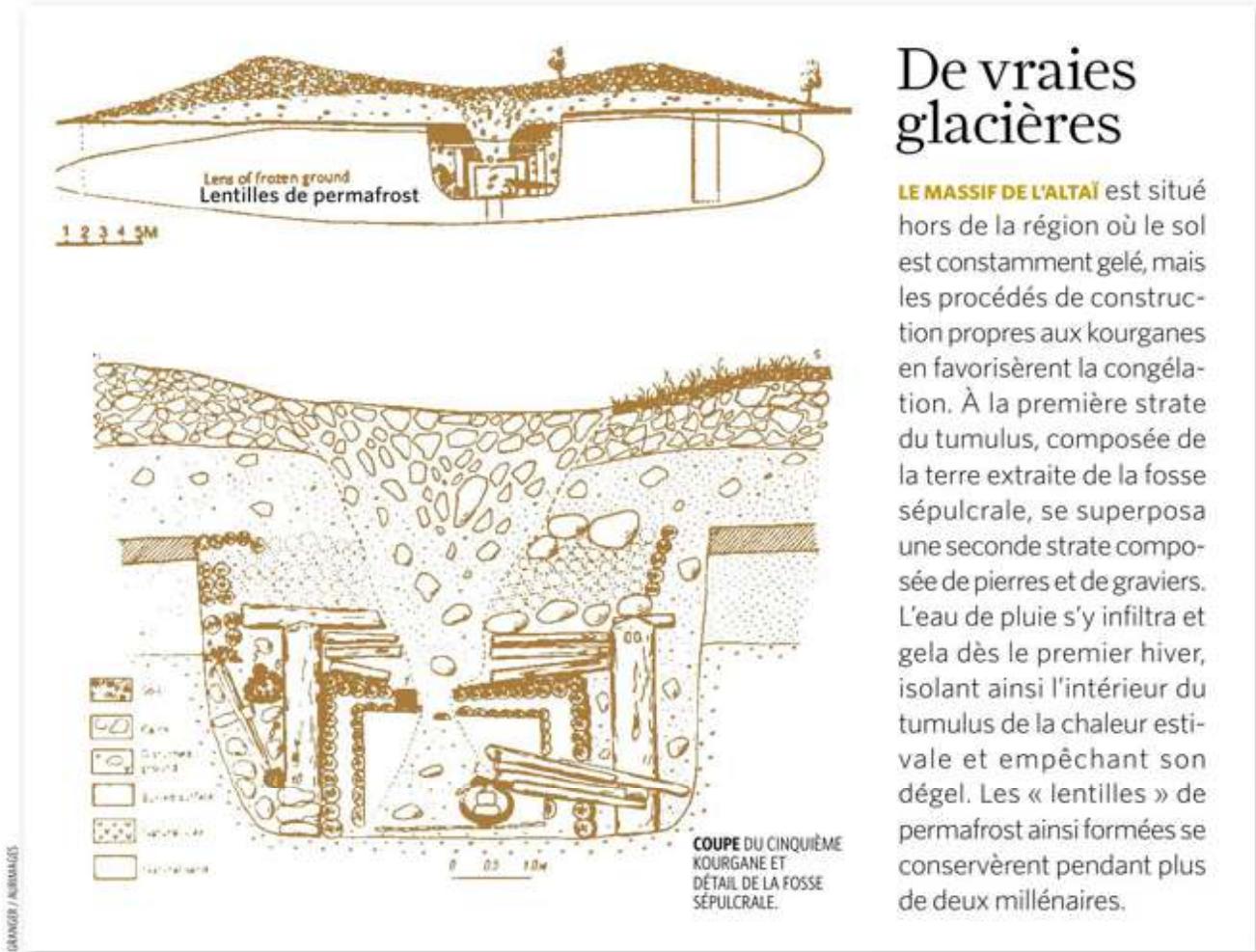
BIEN QUE TOUS LES **TUMULI** aient été pillés peu après leur construction, deux d'entre eux contenaient encore une grande partie de leur mobilier funéraire. Dans le deuxième kourgane, les pièces qui le composaient étaient prises dans la glace ; dans le cinquième, elles étaient disposées à l'extérieur de la chambre funéraire, avec les chevaux sacrifiés, mais les pilliers n'arriveront jamais jusqu'à-là.

Momie du propriétaire de la tombe, un homme de 55 ans et de 1,75 m.



▲ Char funéraire probablement utilisé pour acheminer le sarcophage contenant le cadavre jusqu'au tumulus.





De vraies glacières

LE MASSIF DE L'ALTAÏ est situé hors de la région où le sol est constamment gelé, mais les procédés de construction propres aux kourganes en favorisèrent la congélation. À la première strate du tumulus, composée de la terre extraite de la fosse sépulcrale, se superposa une seconde strate composée de pierres et de graviers. L'eau de pluie s'y infiltrera et gela dès le premier hiver, isolant ainsi l'intérieur du tumulus de la chaleur estivale et empêchant son dégel. Les « lentilles » de permafrost ainsi formées se conservèrent pendant plus de deux millénaires.

tumulus de 45 m de diamètre et de 4 m de hauteur, fut confirmée dès le début des fouilles. En suivant le puits creusé par les voleurs, les archéologues découvrirent une chambre sépulcrale en rondins entièrement recouverte de glace. Le principal obstacle auquel ils se heurtèrent fut la dureté du sol congelé, dont les strates de graviers présentaient une consistance similaire à celle du béton. Confronté au même problème, Wilhelm Radloff avait opté pour un procédé expéditif consistant à faire fondre le sol glacé en y allumant des feux ; moins agressifs, Sergueï Roudenko

et Mikhaïl Griaznov se contentèrent d'y verser de l'eau bouillante.

En se « décongelant », la chambre sépulcrale et ses rondins dégagèrent une puissante odeur de résine qui embaumait comme au jour des funérailles. Les pillards avaient pratiquement tout emporté, à l'exception d'un sarcophage creusé dans un énorme tronc.

Le long d'une paroi extérieure de la chambre les attendait une étonnante surprise : dix chevaux gisaient, figés dans la position où ils étaient tombés plus de deux millénaires auparavant, après avoir été sacrifiés au

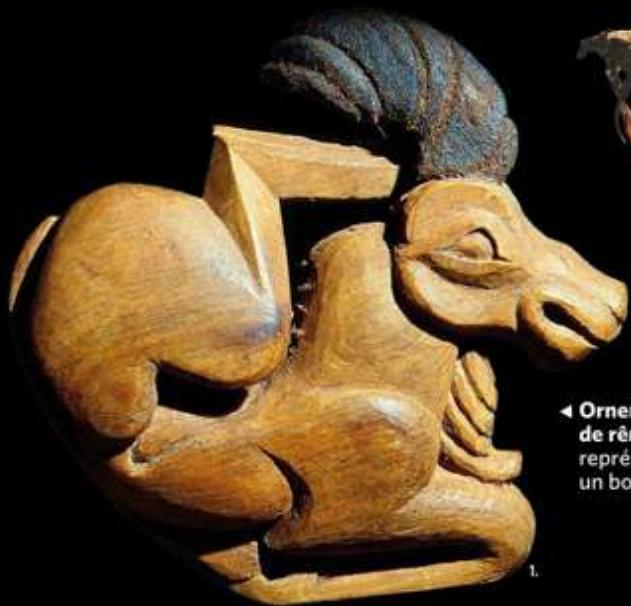
bord de la fosse sépulcrale. Luxueusement ornés de pièces en bois et en cuir parfois dorées à la feuille, leur harnachement laissait imaginer la richesse du mobilier funéraire dévalisé.

Envoyé au goulag

Enhardis par le succès de cette campagne, les archéologues se prirent à rêver de plus spectaculaires découvertes. Un an plus tard, l'arrestation de Sergueï Roudenko coupa court au projet et à leurs espoirs. Accusé d'appartenir à une organisation monarchiste contre-révolutionnaire montée de toutes pièces

et prétendument dirigée par l'archéologue Sergueï Platonov, il fut en réalité victime d'une vague de répression stalinienne. Pour purger sa peine de dix ans de travaux forcés au goulag, il fut affecté à la construction du canal de la mer Blanche à la mer Baltique, sans machinerie lourde et dans d'effroyables conditions.

Initialement chargé de couper du bois, Sergueï Roudenko aurait pu figurer parmi les 12 000 condamnés qui laissèrent leur vie sur ce chantier si ses capacités ne lui avaient pas valu d'être muté à la direction technique du projet. Mikhaïl



◀ Ornement de rênes en bois représentant un bouquetin.



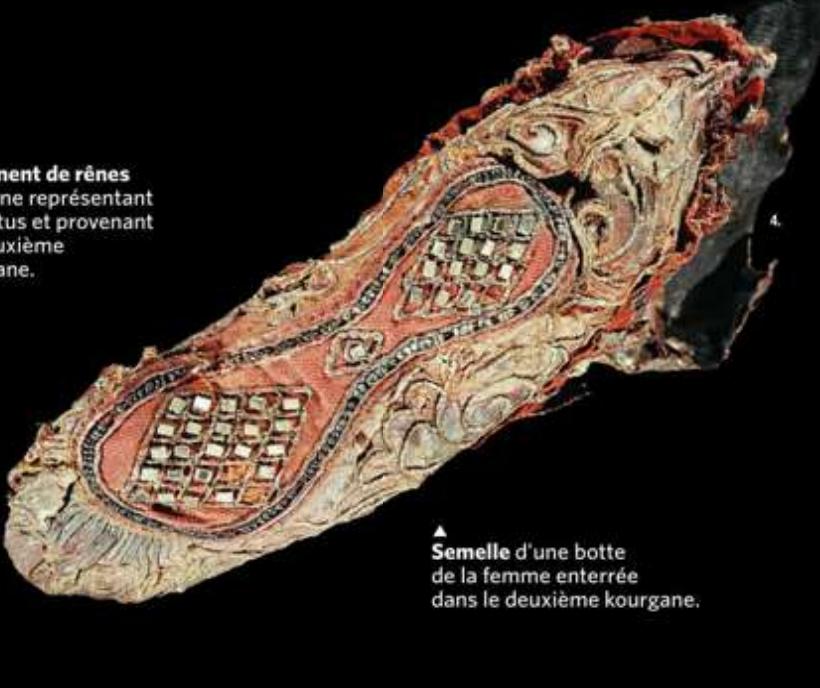
Masque de cheval aux bois de cerf et harnachement mis au jour dans le premier kourgane.

Des vestiges de l'âge du fer

GRÂCE AU PERMAFROST se sont conservées des pièces en matières organiques telles que le bois, le cuir ou le feutre, et nous sont ainsi parvenus de nombreux objets du quotidien des nomades de l'Altai tels que des vêtements, des outils et même des instruments de musique.



◀ Ornement de rênes en corne représentant des lotus et provenant du deuxième kourgane.



▲ Semelle d'une botte de la femme enterrée dans le deuxième kourgane.



DEUX CHEVAUX paissent dans une vallée de l'Altaï. Les pâturages de montagne permirent aux nomades de l'âge du fer de coloniser la région.

D. KERDIT / ALAMY / AGF

Griaznov dut lui aussi abandonner les fouilles, condamné en 1933 à trois années d'exil à Kirov pour son appartenance présumée à une organisation de nationalistes russes et ukrainiens.

Après avoir purgé trois ans de peine, Sergueï Roudenko fut libéré sous la condition de prendre la direction d'un groupe d'hydrologie du NKVD, l'ancêtre du KGB ; l'invasion nazie de 1941 paralysa d'autre part la recherche archéologique. À la fin de la guerre, il fut dégagé de ses obligations envers le NKVD pour avoir participé à la défense de Leningrad et put enfin

reprendre l'anthropologie et l'archéologie.

La reprise des fouilles

En 1947, Sergueï Roudenko retourna à Pazyryk en compagnie de son épouse et de collaborateurs, cette fois sans Mikhaïl Griaznov. Menées au fil de trois étés successifs, les fouilles de cinq tumuli (les quatre grands restants et trois petits) livrèrent des résultats proches de ceux du premier kourgane : tous présentaient une construction similaire, abritaient des chevaux sacrifiés à l'extérieur de la chambre sépulcrale et avaient été pillés peu après

l'inhumation. Deux des grands kourganes (le troisième et le quatrième) et les trois petits (les sixième, septième et huitième) étaient pratiquement aussi dépouillés que le premier tumulus découvert en 1929, tandis que les deuxième et cinquième kourganes livrèrent des pièces uniques telles qu'un tapis de grande qualité, probablement confectionné en Perse, ainsi qu'une tenture de feutre et de soie provenant du sud de la Chine. On y recensa également plusieurs cadavres dont les tatouages avaient été préservés par la congélation et la momification, qui

avait consisté en une simple éviction sans dessiccation. Le cinquième kourgane révéla pour sa part l'intégralité d'un char funéraire en bois dont les pièces avaient été démontées.

Reprises par les archéologues russes dans les années 1990, les fouilles de l'Altaï n'ont depuis lors livré aucune découverte comparable à celle des kourganes gelés de Pazyryk. ■

BORJA PELEGERO
ARCHEOLOGUE

Pour en savoir plus

La Redécouverte de l'or des Scythes. Histoires de kourganes
V. Schiltz, Gallimard, 2001.

Le dodo, de l'île Maurice au pays des merveilles

Endémique de l'île Maurice, cet oiseau terrestre s'éteignit un siècle après l'arrivée des Néerlandais pour renaître dans l'imaginaire populaire grâce au roman de Lewis Carroll.

Située dans l'océan Indien, à 900 km à l'est de Madagascar, l'île Maurice resta inhabitée jusqu'en 1598, où les Néerlandais s'y implantèrent et la baptisèrent d'après Maurice de Nassau, leur prince. Des marchands arabes l'avaient déjà aperçue par hasard au X^e siècle, et les Portugais, qui y débarquèrent en 1507 pour l'explorer, s'aperçurent que l'île était peuplée d'oiseaux au bec imposant, si grands qu'ils ne pouvaient pas voler et si faciles à tuer à coups de massue qu'ils les surnommèrent *dod-oersen* ou *dadares*, « oiseau somnolent ».

La faune et la flore qui foisonnaient sur cette île volcanique s'étaient développées à l'écart du continent africain. En l'absence de prédateurs naturels, le dodo, ou *Raphus cucullatus*, avait ainsi évolué à partir de colombidés venus de Madagascar et s'alimentait de fruits, de coquillages, d'insectes et même de graines, qu'il brisait au moyen de son puissant bec. Incapable de voler sous le poids des abondantes réserves de graisse qu'il constituait pendant la saison humide pour traverser la saison sèche et affronter ses relatives pénuries alimentaires, il s'était totalement adapté au milieu terrestre.



SQUELETTE DE DODO
CONSERVÉ AU MUSÉE
D'HISTOIRE NATURELLE
DE LONDRES.
BRIDGEMAN / A3

Les Néerlandais, qui occupèrent l'île pendant une vingtaine d'années, s'y établirent en bâtissant le fort Frederik Hendrik sur sa côte est, où pourraient se ravitailler les navires faisant route vers les Indes orientales. Tout autour de cette construction, ils introduisirent des cultures de citron, d'orange et de canne à sucre, mais aussi des chiens, des chats, des porcs, des chèvres, des vaches, des cerfs et des singes. Dans les forêts d'ébène que les colons s'efforcèrent d'exploiter vivait le dodo, que les Néerlandais surnommèrent *Watghvoegel*, « oiseau de dégoût », à cause de sa chair ininjorable. « Plus on le cuît, moins il est tendre et plus il est insipide », écrit en 1598 à son sujet l'amiral Wybrand van Warwijck dans son journal de voyage.

Go the way of the dodo

Le dodo ne fut pas victime des Néerlandais eux-mêmes, mais bien des porcs sauvages et des rats qui arrivèrent dans leurs navires et s'attaquèrent sans peine aux nids que l'oiseau faisait à même le sol, sans aucune protection. Le dernier spécimen fut aperçu en 1662, et la date d'extinction du dodo est située autour de 1690.

Le dodo passa à la postérité grâce à Lewis Carroll, qui l'éleva en 1865 au rang de personnage littéraire dans son roman *Alice aux pays des merveilles*.



CHEZ LEWIS CARROLL.
ALICE REÇOIT SON PROPRE
DÉ À COUDRE EN GUISE DE
PRIX D'UNE COURSE ABSURDE
DES MAINS DU DODO. 1865.



Sa popularité fut telle que l'expression *go the way of the dodo*, littéralement « connaître le même sort que le dodo », fut bientôt adoptée par la société britannique pour signifier le passage de la vie à la mort. Il a depuis lors été érigé en symbole de l'extermination d'une espèce animale par l'espèce humaine.

Le mystère qui entoura le dodo fut long à disposer. Ne disposant guère d'informations plus fiables que de rares récits de voyage, dessins et peintures profanes, les scientifiques entreprirent de reconstituer l'apparence réelle de l'oiseau à partir de débris de squelette qui leur

étaient parvenus. Jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, on n'avait connaissance que d'un crâne et d'une patte à Oxford, d'une autre patte à Londres et d'autres crânes à Prague et Copenhague provenant de spécimens disséqués. Après la découverte en 1865 par le naturaliste George Black de plus de 300 ossements de dodo dans le sud-est de Maurice, le seul squelette complet fut mis au jour dans une grotte située non loin de la montagne du Pouce. L'étude de ce spécimen et d'autres ossements a permis de remettre en question sa traditionnelle image de gros pigeon maladroit, véhiculée par l'une de ses plus célèbres représentations : le

tableau du Flamand Roelant Savery, peint en 1626. En témoignant d'un animal plus svelte et gracieux, les gravures réalisées sur l'île au début de sa colonisation laissent en effet penser que le peintre se serait inspiré de l'un des spécimens gavés par les colons et rapportés en Europe pour émerveiller leurs contemporains.

Le dodo, dont le génome est entièrement séquencé depuis 2016, figure désormais parmi les espèces candidates au clonage. Symbole de l'extinction animale, ce drôle d'oiseau pourrait-il un jour repeupler son habitat mauricien ? ■

JORDI CANAL-SOLER

PLUSIEURS SOLDATS portent les blessés vers une ambulance volante de Larrey en 1809. Musée de l'Hôpital du Val-de-Grâce, Paris.



1792 L'ambulance révolutionnaire de Larrey

Un médecin français conçoit un système permettant de porter rapidement secours aux blessés sur le champ de bataille en les déplaçant dans des chariots appelés « ambulances volantes ».

Au XVIII^e siècle, les batailles ont un bilan humain épouvantable, non seulement à cause d'une artillerie meurtrière mais également à cause de la lenteur des secours, qui doivent attendre la fin du combat pour évacuer les blessés, et cela uniquement en cas de victoire. Dans le cas contraire, les blessés sont probablement dévalisés et achevés par l'ennemi ou laissés à une cruelle agonie.

En pleine Révolution française, un jeune et courageux médecin français, Dominique Jean Larrey (1766-1842) met au point un système visant à

réduire ces temps d'attente. Médecin spécialisé en chirurgie, Larrey rejoint en 1792 l'armée révolutionnaire qui combat à la frontière allemande. Là, il se rend compte de la mauvaise organisation des services de santé sur le front. Il imagine alors un système de chariots tirés par des chevaux évacuant rapidement le patient vers l'hôpital de campagne, où il est opéré dans les 24 heures.

Les « ambulances volantes » de Larrey imitent le fonctionnement de l'artillerie volante hippomobile qui accompagne les troupes d'avant-garde. Pensées pour faciliter

le transport du soldat vers l'hôpital de campagne, elles consistent en une caisse en bois voûtée à panneaux latéraux doublés avec deux petites fenêtres de chaque côté et des portes à deux battants à l'avant et à l'arrière. À l'intérieur, quatre petits rouleaux permettent de faire glisser facilement la base sur laquelle est posé un matelas recouvert de cuir.

Médecine d'urgence

Les ambulances de Larrey sont utilisées pour la première fois en 1793 lors du siège de Mayence. Un général écrit alors qu'il a aidé « à sauver les braves



TROUSSE DE PETITE CHIRURGIE
DE LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE. THACKRAY
MEDICAL MUSEUM, LONDRES.

LA MÉDECINE DE GUERRE SOUS NAPOLEON

1792

Pierre-François Percy publie *Manuel du chirurgien d'armée* dans lequel il préconise de soigner les blessés selon la gravité de leurs blessures.

1792

Dominique Larrey conçoit un système d'ambulances pour soigner immédiatement les blessés.

1793

Première référence de l'utilisation du système d'ambulances de Larrey lors du siège de Mayence.

1798

Larrey organise une compagnie d'ambulances volantes pour les campagnes de Napoléon en Égypte.

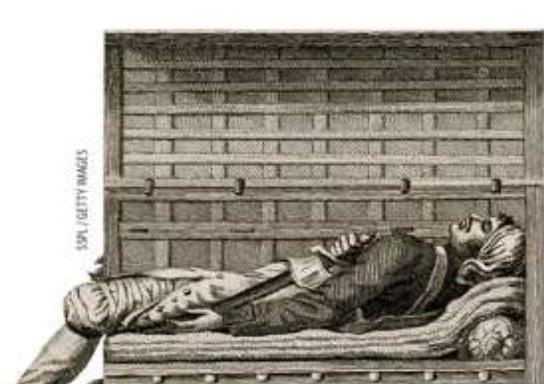
1810

Le système blessé-ambulance-chirurgie est implanté dans toutes les sphères de la Grande Armée.

DOMINIQUE LARREY

EN 1804. HUILE D'ANNE-Louis GIRODET. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

RMN-GRAND PALAIS



BRANCARD DES AMBULANCES DE LARREY UTILISÉES EN ÉGYPTE.
GRAVURE ISSUE DE L'OUVRAGE DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE.

ENRIQUE F. SICILIA CARDONA
HISTORIEN





Abraham Lincoln, républicain abolitionniste

Autodidacte devenu avocat, le seizième président des États-Unis reste dans les mémoires comme celui qui a aboli l'esclavage, sauvé l'Union et la démocratie américaine.

Le président préféré des Américains

★ 1809

Abraham Lincoln naît dans une cabane en rondins près de Hodgenville, dans le Kentucky.

★ 1846

Il est élu au Congrès fédéral de Washington, mais retourne bientôt à son cabinet d'avocat.

★ 1860

Candidat républicain, Abraham Lincoln est élu à la présidence des États-Unis, avec 40 % des voix.

★ 1863

Proclamation d'émancipation des esclaves et discours de Gettysburg.

★ 1865

Lincoln est assassiné dans un théâtre de Washington par un acteur fanatique, John Wilkes Booth.

Abraham Lincoln, seizième président des États-Unis (1861-1865), est le plus populaire et le plus estimé d'entre eux. Les enquêtes menées auprès de la population américaine illustrent cette immense postérité. La couleur politique ne semble pas influer sur ce choix. Se rappelle-t-on même que Lincoln fut un président républicain ? Le tout premier d'ailleurs. Le démocrate Obama a prêté serment sur la Bible de Lincoln pour ses deux prises de fonction en 2009 et en 2013, tout comme Trump en 2017. Le jeu politique a bien changé depuis les années 1860. Les républicains de

l'époque étaient progressistes, alors que les démocrates, qui dominaient le Sud, étaient partisans du statu quo sur l'esclavage.

À Washington, le Lincoln Memorial le représente assis avec le regard fixé sur l'horizon où pointe le Congrès. C'est au pied de ce monument que Martin Luther King prononce son célèbre discours « *I have a dream* » en 1963. La date n'est pas choisie au hasard : un siècle auparavant, en 1863, la proclamation d'émancipation du président Lincoln faisait le premier pas vers l'abolition constitutionnelle de l'esclavage, en 1865.

Un véritable self-made man

Lincoln diffuse l'image d'un homme droit, honnête, courageux, d'origine modeste, un véritable self-made man. Un de ses surnoms est *Honest Abe*. Avocat lui-même, ne dit-il pas que « si l'on ne peut être un avocat honnête » mieux vaut « être honnête sans être avocat » ?

Il se présente à l'élection présidentielle au pire moment de l'histoire des États-Unis, dans un pays profondément déchiré. Il déclara d'ailleurs : « J'ai devant moi une tâche plus vaste que celle qu'affronta Washington. » Un président qui met l'Union au sommet de ses priorités et qui ne céde pas face à la sécession des États du Sud. À bien des égards, Lincoln a sauvé les États-Unis d'une partition durable. Il a su aussi gérer une guerre fratricide

la guerre de Sécession, le conflit le plus meurtrier de toute l'histoire des



COLLECTION BAGUETTE / FRANCINE AUBREY

Tous les mois, retrouvez le portrait d'un président qui a marqué l'histoire états-unienne.

États-Unis (plus de 600 000 morts et disparus). Les Africains-Américains le perçoivent comme un président abolitionniste, ce qu'il n'était pas à l'origine, pensant néanmoins que l'esclavage ne pouvait perdurer, mais qui le devient devant l'obstination meurtrière et suicidaire des sudistes.

Lincoln est aussi un orateur éloquent. Certains de ses discours et formules sont passés à la postérité, au même titre que des phrases de la Déclaration d'indépendance. Enfin, Lincoln est un président martyr, qui meurt sous les balles d'un désespéré au lendemain de la guerre alors qu'il est parvenu à réunifier le pays au prix d'immenses efforts, d'une volonté inébranlable et d'un sens politique sans égal. Pour les Américains de nos jours, il est le président qui rassure, un personnage hors norme, qui s'est hissé à la hauteur de l'événement.

Un fils de pionniers

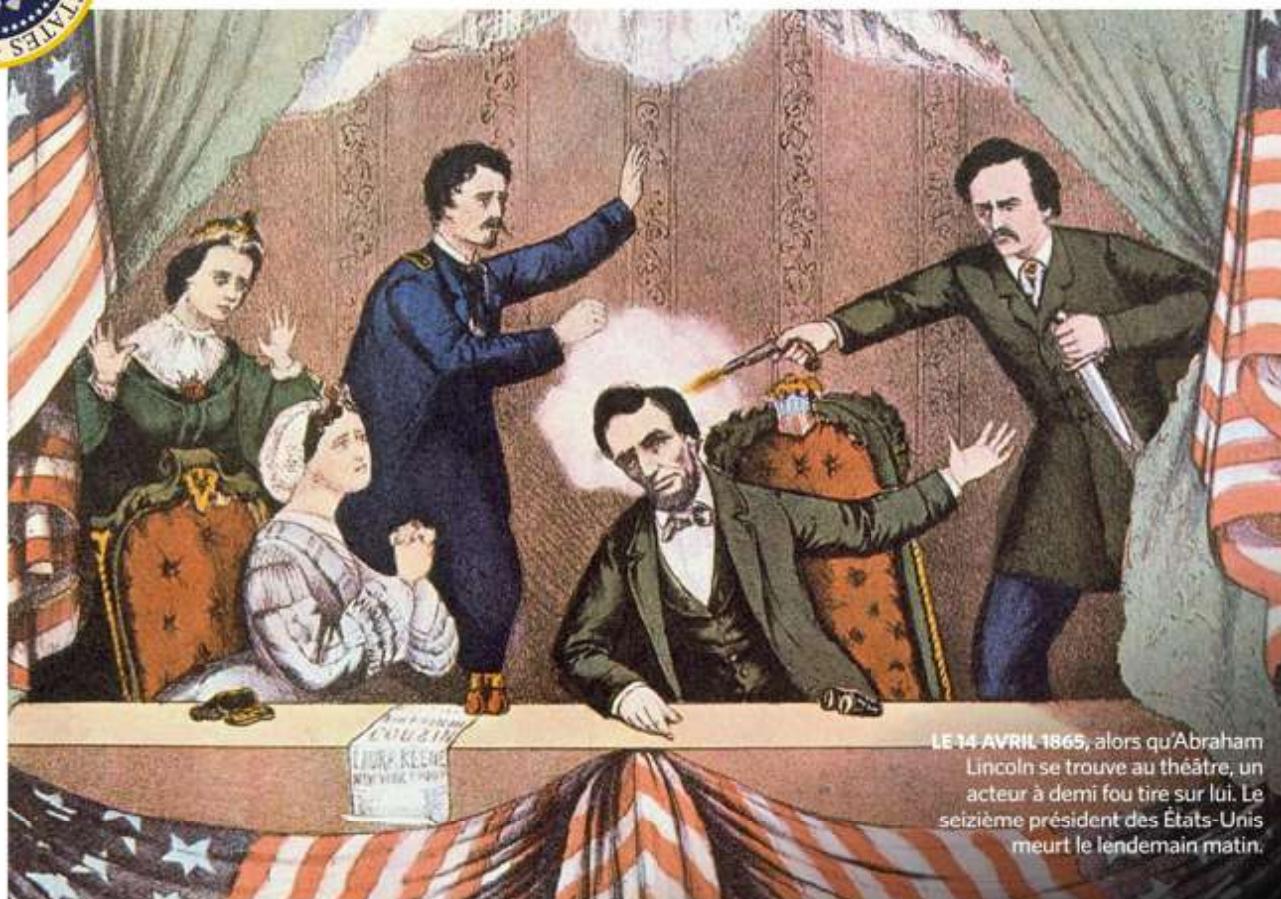
L'enfance de Lincoln épouse les défis et les espoirs des États-Unis du premier XIX^e siècle par ses origines rurales et modestes et le mouvement continu de ses parents d'une ferme à l'autre, d'un État à l'autre, vers l'Ouest de l'époque, soit l'Indiana et l'Illinois, à la recherche de succès incertains. Né en 1809 dans le Kentucky, c'est à Springfield (Illinois), finalement, qu'il s'installe et mène sa carrière d'avocat et s'initie à la politique. Mais avant de devenir juriste et élu, Lincoln, mesurant plus de 1,90 m, a exercé de nombreux métiers (fermier, bûcheron, arpenteur, batelier, épicier, postier), le plus souvent durs et physiques pour un salaire modique. Il a combattu les Indiens et il a navigué sur le Mississippi. Dans sa légende naîtront deux images de cette vie de pionnier : la cabane en rondins (*log cabin*) et Lincoln en fendeur de traverses pour la construction de chemin de fer (*rail splitter*). Lincoln effectue une scolarité minimale et hachée. Il s'instruit et se cultive seul. En 1834, à 25 ans, Lincoln est élu à la Chambre des représentants



DEPUIS L'INDEPENDENCE
HALL de Philadelphie,
Abraham Lincoln salue la
foule et hisse le drapeau
américain. Peinture de
Jean-Léon Gérôme Ferris
(1863-1930).



SÉRIE "LES GRANDS PRÉSIDENTS DES ÉTATS-UNIS"



LE 14 AVRIL 1865, alors qu'Abraham Lincoln se trouve au théâtre, un acteur à demi fou tire sur lui. Le seizième président des États-Unis meurt le lendemain matin.

ERIKO COLLE/NOIR & BLANC

de l'Illinois. Trois ans plus tard, il est admis au barreau de l'État. En 1844, une fois installé dans sa carrière, il épouse Mary Todd qui, elle, vient d'une famille fortunée. Ils ont quatre fils, dont deux meurent dans l'enfance. L'aîné, Robert, décèdera en 1926.

En 1846, Lincoln vit sa première expérience d'élu à l'échelle nationale à la Chambre des représentants du

Congrès pour le compte de l'Illinois. Apparaissent ses premières orientations politiques majeures. Il s'oppose à la guerre contre le Mexique (1846-1848) et vote contre l'extension de l'esclavage dans les territoires de l'Ouest au-delà du Texas. Ces positions font de lui un partisan du sol libre (*free soiler*), c'est-à-dire ceux qui acceptent, pour un temps,

l'esclavage dans le Sud, mais refusent son extension. Lincoln est favorable à la suppression de l'esclavage dans le district de Columbia, où se situe Washington. Lincoln n'est pas réélu...

La campagne pour le Sénat fédéral de 1858 permet à Lincoln, même s'il ne remporte pas le siège, de prendre une dimension nationale grâce à ses convictions et à son éloquence.

LE MÉMORIAL DE LINCOLN

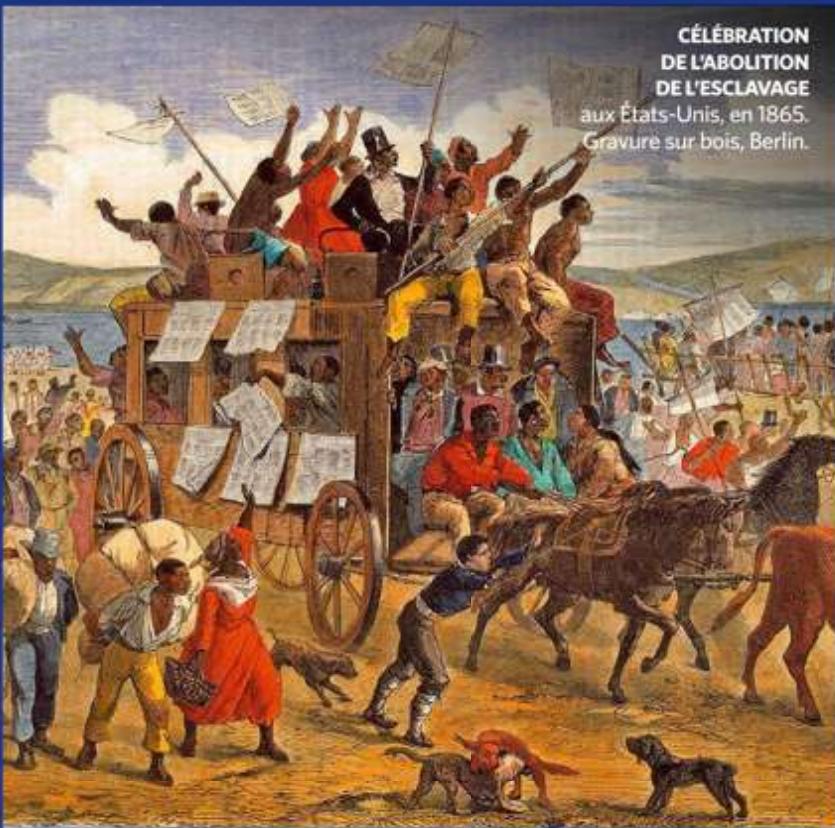
À WASHINGTON, le majestueux Lincoln Memorial, inauguré en 1922, fait face, à l'autre bout du National Mall, au Congrès. Au centre d'un bâtiment néoclassique, se dresse la statue de 6 m de haut, sculptée par Daniel Chester French, d'un Lincoln assis, regard fixé sur l'horizon. Sur le mur du fond est inscrit : « Dans ce temple, comme dans le cœur du peuple pour qui il sauva l'Union, la mémoire d'Abraham Lincoln est préservée à jamais. » Sur un côté figure le discours de Gettysburg de 1863, sur l'autre le discours inaugural de 1864.



GRANGER / BRIDGEMAN IMAGES

LE DISCOURS DE GETTYSBURG

LA BATAILLE DE GETTYSBURG, en Pennsylvanie (juillet 1863), est un tournant de la guerre de Sécession. Les confédérés ont échoué à porter le conflit dans le Nord et à prendre Washington à revers. C'est surtout un effroyable carnage (53 000 morts !). En novembre, Lincoln y prononce un discours mémorable en hommage à ces soldats. « Puissions-nous prendre l'engagement que ces morts ne sont pas morts pour rien, que cette nation, sous la protection de Dieu, connaîtra une renaissance de la liberté et que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ne disparaîtra pas de cette terre », promet-il.



A. MULLER

Candidat du tout nouveau Parti républicain, Lincoln est opposé au démocrate Stephen A. Douglas. Le passionnant duel entre ces deux hommes, qui se joue en sept joutes verbales devant une foule compacte, restera dans l'histoire des États-Unis comme un grand moment politique et intellectuel. En matière d'esclavage, la question qui écrase alors la vie politique, Douglas est partisan de la « souveraineté populaire », qui permet aux habitants des nouveaux États de décider eux-mêmes s'ils souhaitent que ceux-ci soient libres ou esclavagistes. La guerre civile du Kansas (1854-1861), qui fait 300 morts, démontre que c'est une option impossible à mettre en œuvre et dangereuse pour le pays. Au cours de cette campagne, Lincoln prononce un de ses plus puissants discours, celui de « la maison divisée ». « Une maison divisée contre elle-même ne peut se maintenir » et le « système politique

ne peut perdurer en continuant d'être mi-esclavagiste, mi-libre », prévient-il avec clairvoyance.

Préserver l'Union

En 1860, Lincoln décide de se présenter à l'élection présidentielle. La campagne, très tendue, est particulière. Le bipartisme traditionnel a volé en éclats. Quatre candidats, dont Douglas, s'affrontent : un whig, deux démocrates et un républicain. Lincoln est élu avec moins de 40 % des voix. Dès le mois de décembre, la Caroline du Sud fait sécession. Suivront onze États en quatre mois, dont l'influente Virginie, berceau de Jefferson, Washington et Madison...

Lincoln le modéré fait face à ce défi unique dans l'histoire du pays avec courage et détermination. Il n'accepte pas la sécession, qui est, selon lui, non pas une guerre d'indépendance, comme le clament les sudistes,

mais une guerre civile, c'est-à-dire au sein d'une même nation. Il prône la préservation de l'Union coûte que coûte. Lincoln, fin politique – il est réélu en 1864, cette fois avec 55 % des votes – est aussi un chef militaire. Il supervise les opérations, nomme et renvoie ses généraux. Bienveillant et motivé par le bien général, il avait prévu une réintégration graduelle et sans heurts des anciens États confédérés. Son assassinat, en avril 1865, à peine une semaine après la fin de la guerre, laisse un immense vide politique et remet les États-Unis sur le chemin de l'incertitude et de la division. ■

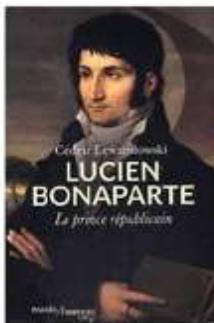
BERTRAND VAN RUYMBEKE
HISTORIEN SPÉIALISTE DES ÉTATS-UNIS

Le mois prochain : Theodore Roosevelt

Pour | ESSAIS
en | Abraham Lincoln
savoir | L. Kerjan, Gallimard (Folio), 2016.
plus | Histoire des États-Unis
B. Van Ruymbeke, Tallandier, 2018.

XVIII^E-XIX^E SIÈCLE

Le frère insoumis de l'Empereur



**LUCIEN BONAPARTE.
LE PRINCE
RÉPUBLICAIN**

Cédric Lewandowski
Passés composites, 2019,
4614 p., 24 €

Cette biographie est bienvenue. Négligé et souvent décrié par les historiens, Lucien est de six ans le cadet de Napoléon. Sorti du séminaire à 14 ans, il s'initie à la politique à 18 ans. Il est d'abord partisan de Pascal Paoli, le « père de la nation corse », puis s'en détourne, s'affiche jacobin et sévit en Provence jusqu'à thermidor. Élu au Conseil des Cinq-Cents, il le préside au retour d'Égypte de Napoléon. Les 18-19 brumaire, son sang-froid, son éloquence sauvent le coup d'État. Ministre de l'Intérieur, Lucien offre à son

frère un beau plébiscite en falsifiant les résultats. Proclamé consul à vie, Napoléon n'apprécie pas pour autant l'esprit frondeur de Lucien. Il l'envoie en Espagne négocier l'alliance des Bourbons. Lucien en revient couvert de « cadeaux diplomatiques ». De quoi mener à Paris une vie mondaine remarquée.

Son second mariage avec une jeune veuve (Alexandrine de Bleschamp) contrarie les projets matrimoniaux de Napoléon, qui les orchestre pour toute la famille. Lucien ne cède pas, on l'envoie à Rome auprès du pape Pie VII, qui l'apprécie. Une disgrâce

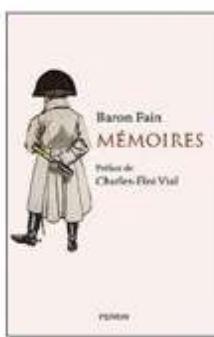
dorée, jusqu'en 1815. Les deux frères se réconcilient aux Cents-Jours, il est trop tard. La suite court sur un quart de siècle. Lucien vit en Italie, où Stendhal le verra, à Canino. Il versifie à n'en plus finir, écrit ses *Mémoires*, fouille le site étrusque de Vulci, en tire de substantiels profits. Il meurt à 65 ans.

Lewandowski livre un portrait convaincant de Lucien. Républicain peut-être, prince d'occasion sûrement, chevalier d'industrie quand l'argent manque, Lucien incarnait les vices et les vertus d'une frairie hors du commun. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

XVIII^E-XIX^E SIÈCLE

Un témoin impérial



**MÉMOIRES
Baron Fain**
Perrin, 2020
384 p., 24 €

Le Premier Empire nous a laissé près de 2 000 Mémoires. Les plus lus sont ceux des hommes de guerre, le sergent Bourgogne, Coignet, Marbot... Leur intérêt est surtout anecdotique. Ce n'est pas le cas des Mémoires de Fain (1778-1836), dont Charles-Éloi Vial nous donne une nouvelle et remarquable édition critique.

Thierry Lentz parle ainsi d'Agathon Fain : « Il a toujours eu la plume à la main. À partir de l'âge de 16 ans, il passa la vie dans les bureaux, à noircir du papier pour le compte des autres. » Mais ce

gratte-papier sort du commun. Il joint ses capacités intellectuelles à celles de l'empereur, qu'il sert comme secrétaire de 1806 à 1815. Un dévouement sans faille, une probité plutôt rare à ce niveau, bref le témoin idéal.

Fain s'est fixé un but, donner le mode de fonctionnement de Napoléon, décrire sa charge de travail. L'empereur est l'émetteur, Fain, le transcripteur. Que découvre-t-on ? Que Napoléon, loin d'être un autocrate coupé de tout, est à l'affût de tout, qu'il écoute, trie puis décide. Tous les jours, c'est le même mécanisme,

il débute « assez doucement », monte en puissance, épouse le sujet, et c'est alors qu'il tranche : « Enfin, quand il était arrivé à l'idée dominante, et chaque jour avait la sienne, il abondait ; cette idée se retrouvait ensuite dans toutes ses lettres [...] les mots revenaient alors exactement les mêmes [...] » (Fain)

Cette supériorité intellectuelle avait fait de Napoléon « l'âme du monde » (Hegel). Elle finit par s'émousser. En lisant Fain, en entrant dans l'intime de son travail, on comprend pourquoi. ■

J.-B.

Une co-édition **Le Monde**
pour comprendre le présent à la lumière du passé



L'HISTOIRE DE L'HOMME

Revivre l'extraordinaire épopée de l'homme depuis l'âge de pierre !

Notre histoire est pleine de surprises, fruit de l'insatiable curiosité qui a permis à notre espèce de modifier à la fois son environnement, son corps et son cerveau. Maîtrise du feu et du langage, naissance de l'art et de la spiritualité, invention de la ville, de l'État, de l'argent, des droits de l'homme, mais aussi de la guerre, de l'esclavage et du racisme... L'humanité est ici révélée dans tous ses aspects, bons ou mauvais.

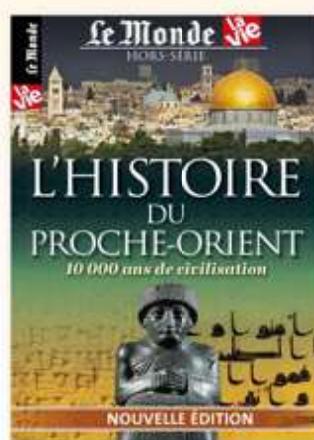
Un numéro spécial indispensable à l'heure où se pose la question de notre devenir sur la planète. Avec la contribution des meilleurs experts et de nombreuses cartes originales.



L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE

Marquées par le faste des civilisations précolombiennes, la colonisation européenne, l'esclavage et la discrimination raciale, les Amériques, c'est aussi le tango, le cinéma, le jazz ou les chefs-d'œuvre de la littérature sud-américaine : un insatiable esprit de liberté et de conquête.

Une exploration des méandres de l'éternel «rêve» américain.



L'HISTOIRE DU PROCHE-ORIENT

Comment ce berceau de civilisations majeures est-il devenu une région d'affrontements aux conséquences géostratégiques mondiales ?

Les meilleurs spécialistes revisitent l'histoire de cette civilisation millénaire. Pour analyser et comprendre, au-delà des émotions.

Format d'un numéro : 21 x 29,7 cm - 188 pages - 12 €

BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
<i>L'Histoire de l'homme</i>	02.3614	12€		€
<i>L'Histoire de la Méditerranée</i>	02.3611	12€		€
<i>L'Histoire du Proche-Orient</i>	02.3601	12€		€
Participation aux frais d'envoi			3€	
Total de la commande				€

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de *La Vie* à : La Vie/VPC - TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13
Tél. 01 48 88 51 05. Également disponible en librairie

www.laboutiquelavie.fr

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/08/2020 pour la France métropolitaine.
Livraison : de 2 à 3 semaines.

M. Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____

Ville _____

Tél. _____

20E3F

E-mail _____ @ _____

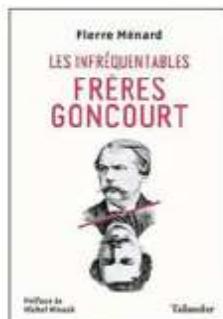
Je souhaite être informé(e) des offres de *La Vie*

Je souhaite être informé(e) des offres des partenaires de *La Vie*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Maiselherbes Publications (Groupe *Le Monde*), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après déclét.), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <http://confidentialite.lavie.fr> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11489 - 75707 Paris Cedex 13 ou dcpi@groupelemonde.fr - R.C. Paris B 323 118 315

XIX^E SIÈCLE

Les Goncourt, des teignes



**LES INFRÉQUENTABLES
FRÈRES GONCOURT**

Pierre Menard
Tallandier, 2020
416 p., 21,90 €

De leur temps, ils ne l'étaient pas du tout, bien au contraire. De bonne famille, Edmond était né en 1822 et Jules en 1830. Dès 1848, ils vécurent en rentiers bohèmes. Introduits un peu partout, curieux de tout, ils constituaient un tandem inévitable. Célibataires, partageant la même maîtresse, ils se montraient réactionnaires, misogynes, voire antisémites. Ce qui était courant de leur temps.

Passionnés par le siècle des Lumières, ses peintres un peu trop négligés (Watteau, Fragonard,

Chardin, Greuze...), ils multipliaient les études savantes et se dotèrent d'une riche collection de dessins, d'eaux-fortes. Ils passèrent au roman plus tard, à la mort de leur servante Rose, qui menait une double vie contraire aux bonnes moeurs. Ils en tireront *Germinie Lacerteux*, qui reste leur chef-d'œuvre.

Très liés à Flaubert, Alphonse Daudet, plus tard à Zola, les Goncourt étaient au cœur de la vie mondaine et littéraire. Ils en nourrissaient un *Journal* d'une rare férocité, tournant vite au bestiaire. Ils y multipliaient

les néologismes et passaient avec virtuosité de l'écriture canaille à des raffinements stylistiques hors pair.

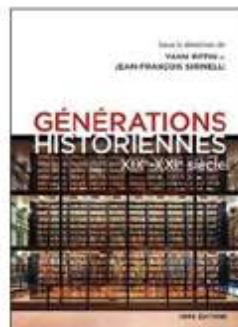
Jules mourut en 1870, Edmond resta « veuf » jusqu'en 1896. Il agita la vie littéraire par des soirées restées mémorables. Pour assurer sa postérité et celle de son frère, il léguera sa fortune à une académie.

Ménard nous propose cette double vie sur un mode alerte. Son alacrité fait feu de tout bois au risque de passer trop vite sur bien des points. Mais, au fond, les Goncourt auraient aimé. ■

J.-B.

XIX^E-XXI^E SIÈCLE

Une autre histoire des historiens



**GÉNÉRATIONS
HISTORIENNES,
XIX^E-XXI^E SIÈCLE**
Yann Potin et Jean-François Sirinelli (dir.)
CNRS Éditions, 2019,
800 p., 29 €

Cet ouvrage important, rédigé par 58 auteurs et autrices, nous parle d'historiographie, d'histoire, d'historiens et d'historiennes en France, de la Révolution à nos jours, en adoptant comme fil directeur la notion de génération.

La première partie dévoile 14 générations d'historiens nés entre 1790 et 1950, d'Augustin Thierry et Jules Michelet à René Rémond, Georges Duby et Jacques Le Goff en passant par Fustel de Coulanges, Ernest Lavisse, Lucien Febvre, Marc Bloch, etc. Chacune

de ces générations, positive, romantique, républicaine, marxiste, adepte de la nouvelle histoire ou de l'anthropologie historique, a été souvent marquée par un « événement monstrueux » qui la soude : Révolution française, 1848, guerres de 1870, de 14-18 ou de 39-45, etc. Dans ce panorama, les femmes sont rares et apparaissent tardivement : Régine Pernoud, Raymonde Foreville, Rolande Trempé, Lucette Valensi, Christiane Klapisch-Zuber, Michelle Perrot, Mona Ozouf, etc.

La deuxième partie donne la parole à 26 représentants

(dont 11 femmes) des « générations contemporaines », nés entre 1942 et 1983, qui relatent un itinéraire personnel en tentant d'y mesurer le poids de l'appartenance générationnelle. La dernière partie évalue la manière de faire de l'histoire selon la période ou la thématique étudiées (féodalité, Révolution, histoire coloniale...).

Ce livre offre une réflexion sur les communautés historiennes françaises durant plus de deux siècles et permet de souligner que l'histoire se construit toujours en fonction du présent. ■

DIDIER LETT

VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE & CIVILISATIONS



2 ANS (22 N°S) POUR 79€ SEULEMENT :
48% de réduction soit 10 numéros offerts

BULLETIN D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer avec votre règlement par chèque à l'ordre d'*Histoire & Civilisations* à l'adresse suivante :
Histoire & Civilisations - Service relations abonnés - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 21470 - 75212 Paris Cedex 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*, je choisis :

L'abonnement pour 2 ans (22 n°s) pour **79€** seulement
au lieu de 151,80€* soit 48 % d'économie ou **10 numéros offerts.**

90E10

L'abonnement pour 1 an (11 n°s) pour **44€** seulement
au lieu de 75,90€* soit 42 % d'économie ou **4 numéros offerts.**

90E11

M Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____

Ville _____

Téléphone _____

Email _____ @ _____

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/08/2020, réservée à la France métropolitaine, pour un 1^{er} abonnement.
Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch - Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger,
nous contacter au 33 148 88 51 04.

Je souhaite être informé(e) des offres de *Histoire & Civilisations* des offres des partenaires de *Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications (Groupe Le Monde), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après déclés), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <http://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@groupemonde.fr

Dans le prochain numéro



MACHIAVEL, UN FLORENTIN EN DIABLE

A COURS DES ANNÉES

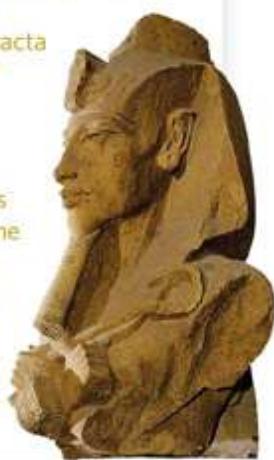
qu'il passe au service de la république de Florence, entre la fin de Savonarole et le retour des Médicis, Machiavel se trouve aux premières loges pour comprendre comment la force et la ruse sont la voie royale de la réussite en politique. Son *Prince* traduira son expérience des arcanes les plus sombres de la politique de la Renaissance, qu'il avait connue de façon si intime.

LES MALADIES DES PHARAONS

GRÂCE AU FORMIDABLE PROCÉDÉ

de conservation des momies et aux progrès dans l'utilisation des rayons X, nous savons aujourd'hui que Toutankhamon contracta la malaria, que Ramsès V fut affecté par la vérole et que Ramsès II avait de mauvaises dents. Les études, de plus en plus précises, permettent même de faire une véritable et passionnante pathologie de la société égyptienne antique.

BUSTE D'AKHENATON
AU TEMPLE DE KARNAK.



SCALA, FLORENCE

Autriche-Hongrie, fin d'un empire

Si la double monarchie autro-hongroise, issue du « compromis » de 1867, connut un essor économique lié à la révolution industrielle et une vibrante vie intellectuelle, elle ne put échapper au drame des nationalités et au fracas de la Grande Guerre. Elle se disloqua en 1918.

Dionysos, dieu sauvage de la Grèce

Divinité du Vin et de l'Ivresse, Dionysos inspira de nombreux mythes, de sa gestation dans la cuisse de Zeus à la découverte de la princesse Ariane à Naxos. Figure ambivalente, aux multiples facettes, il est toujours fertile aujourd'hui pour interroger l'homme moderne.

Theodore Roosevelt

Il est le troisième personnage du mémorial national du mont Rushmore. Les Américains n'ont pas placé par hasard leur 26^e président auprès de Washington, Jefferson et Lincoln, dans la roche du Dakota : comme eux, Teddy Roosevelt a marqué l'histoire américaine.



RÉUSSIR SA TERMINALE AVEC *Le Monde* ET BIEN PRÉPARER LA SUITE.

En vente chez votre marchand de journaux ou sur lemonde.fr/boutique

En coédition avec

rue des écoles

En partenariat avec



En regard des conséquences liées à la crise sanitaire, la MAIF, *Le Monde* et Rue des Ecoles offrent à toutes les lycéennes et tous les lycéens le téléchargement de ces hors-série : revisersonbac.com

Le Monde

MÉMORABLE

apprenez · comprenez · mémorisez



Credits : Mathilde Aubier

DIX MINUTES DE CULTURE PAR JOUR

Nouveau service d'entraînement cérébral
et de culture générale du *Monde*.

Test gratuit sur LeMonde.fr/memorable